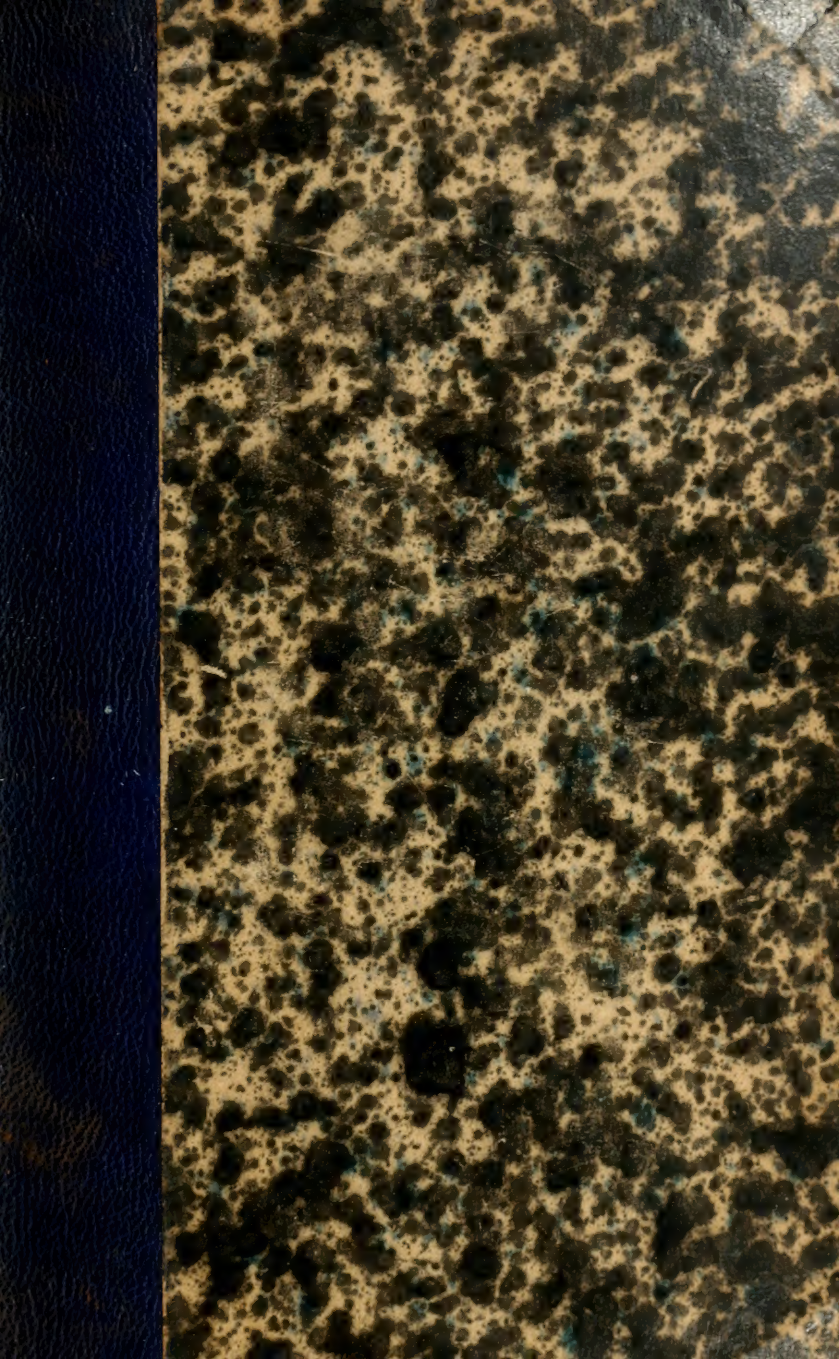
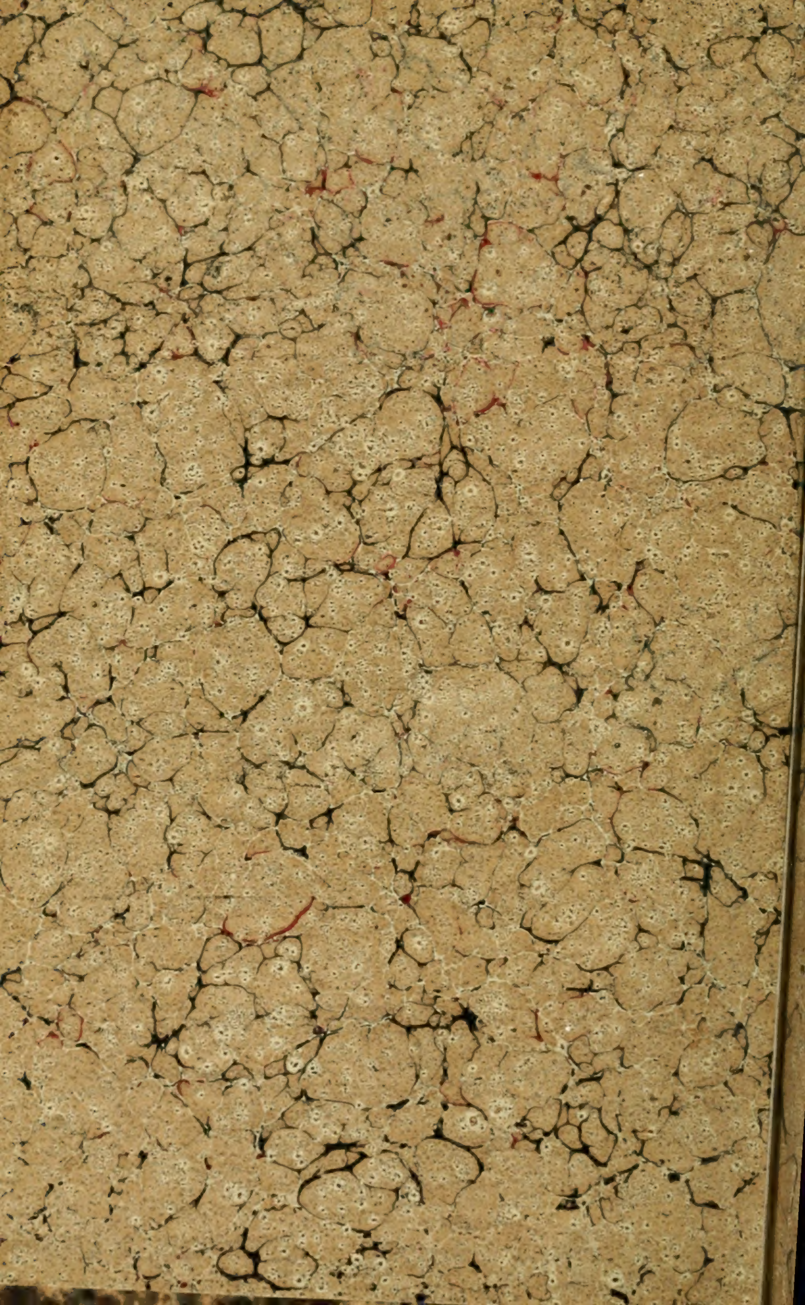






Il a été tiré de cet ouvrage 15 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

EN CAMPAGNE

(1914-1915)

MARCEL DUPONT

EN CAMPAGNE

(1914-1915)

IMPRESSIONS

D'UN

OFFICIER DE LÉGÈRE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

—

1916

A

MONSIEUR LE GÉNÉRAL CHERFILS

Hommage de profonde gratitude.

M. D.

AVANT-PROPOS

On ne trouvera dans les pages qui vont suivre ni études tactiques, ni critiques d'ordre militaire, ni aucun grand récit de bataille. J'ai simplement voulu conserver le souvenir écrit de quelques-unes des heures vécues au cours de cette guerre. Simple lieutenant de chasseurs, je ne peux avoir la prétention de juger les opérations qui, depuis neuf mois, se déroulent sur un front immense. Je ne veux parler que de ce que j'ai vu de mes yeux, dans le petit coin du champ de bataille où se trouvait mon régiment.

Je me suis dit que, si je sortais sain et sauf de cette formidable lutte, j'aurais plaisir un jour à retrouver ces quelques récits de combat ou de bivouac. J'ai pensé aussi que

les miens prendraient intérêt à les lire. Et je me suis essayé, entre deux chevauchées, à décrire des impressions ressenties. Jours de misère, jours de joie, jours de combats... Quels énormes volumes on pourrait écrire, si l'on voulait suivre pas à pas nos escadrons dans leur marche guerrière!

J'ai préféré choisir parmi tant de souvenirs. Je n'ai pas voulu composer des mémoires, mais seulement évoquer les instants les plus tragiques ou les plus émotionnants que j'ai connus au cours de cette campagne. Et, certes, je n'ai eu que l'embarras du choix.

Je serai heureux, si j'ai pu ainsi faire revivre pour mes camarades quelques-uns des actes de la tragédie dont nous fûmes les acteurs.

Si ces « impressions » peuvent aussi intéresser ceux qui n'ont pu prendre part à cette guerre comme combattants, je les leur livre bien volontiers. Qu'ils n'y cherchent pas le talent d'un grand conteur, ni l'intérêt palpitant d'un roman. Ils n'y trouveront que le simple récit d'un témoin et l'essai malhabile

d'un soldat plus habitué à manier le sabre que la plume.

C'est pourquoi je tiens à remercier très sincèrement *le Correspondant,* qui a bien voulu publier presque tous les chapitres de ce volume. Et je ne saurais trop lui exprimer ma reconnaissance pour la bonne grâce et l'indulgence qu'il a mises à encourager mes timides débuts.

M. D.

Sur le front. Mai 1915.

EN CAMPAGNE

IMPRESSIONS D'UN OFFICIER DE LÉGÈRE

I

COMMENT J'AI REJOINT LE FRONT

28 août 1914.

Le train file dans la nuit tiède. Assis sur une botte de foin, dans le wagon qui transporte mes deux chevaux et celui de mon ordonnance Wattrelot, je regarde par la porte à glissière entr'ouverte. Comme il va lentement ce train! Comme il s'arrête souvent! L'impatience me vient en songeant aux heures que nous perdons, tandis que les camarades se battent et moissonnent à eux seuls toute la gloire. Nous passons des gares et des gares. Nous franchissons des ponts, des passages à niveau, des tunnels. J'aperçois partout des gardes vigilantes. Les baïonnettes des vieux chassepots brillent à la clarté des étoiles.

Parfois, brusquement, le train s'arrête sans qu'on en devine la raison. Les trois chevaux effrayés, projetés les uns contre les autres, font retentir le wagon de leurs pieds qui glissent, frappent et se raccrochent avec fracas. Je me lève pour aller les caresser, leur parler, les calmer. A la lueur du mauvais falot qui gémit et grince au-dessus de la porte, je contemple leurs trois têtes aux oreilles pointées, aux yeux inquiets. Ils soufflent bruyamment, ne comprenant pas pourquoi on leur a fait quitter ce soir la bonne écurie bien close et l'épaisse litière de paille fraîche. Ils ne songent pas à la guerre, eux, mais ils semblent déjà comprendre que le bon temps est fini, qu'il va falloir subir toutes les misères, marcher sans trêve, supporter les nuits de bivouac sous la pluie, garder pendant des journées entières le lourd paquetage sur le dos et ne pas toujours manger à sa faim.

Puis le train repart avec un grand bruit de ferrailles secouées et entre-choquées. Tandis que, machinalement, je contemple le paysage nocturne que piquent de temps à autre les lumières multicolores des signaux placés le long de la voie, ma pensée vagabonde, va vers les champs de bataille, imagine les péripéties qui accompagneront mon arrivée sur le front.

Nous sommes au 28 août, depuis près d'un mois la mobilisation a été ordonnée. Et depuis quelques jours les armées sont aux prises. Que s'est-il passé? Les communiqués officiels ne laissent certainement apparaître dans leur sécheresse qu'une part de vérité. Nous savons qu'il y a eu de grands combats à Charleroi, à Dinant, du côté de Nancy. Mais on n'en a point précisé le résultat. J'ai cru cependant deviner que ces batailles ne furent point décisives, mais qu'elles ont dû coûter cher de part et d'autre. Je suis tenté de me réjouir sottement que les premières grandes victoires n'aient point été remportées avant que j'aie rejoint mon régiment.

Je n'ai pas encore pu me consoler de l'injustice du sort qui m'a empêché de partir en même temps que les escadrons de guerre. Et pourtant j'ai dû m'incliner devant le règlement. Mes supplications n'ont point fait fléchir le colonel, qui m'a opposé la rigueur des textes : dans chaque régiment de cavalerie, le sixième lieutenant par ordre d'ancienneté doit rester au dépôt pour seconder le major et le capitaine du 5ᵉ escadron. Ils doivent recevoir, équiper et former les escadrons de réserve que forme le régiment.

Je n'oublierai jamais ce que furent pour moi ces journées. Journées de travail accablant où,

par une chaleur torride, il fallait s'astreindre, du lever au coucher du soleil, à inscrire, à matriculer, à nourrir des milliers d'hommes et de chevaux. Il fallait s'ingénier à les loger un peu partout; les chevaux dans les écuries, les manèges et les cours; les hommes dans tous les locaux, dans tous les coins et les recoins de l'immense quartier. Quelle besogne fastidieuse et qui aurait été presque impossible sans la bonne volonté et l'admirable discipline de tous! Mais pendant ce temps ma pensée allait sans cesse vers les camarades que je savais là-bas, en Belgique, poussant d'audacieuses reconnaissances vers les masses allemandes, prenant le premier contact avec l'ennemi.

Enfin, ce matin, à onze heures, la dépêche du colonel est arrivée, ordonnant de m'envoyer immédiatement pour remplacer mon jeune camarade, le sous-lieutenant de C..., blessé grièvement au cours d'une reconnaissance. A six heures du soir, ma cantine était faite, mes paquetages bouclés et mes chevaux embarqués. Je partais la joie au cœur, accompagné à la gare par mes bons camarades de la réserve et de la territoriale encore présents au dépôt.

Mais comme le train va lentement et comme elle semble lointaine, notre petite garnison de

l'Ouest, quand on songe que la ligne de feu est par là-bas, vers le Nord! Je me décide à tenter d'imiter mon fidèle Wattrelot qui, depuis belle lurette, ronfle en toute quiétude. Je m'allonge sur la paille dorée et j'attends impatiemment l'aube, en somnolant et en rêvant.

Vers les huit heures du matin, le train s'arrête à la gare régulatrice de N... Quelle cohue et, malgré tout, quel ordre et quelle précision dans ce formidable service où viennent se concentrer, avant d'être dirigés sur les différents points du front, tous les trains de ravitaillement de l'armée! Les nombreuses voies de garage sont toutes occupées par des rames de wagons. De tous côtés, des locomotives sous pression font entendre le halètement de leurs chaudières. Au milieu de ce tohu-bohu, des hommes circulent, les uns calmes, fatigués, patients, ce sont les employés. Ils vont à pas lents et fermes, poussant des wagons, comptant des colis, portant des papiers, vérifiant des numéros et donnant des renseignements avec politesse et bonne volonté. Les autres, les soldats, perdus, ahuris au milieu de cet enchevêtrement de voies qui semble inextricable. Ils s'interpellent, jurent, rient, réclament et finalement montent dans un wagon, d'où on les fait descendre aussitôt pour les diriger sur un autre. Mais, au milieu de tout ceci, aucun désordre, aucune indiscipline.

Partout règne cet admirable calme que j'avais constaté déjà dans la gare de ma petite garnison.

Aidé de Wattrelot, je rajuste ma tenue et mon équipement pour aller me présenter aux commissaires militaires de la gare. Après de nombreuses difficultés, après avoir passé par maints factionnaires et maints plantons, je parviens auprès d'un aimable capitaine, auquel j'expose ma situation.

— Voilà mon ordre de route, mon capitaine, je dois rejoindre le ...e chasseurs. Savez-vous où il se trouve en ce moment?

Le capitaine lève les bras au ciel d'un air désespéré.

— Savoir où se trouve un régiment en ce moment? Vous n'y pensez pas. Tout ce que je peux pour vous, c'est de faire attacher votre wagon au train de ravitaillement de votre corps d'armée. Il vous conduira jusqu'à la gare terminus; là, vous vous débrouillerez.

Je retourne auprès de mes chevaux. Après de multiples démarches, qui occupent toute la matinée, j'arrive à faire accrocher mon wagon au train désigné. Nous sommes, Wattrelot et moi, avec la section de territoriaux qui forme la garde du convoi, les seuls voyageurs. Tout le train est composé de wagons bourrés de vivres ou de colis mystérieux, enfermés dans des voi-

tures soigneusement plombées. En attendant le départ, fixé à deux heures, je cause avec le lieutenant territorial qui commande notre escorte. Je tâche de savoir par lui ce qui s'est passé sur le front. Il n'est pas mieux renseigné que moi. Il s'apitoie simplement sur son propre sort.

— Monsieur, voyez-vous, notre métier n'est pas drôle. Nous partons comme cela après déjeuner. Nous voyageons tout le reste du jour et une partie de la nuit. Nous couchons où nous pouvons et, le lendemain matin, nous repartons dans le train vide. Il met encore plus de temps pour revenir. Et, le surlendemain, nous recommençons.

Et le digne homme croise paisiblement ses mains sur un ventre respectable. Il a l'air d'un brave garçon. Il fait son métier consciencieusement, installe ses hommes dans les compartiments de 3e classe qui leur sont affectés, vérifie s'ils ont bien leurs cartouches et leur fait de paternelles recommandations; après quoi, il m'invite à monter dans le compartiment de seconde qui lui est réservé. Mais je le remercie, car je préfère voyager avec mes chevaux.

Le train repart cahin-caha. Il fait une chaleur torride. Nous avons ouvert complètement la porte à glissière et, assis sur nos paquetages, nous contemplons le radieux paysage d'été qui

se déroule lentement sous nos yeux. Et je me dis que nous avons adopté la vraie manière de faire les voyages d'agrément : être dans un wagon à soi, où l'on peut se lever, marcher, se coucher; et aller à une allure modeste qui permet de jouir du spectacle offert par les pays traversés, pouvoir s'attarder à admirer tel ou tel site, tel ou tel château! Voilà qui vaut cent fois la vitesse trépidante du train de luxe.

Je suis ravi et ému de voir les témoignages de sympathie que nous donne la population. Partout, vieillards, femmes, enfants agitent leurs mouchoirs et nous crient :

— Bonne chance... Bonne chance.

Les braves territoriaux répondent de leur mieux. On sent comme une même pensée, un même vœu, un même espoir dans tous les cœurs, ceux des hommes qui remontent lentement vers le champ de bataille et ceux des non-combattants qui les regardent passer et les accompagnent de leurs souhaits.

A une gare où nous nous arrêtons, un groupe de jeunes filles vêtues de blanc attend sur le quai où le soleil darde ses rayons brûlants. Simplement, gracieusement, avec des sourires et des gestes charmants, elles distribuent à tous les hommes du chocolat, du pain, des fruits. Les braves gens en sont émus jusqu'aux larmes.

L'un d'eux, un vieux à barbiche grise, ne peut s'empêcher de dire :

— Mais, vous savez, nous n'allons pas nous battre. Nous sommes simplement là pour la garde du train.

— Ça ne fait rien. Ça ne fait rien. Prenez tout de même. Vous êtes des soldats, comme les autres... Vive la France !

Et les trente territoriaux, d'une seule voix, gravement, très bas, répètent : « Vive la France ! »

Quel changement dans ce peuple que l'on craignait révolté, indiscipliné, prêt à tous les renoncements ! Quelle bonté et quelle grâce chez celles qui restent et souffrent de rester ! Un vieil employé me dit :

— Monsieur, c'est comme cela depuis le premier jour de la mobilisation. Elles y passent leurs jours et leurs nuits. C'est vraiment gentil de leur part, car ça ne leur rapportera rien.

Il a raison, le vieil employé : « ça ne leur rapportera rien. » Et pourtant..., je suis certain que beaucoup de soldats qui sont remontés par cette voie vers le front en garderont le souvenir reconnaissant que j'en ai conservé. Jamais je n'oublierai le groupe que formaient les jeunes filles en blanc sur le quai ensoleillé de la petite gare. Jamais je n'oublierai la grâce simple avec laquelle elles savaient faire accepter toutes les

bonnes choses qu'elles offraient, qu'elles imposaient même. Je les en ai remerciées gauchement, comme j'ai pu, en essayant d'être l'interprète de ce que pensaient tous ces soldats. Et, maintenant que le train a repris sa marche haletante, je me repens de n'avoir pas été plus éloquent, d'avoir déjà oublié le nom de la petite gare et de n'avoir point songé à demander les noms de nos bienfaitrices.

Mais nous avançons vers la zone où les armées se battent. Déjà l'on sent comme un état d'esprit différent chez les populations que nous traversons. On nous crie toujours :

— Bonne chance..., bonne chance!

Mais auparavant on nous adressait ce vœu avec des sourires et des mimiques joyeuses. Ici, on le prononce avec une expression grave, confiante et triste. Aux barrières des gares, à celles des passages à niveau, les yeux des femmes qui nous regardent sont plus profonds et plus sombres. Ils s'arrêtent sur les nôtres, semblent nous parler. Et, même quand les lèvres ne bougent pas, les yeux disent toujours :

— Bonne chance..., bonne chance.....

Sur les routes que nous longeons, on voit passer des automobiles rapides. On distingue des brassards, des armes posées dans les capotes ou contre la carrosserie. Et, malgré tout, la vie journalière continue. Nous voyons encore

des travailleurs dans les champs, des commerçants au seuil de leur boutique, des groupes de paysans à la sortie des hameaux. Mais on perçoit cependant une sorte d'état d'esprit spécial chez chacun de ces êtres qui continuent à vaquer à leur labeur quotidien. Et tous ces soucis accumulés, toutes ces imaginations excitées forment une ambiance bizarre qui se communique à tout, semble imprégner l'air qu'on respire et vient éteindre la gaieté qui régnait sur notre train. Une sorte d'émotion sacrée nous saisit, Wattrelot et moi : nous croyons respirer déjà l'air de la bataille.

Vers six heures, nous arrivons en gare de L..., où le train s'arrête un instant. Les quais sont encombrés d'officiers d'état-major. Un soldat m'assure que le grand quartier général se trouve ici. Je voudrais questionner quelqu'un, tâcher d'avoir des renseignements autorisés sur ce qui se passe au front. Il me semble que j'en ai bien le droit, maintenant que je suis sur le point de devenir un des acteurs du grand drame qui se joue à quelques lieues d'ici. Mais je perds toute mon assurance dès que je m'approche de ces officiers. Ils ont l'air gêné, soucieux. Rien de cet entrain joyeux que je m'attendais à trouver partout, comme il régnait encore à mon passage dans l'intérieur du pays.

Et alors il me vient une crainte étrange et

ridicule. Celle d'être considéré comme un intrus par ces gens qui sont au courant de tout, qui savent tout. Je me figure qu'ils vont me repousser avec dédain ou que je vais leur faire de la peine en les forçant à me dire des vérités que l'on n'aime point à répéter. Je me dis aussi que je suis un bien petit personnage pour aborder des gens qui ont une mission si haute, et que je paraîtrais un importun en venant troubler leurs pensées. Mais, cette fois, je suis bien certain que les communiqués officiels n'ont pas tout dit. Sans avoir entendu une parole, j'ai senti que cela n'allait pas aussi bien que nous l'espérions, nous autres qui, chaque jour, dans la petite ville de l'Ouest, cherchions avec passion à deviner la vérité dans les quelques journaux arrivant jusqu'à nous.

L'angoisse m'étreint. Je me sens maintenant tout seul et perdu au milieu de ces gens qui me semblent étrangers. Je regagne, en franchissant les voies, notre train garé assez loin des quais. Le soleil a baissé à l'horizon. Dans le ciel rouge, deux monoplans passent au-dessus de nous à faible hauteur. Le ronflement de leur moteur fait lever toutes les têtes. Ils remontent vers le nord. Et je voudrais m'élancer, pouvoir rejoindre l'un d'eux, m'installer près du pilote, derrière l'hélice qui tourne en envoyant au visage le vent de sa vitesse vertigineuse. Je voudrais

pouvoir m'élever au-dessus des champs de bataille et là, penché sur le vide, chercher à deviner les mouvements de ces peuples qui se choquent.

Je me décide à causer avec le mécanicien d'un train qui redescend à vide vers Paris. Il m'apprend en quelques mots que l'armée française bat rapidement en retraite, que déjà elle a franchi la frontière belge et qu'en ce moment on se bat sur le sol de France. Il me dit cela simplement, avec un peu de tristesse dans la voix, en hochant doucement la tête. Il n'ajoute aucun commentaire et je ne me sens pas la force de lui répondre. Le cœur serré, je remonte auprès de Wattrelot. Il a écouté ce que me disait le mécanicien. Lui non plus ne prononce pas une parole, mais son regard se perd au loin, dans le ciel en feu. Nous restons l'un près de l'autre sans nous parler.

Ainsi, on recule. Alors tous nos calculs, tous nos rêves s'écroulent. Ils étaient fous, tous ces plans magnifiques que nous dressions, mes camarades et moi. Nous perdions notre temps, penchés sur les cartes, à imaginer une marche savante à la poursuite des envahisseurs de la Belgique et une immense victoire, chèrement payée peut-être, mais qui renversait d'un seul coup le colosse germanique. Tout ceci n'était qu'illusions. Et je m'en veux de ma naïveté.

Ma pensée va vers mon régiment. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Combien de camarades sont demeurés couchés sur la terre étrangère? Combien d'amis que je ne reverrai plus? Car mon imagination ajoute encore à la triste réalité. Je me sens saisi d'un abattement complet. Maintenant, ce n'est plus une retraite en bon ordre que j'évoque, mais une débâcle...

Le train a repris sa marche. Le soleil a disparu et seule subsiste à l'horizon une mince bande de ciel jaune pâle qui éclaire encore la campagne. Je me suis assis sur le bord de la porte grande ouverte, les jambes pendant vers le sol hors du wagon. J'aspire les premières bouffées d'air frais et je me sens un peu remis de ma détresse. Tout semble si calme autour de nous qu'on ne se douterait point qu'on est en guerre. La nuit vient petit à petit.

Et voilà que tout à coup mon cœur se met à battre plus vite, et je me lève d'un mouvement nerveux. Wattrelot aussi s'est dressé hors de la paille où il était couché. Ensemble, nous avons eu le même cri : « Le canon! »

C'est comme un roulement lointain à peine perceptible. Et cependant il accompagne très nettement en sourdine les mille bruits que fait le train en marche. On ne distingue pas les coups. Mais par moment le sourd murmure devient plus fort et semble rapproché de nous

par une bouffée de vent. Puis il paraît s'éloigner de nouveau, s'éteindre presque, pour reprendre ensuite. Cela ne ressemble en rien à aucun autre bruit terrestre. Seul, l'orage quand il s'éloigne peut donner une idée de l'impression ressentie. Elle communique à tous ceux qui l'éprouvent une sorte d'excitation à fleur de peau. Nos chevaux eux-mêmes n'y échappent pas. Les trois têtes se sont dressées, inquiètes, les yeux brillent dans l'ombre naissante, les naseaux se dilatent et soufflent bruyamment.

En me penchant au dehors, j'aperçois aux portières les têtes des territoriaux. Eux aussi sont saisis par l'énervant et mystérieux concert. Aucun ne parle, aucun ne plaisante. Les corps tendus au-dessus du vide semblent questionner, appeler, implorer la vérité.

Nous nous rapprochons du canon. Maintenant, on distingue les coups qui se succèdent à intervalles rapprochés. L'air en semble ébranlé et l'on croirait en être à quelques pas seulement.

Le train s'est arrêté brusquement en pleine campagne. Il fait encore assez clair pour distinguer le paysage : des prairies aux herbes hautes et pâles bordées de saules et de grands peupliers que la brise du soir agite doucement. Au fond, un bois touffu arrête la vue. La ligne du chemin de fer tourne vers la droite et se perd dans la

nuit naissante. Maintenant que le train est immobile, la voix imposante du canon se fait entendre plus distinctement. Dans le ciel sombre passent de temps à autre les longues traînées lumineuses des projecteurs.

Énervé de cette attente, je saute à terre et remonte le long du ballast jusqu'à la locomotive. Elle est arrêtée à un passage à niveau. A côté de la barrière close, sur le seuil éclairé de la petite cabane, la femme du garde est là, un enfant dans les bras. C'est une toute jeune femme blonde et pâle. Elle semble un peu inquiète, et pourtant ne paraît pas songer à quitter son poste. Elle cause à demi-voix avec le mécanicien et avec le chauffeur de notre train. Je tâche d'avoir par elle quelques renseignements.

— Mon Dieu, monsieur, je ne sais rien, sinon que, depuis hier, le canon n'arrête pas de tirer du matin au soir et même quelquefois pendant la nuit. C'est surtout du côté de G... Des soldats qui sont passés tout à l'heure avec des voitures m'ont dit que les Prussiens y étaient entrés hier, mais qu'on devait le reprendre aujourd'hui..., qu'il y avait beaucoup de morts et de blessés...

Je renais un instant à l'espoir. Je vois tout de suite l'offensive allemande arrêtée sur la ligne de l'Oise, nos armées se reprenant, se

concentrant et rejetant l'ennemi hors des frontières. Notre mécanicien m'explique que nous sommes parvenus tout près de la gare terminus, mais qu'il va falloir attendre un certain temps avant de pouvoir y entrer. D'autres trains y sont arrivés avant nous qu'il faut décharger et garer.

Je retourne à mon wagon. Maintenant, la nuit est tout à fait venue. Il peut être neuf heures du soir. Le canon s'est tu brusquement. La lanterne qui avait éclairé notre voyage nocturne est complètement dégarnie et notre attente se prolonge plus péniblement dans cette obscurité. Nous voyons encore redescendre un train vide. Puis le silence retombe sur ce coin de pays où nous attendons dans l'angoisse que l'on nous permette d'avancer vers nos frères d'armes. Ah! qu'il me tarde de les rejoindre, fût-ce au milieu d'une retraite sanglante et pénible; qu'il me tarde de ne plus me trouver seul!

Enfin, vers onze heures, sans un coup de sifflet et très lentement, le train repart. Il avance timidement, pour ainsi dire, et comme s'il craignait d'entrer dans quelque région inconnue où tout ne serait que mystères et qu'embûches. J'aperçois au loin quelques falots qui s'agitent et, tout à coup, nous stoppons. Je suis stupéfié de ce que je vois. Je pensais que nous

allions nous arrêter auprès d'un vaste quai de débarquement sur lequel, dans un ordre parfait, des équipes attendraient le train pour le décharger, répartir les colis, amasser chaque chose en des places choisies où des voitures viendraient tranquillement les chercher.

Au lieu de cela, le train fait halte à quelque distance d'une toute petite gare isolée au milieu de la campagne. On aperçoit d'ici, faiblement éclairées, quelques bâtisses autour desquelles grouillent des ombres multiples. Et, parallèlement aux wagons, dans un désordre inexprimable que rend plus obsédant l'obscurité, se trouve un nombre incalculable de voitures de toute espèce. Les unes sont arrêtées et rangées tant bien que mal. Les autres cherchent à se faufiler, à gagner une place vide dans l'enchevêtrement des roues et des chevaux. Les fourgonniers s'injurient à qui mieux mieux. De temps à autre fusent de grands éclats de rire mêlés à des imprécations.

Pendant ce temps, des gradés courent le long du train. Ils tiennent des papiers à la main et cherchent à lire les inscriptions faites à la craie. Des appels s'entre-croisent.

— Où est le pain

— Par ici.

— Mais non...

— Où est l'officier d'administration?...

On gratte des allumettes. On s'arrache les quelques rares lanternes allumées. Et. malgré tout ce désordre apparent, le travail s'organise rapidement. Des hommes grimpent par les portes ouvertes. On se passe de main en main des sacs, de lourdes caisses. A travers l'inextricable fouillis des fourgons, les porteurs, le dos courbé sous leur charge, se glissent jusqu'à la voiture désignée et y déposent leur fardeau.

Après avoir donné à Wattrelot la consigne de défendre sévèrement l'entrée de notre wagon, je me laisse glisser à terre pour gagner la gare et tâcher d'y trouver le commissaire militaire. J'ai une peine inouïe à me frayer un passage à travers la cohue de ces hommes qui semblent se ruer dans les ténèbres à l'assaut du train. Puis il faut éviter de me rompre le cou en franchissant l'enchevêtrement des rails, les fils de fer commandant les signaux et les fosses béantes.

J'arrive à la gare. Une centaine de blessés se trouvent là, couchés par terre sur les quais, les vêtements déchirés et couverts de poussière. Ils offrent un tableau de désolation poignant. Ce ne sont que des soldats légèrement blessés, il est vrai. Cependant on souffre à les voir ainsi affalés sur le sol, sans paille pour s'étendre et sans médecin pour s'occuper d'eux. Tous ont pourtant eu un pansement

sommaire. Sous les bandages qui entourent les têtes, on voit, à la lueur des lanternes, briller des yeux de fièvre. Des bras emmaillotés sont soutenus par des morceaux de toile noués derrière le cou. Beaucoup se sont assis sur des paniers, des barriques, des colis de toute sorte, et ils causent entre eux avec animation. Chacun raconte avec force gestes les hauts faits auxquels il a pris part et ceux auxquels il a assisté. J'entends, au passage, des bribes de phrases :

— Ils étaient dans les premières maisons... Alors, mon vieux, le lieutenant s'élance... Si tu les avais vus f... le camp !...

Je suis ravi de voir que le moral de ces braves ne semble pas du tout atteint. A les entendre, les Allemands ont reculé partout.

Je m'informe, auprès d'un employé, de l'endroit où se trouve le commissaire militaire. Il me désigne, causant au milieu d'un groupe d'officiers, un lieutenant d'artillerie au képi entouré d'une bande blanche. Je me présente et lui demande s'il sait quelque chose de la situation. Comme les autres, il ne peut me donner que des renseignements très vagues.

— Cependant, ajoute-t-il, je puis vous confirmer ce que l'on vous a dit au sujet de G... Le 1er corps vient de reprendre la ville, qui était défendue par la garde prussienne. Il paraît que

les nôtres ont été merveilleux et que l'ennemi a subi des pertes énormes. Et cependant, — la voix du lieutenant tremble un peu et il a un geste des épaules qui dit son désespoir, — cependant, j'ai l'ordre d'évacuer la gare avec tout mon personnel et mes papiers dès que le dernier train sera déchargé. Je dois me replier vers L... Allez donc comprendre quelque chose à tout cela!

Nous nous regardons sans ajouter une parole. Chacun a senti passer sur ses pensées un souffle apportant la tristesse et le doute. Ne pas comprendre!... Obéir et ne pas comprendre. C'est la première fois que je sens vraiment la grandeur de la servitude militaire. Il faut avoir l'âme fortement trempée pour exécuter un ordre quel qu'il soit, même si cet ordre vous semble incompréhensible. Il doit y avoir ici, sur ce coin de terre de France, au bord de cette frontière que nous jurions de ne jamais laisser violer, il doit y avoir des milliers d'officiers, des milliers de soldats qui donneraient leur vie ce soir plutôt que de céder un pouce de terrain. Alors, pourquoi abandonner cette gare? Pourquoi dire ainsi clairement : demain vous n'aurez pas besoin d'aller si loin vers le nord pour apporter vos approvisionnements. C'est nous qui irons vers vous, nous reculerons...

Voici de nouveau mon esprit qui s'égare et

qui souffre. Je tâche de savoir par quel procédé je pourrais avoir une indication sur mon régiment.

— Mais c'est très simple, me dit fort aimablement le lieutenant d'artillerie, votre officier d'approvisionnement a dû certainement venir au ravitaillement avec son convoi. Tâchez de mettre la main dessus. Il pourra vous renseigner.

Je lui serre la main et je m'échappe tout joyeux à la pensée de revoir l'uniforme de mon régiment. Et la Providence semble me guider, car je crois apercevoir dans la petite salle de la gare celui que je cherchais. J'ai peine cependant à le reconnaître. Il paraît vieilli et las. Sa barbe a poussé toute grise. Penché sur la tablette de bois fixée au guichet des billets, il étend sur une tranche de pain le contenu d'une boîte de sardines. C'est bien lui. Comme il a l'air fatigué, découragé! Je pousse la porte et je me précipite :

— Bonjour! comment va?

— Ah!... C'est vous! Qu'est-ce que vous venez faire ici, mon pauvre vieux? Ah! ce n'est pas joli, joli...

Je le presse de questions. Il me répond par des phrases courtes, sans suite.

— Charleroi? Ne me parlez pas de cela!... Nos hommes? Magnifiques!... Une hécatombe... Après cela..., la retraite... jour et nuit... Les

Allemands n'osent pas... Ah! nous sommes propres... On recule...

Il m'indique où se trouve le régiment, dans une vaste ferme, très loin d'ici. Il peut prendre ma cantine dans un de ses fourgons. Mais il faudra que je me débrouille demain pour rejoindre les camarades. En effet, pour débarquer mes chevaux, je devrai attendre pas mal de temps, car l'unique quai de la gare est encore occupé par des wagons non déchargés.

— Merci. Eh bien! c'est très simple. Demain, je marcherai au canon. Bonsoir.

Et je vais achever ma nuit sans sommeil, étendu auprès de mes chevaux. Les yeux fixés sur la fente de la porte, pendant de longues heures, je guette les premières lueurs du jour...

A peine l'aube avait-elle paru que j'avais déjà fait amener mon wagon à quai par Wattrelot, aidé de deux employés civils restés dans la gare. Maintenant, nos trois chevaux sont sellés, bridés, prêts à partir. La fraîcheur du matin et la joie de sentir enfin un terrain ferme sous leurs pieds les rendent d'une gaieté exubérante. Wattrelot a même failli en ressentir fâcheusement les effets alors qu'il se mettait en selle.

Enfin, nous voici partis au grand trot, sur une route blanche et poudreuse qui file droit au travers des champs encore noyés d'ombre. Je

marche le premier dans la direction que mon camarade m'a indiquée vaguement hier soir. Wattrelot suit, tenant en main ma seconde monture. Les pas des chevaux résonnent étrangement dans cette campagne inconnue où aucun bruit ne se fait entendre. Vraiment est-on encore en guerre? Tout semble, au contraire, indiquer le calme complet. Quelle différence avec l'animation fiévreuse que présentait la gare dans la soirée de la veille!

Nous traversons une contrée qui doit être fertile. Les champs s'étendent et se succèdent à l'infini, couvrant de leurs chaumes semés de meules et de gerbes dorées les flancs arrondis du terrain ondulé. Quelques haies et quelques bouquets d'arbres viennent rompre la monotonie du paysage. De-ci de-là, des fermes aux proportions imposantes apparaissent parmi la verdure. On n'entend aucun coup de feu, aucun bruit de troupes en marche. Et cela me gêne au point que je me demande si quelque événement ne s'est pas produit pendant la nuit qui aurait déplacé l'axe de la bataille sans que je m'en rende compte. Mais je vais avoir un spectacle qui, mieux que le bruit du canon, doit me rappeler que le terrain de la lutte est proche.

Au fur et à mesure que la lumière du jour devient plus complète, nous distinguons des formes qui s'agitent autour des meules de

paille. Il y a des gens qui se sont groupés là pour passer la nuit autant que possible à l'abri du froid et de la rosée du matin. Je pense que ce sont des soldats éloignés de leurs régiments qui ont dû passer à la belle étoile leur courte nuit de sommeil. Mais bientôt je vois ma méprise. Comme par enchantement, dès que les premiers rayons de soleil se montrent, voilà que les dormeurs se lèvent et je reconnais que ce sont des civils, pour la plupart des femmes et des enfants. Ce sont les malheureux habitants du pays qui fuient devant les hordes des barbares. Ils ont préféré quitter leurs foyers, les abandonner à l'envahisseur plutôt que de tomber entre ses mains. Ils ont fui, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Ils se sont éloignés sans savoir où ils arrèteraient leur course, sans savoir où ils pourraient passer la nuit. Et, dès que le crépuscule est arrivé, les surprenant épuisés sur les routes sans fin, ils se sont laissés choir auprès de ces meules auxquelles ils ont demandé l'humble couche de paille. Ils y ont étendu leurs membres endoloris; les mères ont installé avec des soins infinis le berceau improvisé de leurs bébés; les familles se sont serrées les unes contre les autres et souvent les villages entiers se sont reconstitués dans les mèmes champs, autour des mèmes meules.

Et maintenant que le jour arrive, vite ils se

lèvent et déjà les routes sont couvertes de cet exode lamentable vers l'intérieur du pays. J'avoue que je ne m'attendais pas à une semblable vision. Je sens mon cœur étreint par la tristesse. Et aussitôt une rage d'extermination s'empare de moi. Je voudrais pouvoir me ruer sur l'ennemi, le rejeter hors de nos frontières, rendre à ces pauvres gens leurs demeures abandonnées.

Quel être humain, si dur soit-il, pourrait ne pas être saisi d'une immense pitié, devant ces pauvres êtres faibles et inoffensifs fuyant devant l'invasion? On voit des choses navrantes. Une mère poussant une voiture où se trouvent plusieurs tout petits enfants, tandis que cinq ou six autres, pendus à sa jupe ou trottant autour d'elle, forment un cortège douloureux. De pauvres infirmes traînés, poussés, emportés par tous les moyens plutôt que de les laisser aux mains des Prussiens. Des vieillards soutenus par des gamins. Des bambins portés par des vieillards. Et, en passant, tous jettent un regard de détresse sur cet officier qui s'éloigne rapidement en détournant les yeux. Il me semble y lire des reproches. Il me semble qu'ils me disent : « Pourquoi n'avez-vous pas su nous défendre? Pourquoi les avez-vous laissés entrer chez nous? Voyez comme nous souffrons. Voyez nos petits qui ne peuvent plus marcher. Où voulez-vous

que nous allions, maintenant qu'à cause de vous nous avons abandonné le clocher qui nous avait vus naître, nous, nos pères et les pères de nos pères? C'est donc cela la guerre?... » Je pousse mon cheval pour ne plus les voir, pour rejoindre bien vite les rangs des combattants.

Et voilà que, tout à coup, devant moi, retentit un coup de canon. Quelques coups de fusil plus lointains se font entendre, puis d'autres coups de canon qu'accompagne bientôt une fusillade nourrie. Je sens une sorte de frisson passer à travers tout mon être.

Ma première bataille! Je vais assister à ma première bataille! J'éprouve une véritable ivresse à la pensée de réaliser enfin le rêve de ma vie. Il s'y mêle un peu d'émotion. Je me dis : Quel effet cela va-t-il me faire? Je vais, sans doute, déboucher en plein combat, derrière une de ces crêtes. Vais-je baisser la tête quand j'entendrai siffler les balles et quand les shrapnells éclateront autour de moi? Je me promets de faire bonne figure. Je sais que Wattrelot est là, trottant derrière mon cheval. Il ne faut pas qu'il aperçoive chez moi le moindre symptôme de nervosité.

Le bruit du canon devient plus intense. Au fait... quelle tête fait-il, Wattrelot? Je me retourne. Il est un peu pâle. Mais, dès qu'il sent mon regard se poser sur ses yeux bleus d'enfant

du Nord, un large sourire illumine sa figure.

— Mon lieutenant, nous y sommes.

— Oui, Wattrelot, nous y sommes. Tu n'as pas peur, au moins?

— Oh! non, mon lieutenant.

— C'est bien. Alors, en avant! Au canon!

Nous traversons un hameau rempli de fourgons et d'automobiles. Des ordonnances chargent des cantines et des caisses. Je lis sur l'une d'elles le numéro de mon corps d'armée. Je suis donc dans la bonne direction. Je m'adresse à un adjudant du train des équipages, qui surveille le travail.

— L'état-major du ...e corps? Savez-vous où il se trouve, en ce moment?

L'homme a un mouvement des épaules qui indique son ignorance et le peu d'intérêt qu'il trouve à cette question. Que lui importe? Son service, à lui, consiste à faire charger les bagages, à ne rien oublier, puis à se rendre à l'endroit qui lui a été fixé. Là, il attendra les ordres pour savoir où il devra décharger son matériel ce soir. Il a bien assez à faire. Que lui importe le reste? Cependant il a un geste vague :

— Ils sont partis par là...

Me voilà reparti dans la vaste plaine aux multiples ondulations. Le bruit de la canonnade se fait de plus en plus intense, et j'aperçois

déjà les premiers vestiges de l'œuvre de mort.

Au tournant de la route que je suis, deux cadavres de chevaux ont été traînés dans le fossé. Je ne puis dire combien ce spectacle m'est pénible. Il semble qu'à la guerre la vue d'un cheval mort doit être chose de peu d'importance et, sans doute, j'aurai bien vite fait de n'y plus prêter aucune attention. Mais ce sont les premiers que je vois. Je ne peux m'empêcher de leur jeter un regard de regret. Pauvres bêtes! Il y a un mois, dans l'écurie bien tenue de leur quartier d'artillerie, elles étalaient leurs croupes larges et brillantes. Aujourd'hui, leurs corps raidis portent les traces de toutes les misères. Le poil enlevé en maints endroits laisse voir les chairs mises à vif par les blessures du harnachement. Et leur œil vitreux paraît encore implorer la pitié. Elles sont tombées d'épuisement, n'ayant même plus la force de suivre leurs compagnons de peine. On les a dételées vivement, puis, pour ne pas encombrer la route, on les a traînées sur le gazon roussi du fossé et elles ont terminé là une agonie qui durait, sans doute, depuis plusieurs heures.

Nous passons. Et, au loin, sur la plaine dont nous apercevons maintenant une vaste étendue, nous en distinguons d'autres. Je me demande comment tant de chevaux ont pu tomber au bout d'un temps de campagne aussi court. Il n'y

a pas un mois que la mobilisation a été décrétée et il y a à peine dix jours que les opérations ont commencé. Quel effort colossal l'armée a-t-elle donc déjà donné?

Mais j'ai vite oublié les pauvres bêtes, car nous approchons du théâtre de la lutte. A l'abri derrière chaque pli de terrain, voici des sections de munitions. Je m'approche de l'une d'elles et je suis étonné de l'état où je la vois. Les caissons, qu'en garnison nous sommes accoutumés à voir si coquets sous leur peinture grise, sont recouverts d'une épaisse couche de poussière ou de boue durcie. Les chevaux, sales et maigres, semblent prêts à tomber. Ils tendent, vers le sol, leur encolure pelée et n'ont même plus la force de manger. Tout autour, les conducteurs, les gradés, vautrés à terre, dorment pesamment. Leurs figures terreuses, leurs barbes hirsutes, leurs traits tirés même dans le sommeil laissent deviner une fatigue insurmontable. Sur les uniformes sombres, la poussière et les taches accumulées ne permettent plus de reconnaître la couleur primitive.

Il est maintenant huit heures du matin. Le soleil, déjà brûlant, darde ses rayons sur les dormeurs. Ceux-ci n'y prennent point garde. Ils ont simplement abaissé sur leurs yeux la visière de leurs képis et, le nez tourné vers le ciel, la bouche ouverte, ils ronflent. Bêtes et

gens forment un groupe d'êtres qui paraissent abattus, rompus de fatigue. Jamais je n'aurais pu croire qu'il fût possible de dormir ainsi, alors qu'à tous les points de l'horizon le canon fait entendre son roulement continu.

Je monte sur la crête la plus proche et, de là, je découvre un coin de la bataille. Je m'attendais à voir un spectacle analogue à celui dont nous jouissions aux manœuvres : des troupes massées dans tous les plis de terrain, des bataillons avançant en ordre sur la route, des cavaliers galopant sur les hauteurs. Et je ne trouve rien de tout cela.

Devant moi, à six cents mètres environ, à l'abri derrière une croupe tapissée de chaume roux, je vois deux batteries d'artillerie qui tirent. Je regarde de tous mes yeux. Les pièces sont bien alignées, les servants à leurs places. Les coups partent à intervalles réguliers et sans précipitation. Les canonniers ont des mouvements lents. Ils semblent se livrer à une manœuvre sans grand intérêt. Je m'attendais à voir des gestes nerveux, des hommes courant sous une pluie d'obus, les attelages amenés au galop dès que quelques salves auraient été tirées, les pièces emmenées à fond de train et se remettant en batterie quelques centaines de pas plus loin.

Au contraire, celles-ci semblent s'être établies

là pour toujours. Les avant-trains, qui sont massés un peu en arrière à l'abri d'un talus, présentent le même aspect que les sections de munitions aperçues tout à l'heure. Les hommes, couchés à terre, dorment à l'ombre de leurs chevaux, les chevaux dorment debout à leur place réglementaire. Seul, un gros adjudant se promène de long en large, les mains dans les poches. Les yeux au sol, il semble compter ses pas. Et, pendant ce temps, les deux batteries continuent à tirer par séries de quatre coups. Quand l'une a terminé, il se produit un instant d'accalmie. Les pièces se taisent pendant deux ou trois minutes. Puis l'autre batterie fait retentir l'air de quatre nouvelles détonations.

Mais Wattrelot me tire de ma contemplation mélancolique.

— Regardez, mon lieutenant, là-bas... Ça « barde »!

Je regarde vers la gauche, dans la direction de son bras tendu. Et, cette fois, je n'éprouve plus l'impression gênante qui m'avait frappé à la vue de ce qui se passait ici. Au-dessus d'une hauteur qui domine celle où je suis et qui est éloignée d'environ 1 500 mètres, les shrapnells allemands éclatent sans discontinuer. On entend distinctement leurs détonations sèches. Dans le bleu limpide du ciel, ils font autant de petits flocons blancs qui se dissipent ensuite peu à

peu et sont remplacés par d'autres. Leurs artilleurs ne doivent pas tirer avec la placidité des nôtres, car les flocons blancs se multiplient. Le vacarme qu'ils font là-bas doit être assourdissant. D'ici on entend les éclatements se succéder sans interruption.

Mais ce qui est vraiment émouvant, c'est d'apercevoir une de nos batteries en action sous cette avalanche de projectiles. Le versant sur lequel elle est établie est encore dérobé au soleil. Sur ce fond d'un gris bleuté on voit de courtes flammes apparaître une seconde à la bouche des canons. Et, presque en même temps, les quatre détonations arrivent jusqu'à nous. On distingue les servants, qui gardent sous le feu le même calme que ceux d'ici. Les shrapnells allemands qui voudraient semer la mort parmi eux éclatent trop haut. Ils voudraient anéantir cette batterie qui, sans doute, cause de terribles ravages chez eux. Mais les éclats se perdent au loin et nos artilleurs continuent crânement leur œuvre. Voilà qui réconforte après la désillusion du début. De nouveau mon cœur bat d'espoir. Et je repars au trot, droit devant moi, dépassant la crête à l'abri de laquelle tire le groupe des deux batteries.

Et, dès que j'arrive sur la pente descendante, je comprends que ce qui s'est présenté à mes yeux jusqu'ici n'était que l'arrière-plan de la

bataille. D'ici on entend retentir partout une fusillade intense. Parmi les prairies d'un vert cru, on distingue un grand nombre de sections d'infanterie couchées à l'abri derrière tous les obstacles. Sur le versant en face, de longues lignes de tirailleurs sont déployées. Et un peu partout s'élèvent des flocons de fumée blanche, noire ou jaunâtre. Ce sont autant d'obus allemands qui éclatent. Le bruit des explosions est devenu ininterrompu et ce petit coin où nous sommes me paraît bien tranquille, malgré le tir des deux batteries placées tout près derrière nous.

Le soleil donne à toutes choses un coloris merveilleux. Les pantalons rouges des soldats allongés dans l'herbe semblent d'une teinte éclatante. Les gamelles sur les sacs et les moindres objets de métal, boutons, poignées de baïonnettes, plaques de ceinturons, lancent des éclairs au plus léger mouvement. Sur ma gauche, dans un vallonnement au fond duquel coule une petite rivière, un coquet village me semble regorger de troupes. Je m'y rends en hâte, espérant y trouver un état-major qui me renseignera.

Les rues, en effet, sont remplies de fantassins couchés ou assis le long des maisons. Au milieu de la chaussée se croisent une multitude d'estafettes au galop, des cyclistes, des moto-

cyclistes. Je reste un peu ahuri parmi tout ce mouvement. Ces gens semblent pourtant savoir où ils vont. Ils doivent porter des ordres ou des renseignements. Et cependant je ne vois aucun chef paraissant s'intéresser à l'action, diriger quelque chose. Ceux qui ne dorment pas causent, indifférents, par petits groupes. Les troupiers des différentes armes sont mélangés dans un désordre qui est peut-être pittoresque, mais que je trouve déconcertant.

Tout à coup, je m'entends appeler par mon nom. Je me retourne et j'ai un instant d'hésitation avant de reconnaître dans ce capitaine d'artillerie à barbe rousse le camarade que j'ai connu autrefois lieutenant aux batteries à cheval de Lunéville. Et pourtant c'est bien lui. Je reconnais ses yeux gris, son nez busqué et sa voix claironnante.

— Eh! mon cher, que faites-vous là? Comme vous êtes frais et dispos!... Que cherchez-vous donc? Vous semblez perdu.

Je lui explique ma situation et lui demande de me tenir au courant des événements.

— Oh! oh! ce serait trop long. Vos camarades étaient à Charleroi, eux aussi : ils ont vu! Mais du diable si je sais maintenant ce qu'on nous fait faire. Hier, nous les avons battus, mon cher. Nos hommes et nos canons ont fait merveille. Et voilà qu'on nous parle déjà de

nous retirer plus au sud. C'est à n'y rien comprendre. Ah! nous en avons vu de cruelles, et vous allez bien mal débuter... Vous cherchez votre régiment? Pas aperçu encore aujourd'hui. Mais voyez-vous tout là-bas cet état-major derrière ces meules?... Oui, là où éclatent ces shrapnells... C'est le général T... Il pourra peut-être vous renseigner; seulement, dame, il n'est pas à une très bonne place, comme vous voyez. Il a été splendide, T..., vous savez. Toujours sous le feu, encourageant ses hommes. On dit qu'il veut se faire tuer pour ne pas voir la retraite...

Je connais bien le général T..., qui commandait une brigade dans notre ancienne garnison de R... Un chef bienveillant, à l'esprit clair, au parler franc et net comme l'était son regard. Mon parti est vite pris. Je vais me rendre auprès de lui, revoir une figure connue et respectée et avoir peut-être quelques renseignements sur la direction à suivre pour retrouver mon régiment.

Je mesure des yeux la distance qui nous sépare; un kilomètre, peut-être. Aucune route pour y mener. Je vais essayer de m'y rendre à travers champs, bien que le trajet semble peu commode en raison des murs et des haies qui entourent les pâturages. Je cherche l'autre sortie du village et, au moment où j'en dé-

bouche, toujours suivi de Wattrelot, j'aperçois des blessés qui arrivent. Ils viennent à petits pas, soutenus par des camarades. Ils viennent innombrables, encombrant le chemin. Ces visages entourés de bandelettes où la sueur, la poussière et le sang se mélangent, ces capotes ouvertes, ces chemises déchirées laissant voir de l'ouate et des bandages rougis, ces pauvres pieds emmaillotés qu'on évite de poser à terre, tout cela m'impressionne péniblement. C'est sans doute que je ne suis point accoutumé à cette vue, car mes voisins y prètent à peine attention.

Les hommes qui accompagnent les blessés crient :

— L'ambulance? Où est l'ambulance?

D'autres soldats répondent en se retournant à peine :

— A la gare! Tout droit et à gauche en arrivant sur la place.

Et le triste défilé continue. Je saute le fossé qui borde la route et je m'élance à travers champs, piquant droit dans la direction du général T... En ce moment, la fusillade redouble d'intensité. Il se produit certainement un mouvement en avant, car les sections d'infanterie qui étaient couchées au fond de la vallée commencent à gravir le versant de la croupe où je galope. Et, subitement, mon cheval fait un

brusque écart. Il a failli marcher sur un corps allongé de l'autre côté de ce petit mur en pierres sèches que je viens de franchir. Je l'arrête.

Malgré moi, un sanglot me monte à la gorge Oh! je ne m'attendais pas à voir cela tout à coup. Dans ce champ en pente aux tiges de blé coupées gisent, disséminés, une vingtaine de cadavres. Ce sont des zouaves. Ils semblent presque avoir été déposés là à dessein, car les corps sont couchés à peu près à intervalles et à distances égales, comme si l'on avait voulu les répartir uniformément dans tout le champ. Ils ont dû tomber là hier, au moment d'un assaut, et la nuit est venue avant qu'on ait pu les ensevelir. Je vois à côté d'eux leurs fusils ayant encore leur baïonnette au canon. Même, celui qui est le plus près de nous est couché la face contre la terre et tient encore sous lui son arme. Ses mains sont restées crispées sur la poignée de la crosse et sur le fût. C'est un bel homme mince et brun. Il ne porte aucune blessure apparente, mais son visage est d'une pâleur impressionnante sous la chéchia rouge enfoncée jusqu'aux oreilles.

Je regarde Wattrelot. Le brave garçon a des larmes plein les yeux. Allons! Il ne faut pas s'attendrir inutilement.

— Wattrelot, mon ami, nous en verrons bien d'autres. Tu vois, ce sont de braves soldats qui

ont été tués en faisant leur devoir. Il ne faut pas les plaindre...

Wattrelot ne répond pas. Je repars au galop dans la direction de la grosse meule à côté de laquelle se trouve l'état-major du général T... Déjà j'ai oublié ce que je viens de voir et mon attention se concentre sur ce petit groupe d'hommes immobiles près de la crête. Au-dessus d'eux, de temps en temps, les projectiles allemands éclatent. Nous n'en sommes plus qu'à une centaine de mètres. Je laisse Wattrelot et son cheval de main derrière une bicoque à demi effondrée et je m'avance vers la meule.

Mais, au moment où je vais l'atteindre, j'ai juste le temps d'entendre un sifflement bizarre qui dure à peine un vingtième de seconde et, au-dessus de ma tête, à une hauteur que je n'ai pas le loisir d'apprécier, vrran!... vrran! retentissent deux éclatements qui me paraissent formidables. Instinctivement, je rentre ma tête dans mes épaules et je cherche à me faire le plus petit possible sur mon cheval. J'ai une pensée rapide comme l'éclair :

— Ça y est! J'avais bien besoin de monter là. Ma campagne aura été courte.

Et aussitôt cette autre :

— Mais je n'ai rien! Ce n'est que cela, leur obus! Dorénavant je ne rentrerai plus la tête dans les épaules.

Et je suis cependant fâcheusement impressionné : un soldat qui tenait tout à l'heure un cheval à trente mètres de moi se sauve vers le bas de la pente, tandis que le cheval reste étendu à terre, le ventre ouvert, dans une mare de sang. Déjà, il ne bouge plus.

Mais je suis auprès des trois officiers qui composent l'état-major de la brigade T... Ils s'avancent vers moi, pensant probablement que j'apporte un renseignement ou un ordre. Je connais l'un d'eux, un capitaine d'infanterie qui était en garnison à R... en même temps que moi... Nous nous serrons la main. Je lui expose le but de cette visite peu ordinaire.

— Votre régiment? Vous le trouverez à gauche du corps d'armée. C'est lui qui assure notre liaison avec le ...e corps.

— Eh bien! mon capitaine, mais il me semble qu'on avance. Tout va bien!

Mon interlocuteur hausse les épaules brusquement et son regard devient dur, fixe au loin l'horizon dans la direction de l'ennemi. Il dit d'une voix rageuse :

— Certainement! on avance. Voyez ces lignes de tirailleurs qui progressent, là, à droite du village. Et ces autres, plus loin, dans la direction où vous voyez ces éclatements à fumée jaune. Mais cela n'empêche pas qu'à partir de midi nous commençons notre mouvement

de retraite. Il y a des ordres formels. Il faut suivre l'ensemble de l'armée. Nous coucherons ce soir à vingt kilomètres d'ici... Et pas dans la bonne direction!

Nous nous regardons en silence. Je n'ose pousser plus loin mes questions. Je n'ose surtout dire ma désillusion et la colère que je sens monter en moi. La vue du général T... me calme instantanément. Elle semble m'indiquer mon devoir, m'imposer l'obéissance silencieuse et la foi inébranlable dans nos chefs.

Seul, à cent mètres en avant des siens auxquels il a ordonné de rester dissimulés derrière l'énorme meule, le général regarde. Le dos légèrement voûté, les mains derrière le dos, il reste complètement immobile. Il a laissé pousser sa barbe, qui fait une tache blanche sur le visage légèrement hâlé. Devant lui, à quelque distance, deux shrapnells « trop courts » viennent d'éclater. Le général n'a pas fait un mouvement. Il semble une statue de la tristesse et du devoir. J'avais songé à aller me présenter à lui. Mais il me semble maintenant que je suis bien peu de chose pour aller trouver ce chef qui suit des yeux le mouvement en avant de ses braves soldats, comme un père surveillerait ses enfants.

Doucement, à petits pas, je m'éloigne, le cœur serré.

Me voilà reparti, longeant la ligne de feu en arrière des crêtes, obligé de m'arrêter souvent afin de laisser passer des troupes qui viennent pour renforcer la « chaîne ». Parfois, il me semble que la bataille s'est arrêtée à l'endroit où je suis. Mais aussitôt je retombe au milieu de la canonnade et de la fusillade. Sur toutes les routes que je croise passent des blessés traînant la jambe ou des brancardiers transportant de pauvres corps ensanglantés. La chaleur est devenue torride. Il est près de midi. Ma tête commence à se perdre. Il me semble que mon schako, petit à petit, se rétrécit, serre mes tempes au point qu'elles vont éclater. Jamais, jamais je ne retrouverai mon régiment...

J'arrive dans un petit village où je suis bien décidé à m'arrêter pour me rafraîchir et pour faire boire et manger mes pauvres chevaux, qui commencent à montrer de la fatigue. Ici encore, les rues sont encombrées de fantassins. Je suis étonné de voir qu'ils ne portent pas le numéro de l'un des régiments de mon corps d'armée. J'ai donc dépassé son aile gauche sans m'en apercevoir. Tant pis! Je gravis les ruelles en pente pour tâcher de trouver une auberge où je pourrai m'installer. Mais tout est envahi par la troupe. Les soldats, fourbus, suffoquant de chaleur, semblent heureux de pouvoir goûter un instant de repos. Ils se sont assis partout où ils

ont pu trouver un peu d'ombre. Capotes déboutonnées, cravates défaites et chemises ouvertes, ils tâchent de reprendre des forces en mordant goulûment dans les miches de pain qu'ils ont tirées de leurs musettes et sur lesquelles ils ont étendu le contenu de la boîte de « singe ».

A la porte du presbytère, près de la jolie petite église qui domine tout le pays, j'aperçois un vieux prêtre qui distribue des bouteilles de vin blanc à une multitude de troupiers assemblés autour de lui. Je l'entends qui dit d'une voix douce :

— Prenez, mes enfants, prenez. Si les Prussiens viennent, je veux qu'ils n'en trouvent plus une goutte.

— Merci... Merci, monsieur le curé.

Et tout à coup un vacarme épouvantable retentit tout près de nous. Tout a tremblé sur la place. Une « marmite » allemande vient de tomber sur le toit de l'église, y faisant un trou énorme par où s'échappe une horrible fumée épaisse et jaune. Des multitudes de débris retombent en pluie autour de nous, faisant une musique bizarre. Les vitres de toutes les maisons dégringolent à qui mieux mieux. Instantanément, le vide s'est fait sur la petite place du presbytère. Quelques hommes blessés s'enfuient en se plaignant. Les autres ont remis l'arme à la bretelle et se sont éloignés vivement

en filant le long des maisons. Je me trouve seul en face du curé à cheveux blancs qui tient encore à la main une bouteille de vin doré. Nous nous regardons navrés.

— Tenez, monsieur l'officier, dit-il tout à coup, prenez encore celle-ci. Quant à celles qui restent, je vais les briser pour qu'ils n'en boivent pas... Ah! les sauvages! Ah! les misérables!... Mon église!... Ma pauvre église!...

Et, à travers son jardinet, il s'éloigne à grands pas sans écouter mes remerciements. Je passe la bouteille à Wattrelot qui l'enfouit dans sa musette avec un sourire de satisfaction.

Mais une seconde marmite vient d'éclater sur le village avec le même bruit sinistre. Décidément, il ne va pas faire bon ici dans quelques instants. Je prends le parti de m'éloigner. J'attendrai pour déjeuner d'avoir trouvé une salle à manger un peu moins exposée. En sortant du village, je vois une de nos batteries qui s'éloigne vivement. C'était elle qui, tout à l'heure, était en action à côté du village et qui a dû attirer le feu des obusiers allemands. Elle dévale rapidement la pente. Les conducteurs brandissent leur fouet, le font retomber sur les croupes de leurs bêtes harassées. Il faut faire vite, car la position est devenue intenable. Maintenant les pièces allemandes concentrent

leur feu sur le malheureux village et sur la crête qui l'avoisine. Trois par trois, les formidables obus éclatent. Le sol semble trembler. On sent que dans peu de temps il ne restera plus ici que des ruines.

Je recommence ma marche vagabonde. Maintenant, je vois que le capitaine m'avait dit vrai. Le mouvement de retraite commence à se prononcer. Tandis que sur toute la ligne le feu redouble d'intensité, des fractions d'infanterie marchent à travers champs, suivant une direction opposée à celle qu'elles suivaient deux heures avant.

Ainsi, nous battons en retraite. Pourtant, je l'ai bien vu de mes yeux. Non seulement nous continuions à tenir partout, mais en bien des points nos soldats progressaient. Et, subitement, sans raison apparente, il faut reculer. C'est à devenir fou ! Il faut reculer sur ce sol de notre France, l'abandonner petit à petit aux hordes qui nous suivent... J'ai lâché mes rênes. Je laisse mon cheval s'en aller à son gré parmi la campagne parsemée de troupes. Il paraît avoir compris ce qui se passe et, l'encolure basse, comme à regret, il suit à petits pas la direction que prend l'immense armée. Je sens un désespoir infini s'emparer de mon âme. Je doute de tout : de nos hommes, dont je viens pourtant de constater la bravoure et la ténacité, de nos

chefs, dont je connais pourtant la valeur. Il me semble que ma tête est en feu.

Mais une voix vibrante retentit derrière moi. On m'appelle par mon nom. Je me retourne et la tristesse fait place à la joie. Je viens de voir deux tuniques claires à col rouge, je viens de retrouver l'uniforme de mon cher régiment. Et aussitôt l'espoir me revient. Je ne me sens plus seul. Il me semble maintenant que nous pourrons encore accomplir de grandes choses.

En avant d'une vingtaine de nos chasseurs chevauchent deux bons camarades à moi, le lieutenant B... et le lieutenant de réserve de C.... Quel plaisir de serrer leurs mains, de revoir leurs visages bronzés, leurs tenues poussiéreuses !...

Maintenant nous nous éloignons en devisant gaiement. C... connaît déjà le village où le régiment doit cantonner. Nous nous dirigeons au trot dans cette direction. C'est là que, à la nuit tombante, je vais retrouver mes chefs, mes camarades, mes hommes. Je prendrai enfin ma place de bataille. Je ne sais ce que me réservent les jours qui vont suivre. Mais je sais qu'aucun ne pourra me paraître aussi atroce que celui où j'ai rejoint le front. Maintenant je suis au milieu de ma famille militaire. Je pourrai prendre ma part de danger à la tête des braves chasseurs que je connais. Je saurai sans doute à présent

où l'on va, pourquoi l'on avance et pourquoi l'on recule.

Il semble que la souffrance morale est moins grande quand on peut la confier aux autres. Je ne souffrirai jamais plus ce que j'ai souffert aujourd'hui.

II

LE FANTASSIN BOITEUX

1er septembre.

Ce jour-là, dès l'aube, le régiment détacha des reconnaissances et de nombreuses patrouilles pour reprendre le contact. C'était quelques jours après avoir passé la frontière française. Notre armée retraitait en hâte, pour ne point être coupée de l'immense ligne de bataille.

Ceux qui n'ont pas connu ces heures ne sauront jamais le degré de souffrance morale et d'abattement physique que peut endurer un soldat. Il faut les avoir vécues pour être certain que l'on peut subir une telle épreuve sans en devenir fou ou sans en mourir. Plus tard, nous avons compris. Mais, à ce moment-là, nous autres, simples officiers de troupe, nous étions emportés dans le flot tumultueux de cette armée battant en retraite et nous ne comprenions pas pourquoi nous reculions ainsi. Songez à ce que

ce mot contient d'affreux : nous ne comprenions pas.

Depuis deux jours, nous marchions en arrière-garde, nous contentant de repousser les patrouilles ennemies qui tâchaient de s'élever le long des flancs de nos colonnes d'infanterie. Les hommes, les yeux hagards, le front plissé, obéissaient en silence aux ordres qu'on leur donnait. La fatigue de ces deux jours et de ces deux nuits de marche presque sans repos avait abattu la joyeuse confiance qu'ils témoignaient depuis le premier jour de la mobilisation. Comme nous, ils ne comprenaient pas.

Le soleil s'était levé radieux sur des scènes de désolation. Sur les routes, par groupes de deux ou trois, de malheureux fantassins harassés, traînant la jambe, les vêtements poudreux, marchaient lentement. Le corps d'armée avait fait cinquante kilomètres pendant la journée et la nuit précédentes. Les forces humaines ont des limites. Beaucoup n'avaient pu suivre jusqu'au bout leur compagnie. Les réservistes surtout, moins entraînés que les hommes de l'active, avaient fourni un fort contingent d'éclopés.

Oh! ils n'y avaient pas mis de mauvaise volonté. Chacun avait tenu sa place dans le rang jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. Mais il arrive un moment où les pieds ensanglantés ne peuvent plus supporter le contact de

la chaussure, où les jambes douloureuses ne veulent plus se mouvoir, où le corps meurtri semble s'engourdir et où le vertige survient tout à coup. On s'arrête une minute pour souffler et passer le revers de sa main sur le front en sueur. Mais, quand on veut reprendre sa marche, on sent qu'on est perdu. Les douleurs deviennent intolérables. On voudrait aller plus vite pour rattraper les camarades. L'effort est inutile, on sent qu'on va tomber.

Alors, le malheureux éclopé s'assied pour un instant au revers du fossé. Il se dit qu'une fois bien reposé il repartira gaillardement et rejoindra facilement à la grand'halte. Il voit passer comme dans un rêve des bataillons, des escadrons et des canons. De temps en temps, il perçoit une voix qui lui crie :

— Allons! Allons! du courage. Ne restez pas là!

Il essaye de se relever, mais sent qu'il peut encore moins marcher maintenant. Et, subitement, il s'aperçoit qu'il est tout seul. Personne ne passe plus dans la poussière de la route. Il ne comprend pas, et cependant il a peur. Il se demande s'il ne va pas mourir là, dans ce fossé. Puis, un peu d'espoir lui revient. C'est qu'il a vu un peloton de chasseurs venant de la direction que suivaient ses camarades tout à l'heure. Ils marchent par petits groupes dans les champs,

à droite et à gauche du chemin. Quelques-uns, tout au loin, arrêtés sur la crête, regardent en arrière. Un sous-officier se détache et vient vers lui. L'éclopé est content, il va pouvoir dire sa misère. Mais le cavalier ne lui en donne pas le temps. Il prend un air méchant et fronce le sourcil.

— Qu'est-ce que vous f... là? Nous avons des ordres. Pas de traînards. Allons, oust!

Et il sort son revolver d'un geste menaçant. L'éclopé s'est relevé d'un effort surhumain. Ce mot de traînard l'a souffleté encore plus que ne l'a effrayé la menace de l'arme. Il repart en boitant. Les derniers cavaliers passent. Il voit un officier qui le regarde sans méchanceté et lui dit tout doucement :

— Dépêchez-vous, mon ami, du courage, du courage. Faites attention. Ils sont là, tout près.

Alors l'éclopé se redresse et, presque toujours, il répond :

— Ça, jamais! Ils ne m'auront pas.

Combien nous en avons sauvés ainsi!

. . . .

Je fus envoyé par le colonel pour porter un ordre à mon bon camarade et ami Jean de B... qui, avec son peloton, occupait un petit hameau dont j'ai oublié le nom. Il se trouvait là, formant l'extrême pointe de l'arrière-garde, barrant la route de Laon. Il devait se maintenir dans cette

position le plus longtemps possible, afin de permettre à tous les éléments de l'arrière-garde de se concentrer, de prendre leurs formations de marche et de se mettre en route. En même temps, il offrait un point de ralliement momentané aux patrouilles et aux reconnaissances qui n'étaient pas encore rentrées.

Quand j'y arrivai, je trouvai B... soucieux. Nul cependant ne peut se vanter d'être d'un caractère plus égal et toujours enclin à estimer la vie belle. Il s'est résolu à prendre dans chaque situation ce qu'il peut y trouver d'intéressant ou d'agréable et à mépriser le reste. Et, cependant, ce jour-là, il paraissait inquiet et mécontent. Mais, dès qu'il m'aperçut, son visage s'illumina d'un sourire. Déjà, il avait oublié ses inquiétudes et songeait seulement à la joie que nous avions toujours à nous retrouver. Cela, malheureusement, se produisait trop rarement, car nous n'appartenions pas au même demi-régiment.

Il me dit ce qui l'inquiétait à cette heure :

— Je me trouve bien « en l'air ». J'ai un champ de tir excessivement réduit dans la direction de l'ennemi. Si je suis attaqué, je ne pourrai pas tenir longtemps.

Je m'avançai avec lui jusqu'à la sortie du village. Il y avait établi une forte barricade : des charrettes, des faucheuses, des herses en-

tremêlées formaient un solide barrage. Un étroit passage pratiqué au milieu permettait aux cavaliers qui se replieraient d'y pénétrer un par un. Les hommes du peloton achevaient de perfectionner leur œuvre. Sous la protection d'une escouade aux aguets, l'arme prête, ils s'empressaient à garnir avec des fagots les interstices compris entre les roues des voitures et l'enchevêtrement des brancards. Les sapeurs perçaient des meurtrières dans le mur d'un petit jardin bordant la droite de la route. Chacun travaillait avec calme. Nul ne semblait avoir souci du danger qui pouvait survenir tout à coup.

Ayant mis pied à terre, je passai avec B... de l'autre côté de la barricade. La route large et blanche s'allongeait droit devant nous. Elle commençait par descendre en pente douce, franchissait sur un pont de pierre un ruisseau bordé de saules, et remontait ensuite sur la crête opposée, qui dominait le village à quatre cents mètres environ. En arrière de cette crête, on distinguait le haut des arbres d'un bois touffu. Il bordait la route à l'est et s'étendait fort loin dans la campagne. C'était surtout vers ce masque redoutable que des patrouilles avaient été envoyées. Aucune n'était encore revenue.

La chaleur était déjà étouffante. La réverbération du soleil sur la poussière de la route

éblouissait au point qu'on ne pouvait la fixer longtemps. A droite et à gauche, de grands champs d'avoine sur pied, coupés de champs de trèfle, s'étendaient à perte de vue. Au bas de la pente, de chaque côté du ruisseau, l'herbe verte des prairies mettait une note fraîche dans ce paysage d'été.

En face de nous, aucun bruit. Derrière nous, à une distance déjà assez grande pour en atténuer le fracas, nous entendions la marche de l'artillerie de notre arrière-garde.

Maintenant, plus de traînards. Les derniers qui avaient franchi la barricade avaient été chassés par B... hors du village. Nous avions l'impression que désormais plus rien ne nous séparait des Allemands, hormis les quelques patrouilles lancées vers l'arrière. B... m'en exprima sa satisfaction. La consigne est dure à observer, quand on trouve dans son champ de tir, entre l'ennemi qui s'avance et le point qu'on doit défendre, de pauvres diables exténués, rompus de fatigue, et qu'il faut quand même ouvrir le feu.

Mais, au moment où B... parlait, je m'aperçus qu'il restait encore quelqu'un devant nous. Je lui touchai le bras :

— Regardez, B..., là-bas, cet homme qui franchit le pont.

En effet, un soldat venait d'apparaître. Il

semblait sortir du lit du ruisseau. Sans doute avait-il été se rafraîchir à l'eau claire qui coulait là-bas. Et, maintenant, il s'avançait lentement vers nous.

Nous ne pûmes nous empêcher, B... et moi, d'échanger un regard de pitié. Nous avions tous deux l'impression que cet homme était à bout de forces. Il nous paraissait inévitable de le voir tout à coup se laisser choir sur le sol, pour y attendre la mort. Appuyé sur un bâton, isolé sur cette route brûlante, il se traînait. Dès qu'il avait fait un pas, il marquait un temps d'arrêt, comme s'il rassemblait toutes ses forces. Puis il faisait un autre pas et s'arrêtait encore. Il avançait très lentement, la tête basse, comme s'il cherchait à éviter les cailloux qui auraient pu meurtrir ses pauvres pieds blessés. Puis, parfois, il s'arrêtait un peu plus longtemps, appuyé sur son bâton. Et alors, il relevait la tête et semblait regarder très loin devant lui. Il se disait, sans doute :

— Où s'arrêteront-ils? Vont-ils me laisser seul? Où vais-je tomber et mourir?

Cependant, petit à petit, il approchait. Maintenant, nous pouvions distinguer son visage. C'était un tout jeune homme, à la figure maigre, aux traits fins. A peine avait-il une ombre de moustache et la barbe ne l'avait pas vieilli, comme la plupart des autres. Sa face était d'une

pâleur mortelle et la sueur ruisselait le long de ses joues creuses. Sans doute, il avait dû se débarrasser de son sac, mais il portait encore son fusil suspendu à la bretelle et ses cartouchières à son ceinturon.

— En voilà un qui est bien perdu, dis-je à B... Quel dommage que nous n'ayons pas un de nos chevaux de main! Nous l'aurions hissé dessus et nous aurions tenté de l'emmener. Car il fait vraiment peine à voir. Voilà un homme qui fait bien tout ce qu'il peut pour échapper à l'ennemi.

Déjà ce brave B... préparait sa gourde remplie de cognac pour tâcher de le réconforter. Mais, à ce moment, retentirent en avant de nous cinq ou six coups de feu tirés à petite distance. Et, presque aussitôt, nous vîmes un cheval sans cavalier qui dévalait au triple galop la pente couverte d'avoines, au haut de laquelle s'étendait le bois touffu. Le fourreau du sabre vide choquait bruyamment les étriers ballants. Il disparut, en hennissant, de l'autre côté du village. Puis, ce fut un silence de mort.

Les hommes avaient abandonné leur travail et s'étaient précipités à leurs postes de combat. Debout, derrière la barricade, la tête dressée pour voir au loin, ils attendaient, la carabine haute. Dans le jardin, derrière chaque meurtrière, un chasseur se baissait pour mieux voir

par la petite ouverture où il avait déjà placé son arme.

De l'autre côté de la barricade, B... et moi ne songions plus au pauvre traînard. Toute notre attention se portait sur cette crête muette, sur cette route blanche, où, tout à l'heure, allaient paraître sans doute les premiers éclaireurs ennemis. Ce sont, en campagne, des instants à la fois troublants et exquis, ceux où nous nous disons : ils sont là; ils vont paraître; venez, venez, messieurs les cavaliers de l'empereur, apparaissez à bonne portée! Et l'on imagine le spectacle dont on va jouir. Les cavaliers débouchant prudemment, la lance basse. Le gradé, officier ou sous-officier, venant rejoindre ses éclaireurs, le geste qu'il fait en portant sa jumelle à ses yeux, et alors, au commandement, nos carabines ouvrant un feu brutal. Et la jouissance que l'on éprouve à voir ces uhlans, ces hussards, faisant demi-tour au triple galop, s'échappant dans une fuite éperdue qu'accompagnent quelques chevaux dont les cavaliers, subitement, ont disparu.....

Mais rien ne paraît encore. Chacun retient sa respiration, tâche d'entendre le bruit le plus léger qui puisse faire deviner la présence de l'ennemi. On croit entendre battre les cœurs de tous les hommes qui sont là.

— Attention!

C'est B... qui vient de prononcer ce mot à demi-voix. Au haut de la côte qui nous fait face, sur la route même, viennent d'apparaître quelques cavaliers qui se sont bientôt arrêtés et semblent regarder derrière eux. Nous avons un instant d'indécision. Quels sont-ils? Sont-ce les premiers éclaireurs ennemis? Mais bientôt nous reconnaissons l'uniforme de nos chasseurs. Ils regardent quelque chose là-haut. Nous voyons leurs chevaux piaffer, s'impatienter et tournoyer sur eux-mêmes. Puis, tout à coup, l'un d'eux se détache et redescend au trot vers nous. Et, bientôt, les autres cavaliers le suivent. B..., qui les observe à l'aide de sa jumelle, me crie :

— Mais, c'est La G... !

C'est lui, en effet. Je reconnais maintenant sa fine silhouette. Nous nous réjouissons de revoir notre meilleur ami. Décidément, ce matin, le hasard nous favorise en nous réunissant tous les trois. Nous repassons de l'autre côté de la barricade et faisons quelques pas au-devant de lui. Le voici avec ses quatre hommes. Leurs chevaux, trempés de sueur, l'écume blanchissant le poil sous le lourd harnachement, s'ébrouent et tirent sur les rênes. Nous serrons la main de La G...

— Eh bien, mon vieux, quoi de nouveau?

— Mon cher B..., vous allez être bientôt obligé de décamper d'ici. Les hussards de la Mort

infestent le bois. Toutes les routes, tous les chemins, tous les sentiers viennent d'être occupés par eux. Ils semblent attendre l'arrivée d'une grosse colonne d'infanterie dont les premiers éléments avancent sur cette route, à quinze cents mètres d'ici. J'ai déjà envoyé le renseignement au colonel. Les hussards viennent de tirer sur la patrouille d'un de nos sous-officiers et je crois bien qu'il y a eu de la casse. Méfiez-vous. Ils vont déboucher. Ils sont là, à deux pas.

Pendant qu'il parle, mon regard s'est posé machinalement sur le fantassin boiteux, qui s'est approché de nous, et qui, appuyé sur son bâton, écoute. La bouche entr'ouverte, le sourcil froncé, il semble boire les paroles prononcées par l'officier. Son visage fiévreux se contracte, ses yeux deviennent méchants. Il semble stupéfait et indigné. Et quand il entend La G... dire : ils sont là, il a un redressement subit de tout son corps ployé par la souffrance. D'une voix tremblante de rage, il s'écrie :

— Ils sont là?... Ah! les s...!

Alors, il se produit quelque chose d'extraordinaire. Cet homme nous paraît soudain transfiguré et ce qu'il fait serait à peine croyable si nous n'étions là tous trois, La G..., B... et moi, pour le voir de nos yeux et pouvoir l'affirmer par la suite à quiconque resterait sceptique. Ce n'est pas un conte et, pourtant, il faudrait la

plume d'un d'Esparbès pour décrire le spectacle épique auquel nous assistons. Le traînard saisit son fusil, met baïonnette au canon et, nous tournant le dos, avant que la stupeur nous ait permis de dire une parole, le voilà parti dans la direction de l'ennemi.

Il semble ne plus sentir la douleur et prend un pas rapide. Et pourtant il souffre, car il y a un de ses pieds qui touche à peine le sol et il semble sauter à cloche-pied sur l'autre. Mais cela ne ralentit pas son allure. Au contraire, il paraît l'accélérer progressivement. Le voilà qui franchit de nouveau le petit pont de pierre. Il remonte la côte opposée, marchant en plein milieu de la route blanche. Sa silhouette se détache ainsi merveilleusement. Il tient son fusil croisé dans la position réglementaire. Le soleil fait lancer des éclairs à sa baïonnette qui dépasse son épaule gauche et à son quart qui bat régulièrement son flanc droit et sursaute à chacun de ses efforts. Il marche à une cadence si accélérée que je me figure entendre au loin clairons et tambours l'accompagner en sonnant et en battant la charge.

Nous nous sommes dit :

— Il est fou!

Et puis, tout de suite :

— Ça, c'est beau! Ah! le brave petit soldat! Il monte, il monte. Le voici qui arrive en

haut de la pente. Il nous semble maintenant tout petit, et, pourtant, nous le distinguons encore fort bien, car il tient toujours le milieu de la route et le voici maintenant qui se détache nettement sur la crête. Mais, que fait-il? Ma parole, mais il court? On ne distingue plus sa boiterie, il prend le pas de gymnastique, il fonce sur quelqu'un...

Vrrrran!... Une salve a crépité là-haut. La silhouette du soldat a vacillé, elle essaye de se redresser, fait quelques pas encore, lève son fusil à bout de bras, le lâche, puis tombe comme une masse. La charge épique est terminée. Les misérables n'ont pas compris ce qu'avait d'admirable cette héroïque folie!

Pauvre petit fantassin boiteux, nous garderons ton souvenir. Nous parlons encore souvent de toi, mes chers amis et moi, quand le hasard des cantonnements ou des bivouacs nous réunit. Si Dieu le veut, nous en reparlerons encore souvent, plus tard, longtemps après la guerre. Et nous te citerons en exemple à nos petits-neveux quand, vieux retraités à cheveux blancs, nous leur conterons nos souvenirs de guerre, le soir, au coin du feu.

III

LA PREMIÈRE CHARGE

4 septembre.

Six heures du soir.

Soirée étouffante et lourde. Le régiment, à droite et à gauche de la grande route de Vauchamps à Montmirail, s'est formé en colonnes de demi-régiment. A peine pied à terre, les hommes, éreintés, noirs de la poussière collée aux visages, se sont jetés sur le sol et dorment, vautrés dans le champ de blé fauché. Les officiers, par petits groupes, causent pour lutter contre le sommeil. Les nuits sont courtes en campagne. Le bivouac, installé à minuit, a dû être levé à trois heures du matin.

Et depuis six heures la bataille fait rage, car l'ennemi a presque aussitôt « accroché » notre arrière-garde et il a fallu faire face. Il en est ainsi chaque jour de cette retraite inoubliable, commencée à la Sambre et poussée jusqu'au delà de la Marne. Chaque jour, nous avons dû nous

battre. Chaque jour, l'ennemi était repoussé. Chaque jour, il fallait reculer.

Soldats, mes frères, qui avez vécu ces heures douloureuses, les oublierez-vous jamais? Oublierez-vous l'angoisse qui vous étreignait quand vous deviez, au moment où le jour déclinait, après avoir vu tomber tant des vôtres, abandonner une nouvelle parcelle de notre douce France, livrer aux barbares quelques-uns de nos jolis hameaux, quelques-uns de nos champs, de nos vergers, de nos jardins, quelques-unes de nos vignes?... C'était l'ordre. Nous avons compris depuis combien tant de sacrifices avaient été utiles. Mais alors, nous ne savions pas... Et le doute venait. Nous avons connu des jours atroces et rien ne pourra arracher de ma mémoire l'impression d'anéantissement physique et moral dont nous étions alors frappés, mes camarades et moi.

Le régiment, harassé, dort.

Seul, calme, flegmatique, debout au milieu de la route, le colonel veille. La pipe aux dents sous les moustaches rousses à la gauloise, le schako incliné sur les yeux, les bras croisés sur la tunique azur, il semble le gardien toujours vigilant de ce vaste troupeau. Dans de semblables instants, il faut que le chef sache fermer les yeux sur l'abandon, le débraillé,

l'affaissement de sa troupe. Les forces humaines ont des limites. On les a dépensées sans compter depuis des jours et des jours. Tout instant d'arrêt dans la lutte doit être un instant de repos. L'important, c'est que le chef veille. Braves petits chasseurs, dormez tranquilles, votre colonel veille sur vous.

Je regarde les hommes de mon peloton écroulés devant leurs chevaux. Comment reconnaître les jolis cavaliers si bien astiqués, si propres, si reluisants, qui mettaient jadis la note gaie de leur tenue dans les rues vieillottes de la petite garnison.

Sous les schakos bossués, aux visières déformées, les visages amaigris et tannés semblent des masques de cire. La barbe a envahi ces figures d'enfants et leur donne des mines d'hommes de trente ans, ou plus. La poussière des routes et des champs, soulevée par les chevaux, les voitures, les caissons, est venue se plaquer sur les visages, marquant les rides, envahissant les yeux, le nez et les moustaches.

Les vêtements, rapetassés au petit bonheur, au hasard d'une halte, au bord de quelque haie, sont émaillés de pièces multicolores. Encore quelques jours de cette guerre sans répit et nous n'aurons plus rien à envier aux haillons épiques dont Raffet habillait ses grognards d'Italie ou de Sambre-et-Meuse.

Le nez en l'air, la bouche ouverte, les yeux mi-clos, mes chasseurs, allongés entre les jambes de leurs chevaux, dorment pesamment. Pauvres chevaux! Pauvres et jolies petites bêtes si fines, si ardentes sous leurs robes brillantes d'été! Ils ont suivi le sort de leurs maîtres. Combien déjà sont tombés sous les balles prussiennes, combien ont été abandonnés mourant de fatigue ou de misère au long de nos terribles chevauchées! Ils semblent dormir et poursuivre quelque lamentable rêve où tout n'est que fardeaux à porter, coups à recevoir, blessures à endurer. Ils allongent leur encolure vers le sol, mais n'ont même plus la force de saisir les brindilles vertes qui ont poussé deci de-là au milieu des tiges de blé.

Inquiet, je me demande s'ils seraient encore en état de fournir l'effort suffisant pour le combat toujours possible et toujours désiré.

Soudain, de la crête située à quelque huit cents mètres derrière nous, j'aperçois, dévalant comme une trombe, un cheval lancé à plein galop, monté par un cavalier gesticulant. Chose curieuse, personne n'a rien dit, personne ne l'a signalé, et pourtant, comme réveillés par un courant électrique, tous les hommes se sont dressés, les yeux grands ouverts, fixés sur le nouveau venu. C'est un sous-officier d'artille-

rie, le visage cramoisi, les cheveux hirsutes, le képi rejeté en arrière, retenu sur la nuque par la jugulaire. D'une saccade brutale, il arrête une seconde sa monture écumante :

— Le colonel?... Le colonel?...

D'une seule voix, l'escadron a répondu.

— Là, sur la route. Qu'y a-t-il?

Déjà il est reparti ventre à terre. Déjà il est au colonel et se penche vers lui. De loin, nous entendons des bribes de phrases : les uhlans... par les bois... nos pièces, nos attelages...

Alors, ce fut comme un miracle. Sans un commandement, sans un signe, à l'instant même, tout le régiment se trouve à cheval, le sabre à la main. Le colonel, seul, est resté pied à terre. Avec le plus grand calme, à demi-voix, il demande quelques éclaircissements au maréchal des logis qui répond avec de grands gestes. Tous les yeux sont fixés sur ce groupe. Chacun attend, haletant, l'ordre qui va être donné, le cri qui va être répété par cinq cents poitrines, par cinq cents hommes ivres de joie.

C'est que nous croyons enfin arrivée l'heure bénie que nous attendons avec tant d'impatience, nous autres cavaliers, depuis le début de la campagne. La charge! Cette chose indescriptible qui est la raison d'être du cavalier; cet acte sublime qui troue, qui déchire, qui écrase dans une ruée furieuse, dans une galopade

échevelée, le sabre haut, la bouche hurlante, les yeux fous! La charge! La charge de nos grands ancêtres, de ces demi-dieux, Murat, Lasalle, Curély, Kellermann et tant d'autres. La charge que nous cherchons ardemment depuis le début de la campagne et qui nous fut toujours refusée.

Ah! cette fameuse cavalerie allemande qui faisait son dogme de l'offensive à outrance, quelle haine et quel mépris nous avons conçus pour elle! Nous n'avions qu'un désir : nous mesurer avec elle. Et chaque fois que nous apercevions ses escadrons, c'était pour leur voir faire demi-tour et se replier en bon ordre derrière leurs lignes d'infanterie ou pour nous attirer dans quelque embuscade sous le feu impitoyable de leurs mitrailleuses.

Allons-nous enfin pouvoir les joindre et mesurer la longueur de nos sabres à celle de leurs lances?

Le régiment s'est ébranlé d'un seul bloc derrière le colonel qui, sur un grand alezan, calme comme à la manœuvre, nous emmène au petit trot, en longeant les boqueteaux qui parsèment la plaine. Dans un halo de poussière dorée, un peloton a décollé au galop pour faire l'avant-garde.

Nos chevaux semblent avoir compris ce dont

il s'agissait. Ou bien est-ce nous qui leur avons communiqué l'ardeur guerrière qui nous enflamme? Derrière moi, je sens le frémissement joyeux de mes hommes. Le premier rang n'arrive pas à garder la sacro-sainte distance, le mètre cinquante qui doit le séparer de son chef. Même le brigadier du centre laisse son cheval frôler la croupe du mien, « Tourne-Toujours », mon brave cheval de guerre, le pur sang ardent qui m'a tant fait enrager aux écoles de régiment, sur le terrain de manœuvres, par sa brutalité et ses réactions terribles. « Tourne-Toujours » donne des signes manifestes d'énervement. Par des descentes de main violentes et répétées, il semble exprimer son mécontentement d'être ainsi approché, lui, cheval d'officier, par d'humbles chevaux de troupe. Et certes, en temps ordinaire, le cavalier imprudent qui se serait permis de lui « monter dessus » aurait été vivement rabroué par moi. Mais aujourd'hui, au contraire, je me contente de rire dans ma barbe en pensant que tout à l'heure, quand la charge déferlera, « Tourne-Toujours » aura tôt fait de reprendre de lui-même la distance à laquelle il a droit, — et même davantage.

Je prends plaisir à regarder les figures des hommes du 3e escadron, dont les pelotons en colonne chevauchent côte à côte avec les nôtres. Les mentons sont hauts, les yeux grands

ouverts; les regards clairs sous l'ombre des visières fouillent au loin les moindres replis du terrain. Les mains sont crispées sur les gardes des sabres. Entre les deux escadrons, le commandant B..., penché sur l'encolure de sa monture, s'essaye à de furieux coups de taille. Quel beau combat cela va être! Avec quelle joie nous allons voir les sabres courbes de nos chasseurs se dresser dans le ciel pur, pour retomber sur les schapskas de cuir bouilli! On attend l'ordre qui provoquera la détente terrible de tous ces muscles crispés.

Un cavalier revient de l'avant-garde au triple galop et de l'éperon range fiévreusement son cheval aux côtés de celui du colonel. Il fait son rapport à phrases brèves qui n'arrivent pas jusqu'à nous. Le colonel se penche vers notre capitaine qui, derrière lui, incliné sur son cheval, l'oreille tendue, le sabre bas, recueille des ordres donnés à demi-voix. Nous n'entendons que la dernière phrase :

— Je vous soutiens avec le reste du régiment.

Vive Dieu! Donc, c'est à nous, c'est à notre cher escadron que reviendra l'honneur de la première attaque. Chacun se redresse. Chacun ressent toute la gloire qui va rejaillir sur nous. Chacun s'apprête à accomplir des exploits qui étonneront — nous en sommes sûrs — le reste

du régiment, de l'armée, de la France. En avant! En avant! En avant!

Déjà, d'un galop coulant et facile, les pelotons ont dépassé le colonel. Et tout à coup nous nous trouvons bizarrement solitaires et isolés dans ce vaste paysage que nous parcourions l'instant d'avant au milieu de nos camarades. Une suite de champs jaunes ou verts, coupés de-ci de-là par des boqueteaux touffus. Sur notre gauche, au milieu des vergers, les bâtiments massifs et grisâtres de la ferme de Bel-Air. En face de nous, à quelques centaines de mètres, la ligne sombre d'un bois dont un léger mouvement de terrain nous cache la base.

A peine le premier peloton a-t-il atteint le sommet de cette croupe que, devant nous, partent quelques coups de feu. Immédiatement, nous avons compris. Cette fois encore nous n'aurons pas la joie de nous mesurer à l'arme blanche avec leurs uhlans. A la lisière du bois, nous distinguons nettement, le genou en terre, et l'arme prête, une cinquantaine de tirailleurs à l'uniforme gris, à la casquette ronde sans visière. Nous les reconnaissons bien.

C'est un de leurs détachements de cyclistes qui s'est faufilé dans ce bois et nous attend posément, le fusil haut. Comme toujours, les cavaliers ont dû se replier à l'abri de leur ligne.

Qu'importe! Le bois n'est pas si touffu qu'on ne puisse y lancer nos chevaux et la tentation est trop forte de pousser ces croquants la pointe aux reins. Je m'esbaudis déjà à la pensée de voir détaler entre les troncs d'arbres les pesantes bottes ferrées. Je me propose fermement d'allonger ma lame vers les basques flottantes de leurs tuniques, afin d'activer leur fuite.

Le capitaine a compris la pensée de tous.

— En bataille!

En un clin d'œil, la mouvante muraille s'est formée dans un cliquetis joyeux d'étriers, de fourreaux et de fers entre-choqués. Et le galop s'allonge vers le bois...

Mais alors la lisière de celui-ci s'entoure comme d'une ceinture de feu. Une fusillade intense crépite. Les balles sifflent, sifflent. Et, derrière moi, j'entends le bruit sourd que fait sur la terre dure la chute de quelques corps, hommes ou chevaux. De mon peloton, un cheval sans cavalier se détache et vient, étriers ballants, galoper à ma hauteur. Qu'importe! En avant! En avant!

Nous ne sommes plus qu'à 200 mètres d'eux. Déjà, l'éperon aux flancs de nos bêtes, nous avons pris le galop allongé.

Soudain, une angoisse atroce vient remplacer l'allégresse guerrière qui nous poussait au combat joyeux. Le même découragement,

la même impression d'impuissance, le même sentiment de l'inutile sacrifice nous étreint le cœur. Distinctement, nous venons tous de voir que la lisière du bois est entourée d'une clôture en fil de fer et que c'est à l'abri derrière cet obstacle infranchissable que les Prussiens, tranquillement, comme à la cible, nous ajustent et tirent. Que faire? Que tenter pour les joindre quand même et venger ceux des nôtres qui sont tombés? Pendant une seconde, comme une vague profonde, un sentiment d'horreur et de rage impuissante passe sur l'escadron. Les balles sifflent, sifflent.

Mais le capitaine a pris le parti le plus sage. Il a compris que la retraite s'imposait. Il a, derrière lui, plus de cent vies humaines qu'il faut garder pour les heures meilleures ou pour de plus utiles sacrifices. D'une voix vibrante, qui domine le crépitement de la fusillade, il commande :

— A moi, en fourrageurs!

Et il dirige son cheval dans l'oblique, vers la plus proche dépression du terrain. Mais le mouvement s'exécute mal. Les hommes, découragés, au lieu de s'égailler comme une volée de moineaux, se précipitent en un groupe compact, dans lequel les balles prussiennes viennent encore abattre quelques chevaux. Comme ces quelques secondes nous paraissent longues! Je

me demande par quel miracle nous n'avons pas plus de victimes. Mais quelle musique désagréable font à nos oreilles la multitude de balles qui nous poursuivent comme des abeilles dont nous aurions violé le nid.

Enfin, nous voici à l'abri. En suivant le fond d'une coulée, l'escadron atteint un petit bois derrière lequel il peut se reformer. Les chevaux, tout en sueur, s'ébrouent. Les hommes, silencieux, l'œil morne, la bouche mauvaise, recherchent leur place en silence et rectifient l'alignement.

Dans le jour mourant qui commence à estomper toutes choses, mon sous-officier, à demi-voix, fait l'appel, tandis que d'un regard navré je contemple les résultats sanglants de l'inutile charge. Et pourtant, je n'ai pas à me plaindre. Trois cavaliers légèrement blessés qui, loin de se lamenter, semblent fiers du sang vermeil qui rougit leurs tuniques et leurs mains. Les hommes dont les chevaux sont tombés rallient déjà, trottinant lourdement dans le champ de luzerne qui s'étend devant nous. Un seul manque encore à l'appel : Paquin! Un brave petit soldat énergique et discipliné dont j'aime particulièrement la bonne humeur sous le feu comme au bivouac. Mais il va sans doute revenir. Cahard, son camarade de lit, m'assure que son cheval a fait une faute et que c'est ainsi qu'il est tombé.

Il croit même l'avoir vu se relever aussitôt la charge passée.

— Mon lieutenant... Mon lieutenant, votre cheval est blessé.

Je suis déjà à terre et les larmes me viennent aux yeux. J'ai bien vite oublié les moments de colère et d'impatience que m'a valus le tempérament batailleur de « Tourne-Toujours ». Dans quel état ils me l'ont mis, ce brave, ce merveilleux compagnon d'armes! Une balle est entrée à la face interne de la cuisse gauche, faisant, en sortant, une horrible plaie large comme la main d'où le sang coule à flots et inonde le jarret et la jambe jusqu'au sabot. Deux autres balles l'ont percé, l'une au flanc, l'autre au rein, marquant deux petits trous rougeâtres. La noble bête m'a ramené sans défaillir. Et maintenant, campée sur ses quatre membres tremblants, l'encolure dressée, les naseaux largement ouverts, les oreilles pointées, elle fixe les yeux loin, loin devant elle. Elle semble regarder en face la mort qui vient. Pauvre « Tourne-Toujours », tu ne te doutes pas du serrement de cœur que j'éprouve en te caressant tout doucement, tout doucement, comme on caresse un petit enfant qui souffre.

Mais je dois m'arracher à la tristesse qui m'étreint. Le jour baisse de plus en plus et

Paquin n'a pas rejoint. Deux hommes, rapidement, mettent ma selle sur le cheval d'un des blessés. Tandis que l'aide-major P..., dans l'ombre naissante, se penche sur les hommes plus gravement blessés, étendus dans l'herbe verte, je vais aller voir si mon petit chasseur n'est pas resté là-bas, sur le terrain de la charge.

— Cahard, Finet, Monniette, Vallée, à moi.

Sabre au fourreau, au petit trot, nous voilà sortis de l'abri que nous offrait le bois. Mes quatre hommes, dispersés à grands intervalles à ma droite et à ma gauche, se dressent par instants sur leurs étriers pour voir plus loin.

Le canon s'est tu. A peine, de temps à autre, entend-on éclater un ou deux coups de feu isolés. La nuit est presque venue. A l'horizon, une longue traînée rougeâtre éclaire encore faiblement les choses. Tout s'estompe et tout devient mystère. En face de nous s'étend la masse inquiétante du bois qui, tout à l'heure, crachait la mort. Au-dessus de nos têtes des oiseaux noirs tourbillonnent en croassant.

— Paquin!... Paquin!... Paquin!...

Mes chasseurs, graves, attentifs, clament de toutes leurs forces le nom de leur camarade. Mais nulle voix ne leur répond. Nous sommes cependant bien sur le terrain parcouru par l'escadron. De temps en temps, nous rencontrons

le cadavre d'un cheval qui jalonne ce triste chemin. Une pauvre jument, dont la jambe cassée ballotte lamentablement, hennit doucement, comme pour appeler au passage ses compagnons d'écurie.

— Paquin !... Paquin !... Paquin !...

Allons, il faut faire demi-tour et rejoindre les nôtres. La guerre a de ces instants douloureux où il faut maîtriser son cœur, oublier ceux qu'on aime, ceux qui souffrent, ceux qui meurent, pour ne plus songer qu'à son régiment, à son escadron, à son peloton. Il faut retrouver les camarades qui nous attendent là-bas, dans l'ombre, pour prendre le chemin du bivouac. Paquin sera porté ce soir « disparu ». Mot grave qui veut dire tant de choses; mot qui laisse un peu d'espoir, mais qui fait naître tant de craintes.

Hélas ! demain j'apprendrai la triste nouvelle. Des zouaves trouveront son corps dans un bouquet de bois où il s'était traîné avec une blessure au ventre. Il était étendu là, les bras en croix et face au ciel. Et c'est ainsi qu'il finit noblement sa trop courte vie de brave petit soldat.

A travers champs, par un clair de lune splendide, l'escadron, silencieux, s'éloigne. Ceux qui ont fait la guerre connaissent cette heure grave où, après une journée de combat, chaque corps

rejoint le lieu qui lui a été fixé pour le repos. C'est le moment où, dans le commun de la vie, la nature s'endort dans la paix du soir. C'est le moment où l'on voit dans les villages et dans les fermes s'allumer les fenêtres basses derrière lesquelles la famille s'assoit autour de la soupière fumante, après le labeur journalier.

Nous ne connaissons plus depuis longtemps la quiétude exquise de ces instants. On entend, au contraire, dans l'infini de la campagne, comme une sorte de brouhaha monotone et barbare. Ce sont les milliers de canons, de fourgons, de caissons, de véhicules de toutes sortes qui sont la vie même d'une armée. Tout cela roule méthodiquement dans l'ombre avec un bruit de ferraille et de grincements vers un but invisible et cependant certain. Au-dessus de cet immense chaos, des cris s'élèvent. Cris de soldats égarés demandant leur chemin, cris de fourgonniers poussant leurs attelages fourbus, commandements de chefs s'efforçant, dans l'obscurité, d'empêcher le mélange des unités. C'est l'envers de la bataille, le moment où l'on sent la fatigue de l'esprit et du corps et l'infinie tristesse de songer à ceux qui ne sont plus...

Au loin, deux villages brûlent, éclairant d'une façon sinistre quelques coins de ce spectacle. Ce soir me paraît plus triste, plus angoissant que jamais...

IV

LA RECONNAISSANCE DE COURGIVAULT

5 septembre.

La brigade provisoire qui vient d'être formée avec notre régiment et le ..e chasseurs d'Afrique a été réunie au petit jour par notre colonel, qui en a pris le commandement. Les régiments accolés se sont formés en masse à l'abri d'une ligne de crêtes, au haut desquelles les vedettes attentives se profilent face au nord. Le soleil éclaire déjà d'une lumière crue le tableau bigarré que forment les uniformes clairs des cavaliers pied à terre et les rangs immobiles des chevaux. Les uns et les autres somnolent encore.

Le colonel a réuni les officiers de la brigade sur le front des escadrons. Il tient un papier à la main et nous en donne lecture d'une voix vibrante qui ne lui est pas habituelle. Dès les premières phrases, nous nous sommes resserrés instinctivement autour de lui. Nous ne pou-

vons en croire nos oreilles. C'est la première fois depuis le début de la guerre que nous entendons parler de la sorte.

Mais quand il a terminé, nous sommes tous saisis de stupeur. Ne nous affirmait-on pas hier encore, — tandis qu'avec l'arrière-garde du ..e corps nous franchissions le Grand-Morin, serrés de près par les avant-gardes ennemies, — ne nous affirmait-on pas que nous allions reculer jusqu'à la Seine? Et voilà qu'en quelques paroles nobles et simples le général en chef nous apprend que les épreuves de cette affreuse retraite sont terminées et que le jour est venu de reprendre l'offensive. Il nous demande à tous de faire notre devoir jusqu'à la mort et nous promet la victoire.

Par groupes animés nous rejoignons nos escadrons. Notre joie se communique vite à la troupe qui, tout de suite, comprend. Les hommes échangent des lazzi et se proposent d'accomplir des exploits fabuleux. Ils ont déjà oublié les fatigues de ces quinze jours de retraite. Ils ne songent plus que leurs chevaux peuvent à peine les porter et que beaucoup seraient incapables de prendre le galop.

Qu'importe?

Avec mes camarades d'escadron, nous formons déjà de merveilleux projets. Ceux de d'A..., qui vient de faire à Saumur son cours

de lieutenant d'instruction d'une façon brillante, comportent de vastes mouvements d'une stratégie compliquée. Ils aboutissent à un encerclement prodigieux, mais inévitable, des armées allemandes. De F..., plus prosaïque, songe à de pantagruéliques repas, amplement arrosés de vin du Rhin. O..., le sous-lieutenant tout frais émoulu de l'École, — d'où il est sorti avec le n° 1, s'il vous plaît, — semble un jeune poulain échappé, tant sa joie ne connaît plus de bornes. Quant à notre capitaine, le capitaine de la N..., notre aimable et sympathique chef, il est transfiguré. L'horreur de la retraite que nous avions dû subir l'avait péniblement affecté ; mais il a suffi des quelques lignes qui viennent d'être lues pour lui rendre toute son ardeur joyeuse.

— Mon capitaine, un officier au colonel.

Bravo, c'est mon tour de marcher... Quelques mots de félicitations, des mains qui se tendent vers moi, et je pars au milieu de l'envie générale. Me voilà devant le colonel qui, la carte en main, au milieu des officiers supérieurs, m'explique en phrases brèves ce qu'il attend de moi :

— Direction Courgivault. Reconnaissez si le village est occupé. Vous me rendrez compte sur la route qui mène directement d'ici au village. La brigade vous suivra dans une heure

par le même chemin. J'envoie deux autres reconnaissances sur tel et tel village.

Et une minute après je suis sur la route de Courgivault.

J'ai choisi, dans mon peloton, un brigadier et quatre gaillards solides, ayant déjà fait leurs preuves. Devant moi, bien en selle sur son cheval Cabri, dont la croupe puissante émerge des avoines hautes, Vercherin nous éclaire. J'ai pleine confiance dans sa vigilance et dans son adresse. Je connais ses yeux clairs, d'un bleu limpide. Je sais que s'il est possible de voir quelque chose, il le verra mieux qu'aucun autre, et que je n'aurai pas besoin de stimuler son zèle.

A ma droite et à ma gauche, le brigadier Madelaine, Finet le sapeur, Lemaître et mon fidèle ordonnance Wattrelot chevauchent silencieusement, dispersés en fourrageurs à grands intervalles. L'expérience est venue depuis le début de la campagne. Nous nous méfions maintenant des balles prussiennes. Nous savons les ravages qu'elles font dès que nos cavaliers commettent l'imprudence de se grouper. Les chances seront moindres ainsi de recevoir un mauvais coup.

Le temps est splendide. Comme il ferait bon, ce matin, courir à travers champs, le fusil sous le bras, derrière un bon chien, en quête du perdreau ou du lièvre. Mais, aujourd'hui, il s'agit

d'une autre chasse, plus dangereuse sans doute, mais combien plus passionnante!

L'air est d'une limpidité extraordinaire. Pas la moindre traînée de brume. Les yeux peuvent, sans effort, distinguer le plus petit détail des fossés et des haies. Nos poumons respirent librement. On devine déjà que la chaleur sera accablante dans quelques heures. Mais la fraîcheur de la nuit subsiste encore, laissant dans les luzernes et dans les chaumes les perles brillantes de la rosée. Quelle joie de vivre au milieu d'une nature aussi délicieuse, avec, dans le cœur, l'espérance de la victoire!

Je pense que celui qui n'aura pas fait cette guerre sera incapable de me comprendre, car je n'ai pas l'habileté qu'il faudrait pour expliquer clairement ce que je ressens en phrases écrites. Il faudrait, pour cela, une plume plus exercée que la mienne, un esprit plus rompu à l'analyse des sentiments.

Il me semble que j'ai en moi un souffle d'une puissance étrange qui me rend léger, léger, et me donne envie de parler tout haut, pour moi tout seul. Et, si je voulais parler, je ne trouverais certainement pas les mots qu'il faut. Peut-être ai-je simplement envie de crier, de pousser des hourras. Ce doit être plutôt cela, car, instinctivement, je serre les dents pour ne pas me laisser aller à des manifestations aussi intempestives.

Ce serait si bon, cependant, de pouvoir hurler à pleine gorge, de pouvoir chanter, face à l'ennemi, des hymnes de gloire. Je voudrais entendre derrière moi toute l'armée me suivant, entendre toutes les musiques, toutes les fanfares accompagnant notre marche en avant de ces incomparables refrains guerriers qui vous prennent aux entrailles et font venir aux yeux les larmes.

Et, au contraire, c'est le calme absolu, le silence le plus impressionnant qui se puisse concevoir. Jusqu'à ce jour, à pareille heure, la campagne retentissait de tous les bruits innombrables que fait une armée battant en retraite. Des milliers de canons, de caissons, de convois roulaient avec un bruit monotone et continuel sur toutes les routes et tous les chemins praticables. Souvent déjà retentissaient les premiers coups de feu échangés entre les éclaireurs des deux cavaleries ennemies.

Aujourd'hui, rien! En face de nous, rien ne bouge, le pays semble désert, les champs abandonnés. Pas un être vivant n'apparaît à notre vue.

Derrière nous aussi, c'est le silence complet. Je sais cependant que toute une armée est là, attendant pour marcher au combat que mes camarades et moi envoyions notre renseignement. C'est lui qui dirigera ses coups... Je

sais que ma brigade est derrière ce pli de terrain, que tous, officiers et cavaliers, sont impatients de se lancer sur mes traces à l'attaque. Je sais qu'après eux, couchés par sections dans les sillons, des milliers et des milliers de fantassins ont les yeux fixés dans la direction que je suis et que des centaines et des centaines de canons sont prêts à cracher la mort. Mais cette multitude disciplinée se tait, retient, pour ainsi dire, son souffle dans l'attente de l'ordre qui la jettera en avant.

Je me sens transporté de joie.

Donc, c'est sur moi et sur quelques camarades que repose la confiance de tant de soldats. C'est sur nos indications que les régiments vont se précipiter les uns ici, les autres là, portant la mort et recevant la mort avec, pour la première fois, la certitude de vaincre, puisque, pour la première fois, le chef suprême a dit qu'il fallait vaincre. Et pas un instant je n'ai la crainte d'être inférieur à ma tâche. Il me semble, au contraire, que j'étais destiné, de toute éternité, à commander cette première reconnaissance offensive de la campagne de France... Je sens près de moi le cœur de mes hommes battre à l'unisson du mien.

J'ai consulté ma carte avant de prendre le trot et j'ai vu que le chemin menant à Courgivault traversait deux bois peu profonds, mais

s'étendant considérablement dans le sens de leur largeur. Or voici qu'au bas d'une crête que nous venons de dépasser j'aperçois, à 500 mètres environ, le premier d'entre eux. De la voix, j'arrête un instant Vercherin qui déjà poussait vivement son cheval vers la masse touffue. Je sais combien d'hommes sont tombés pour avoir agi en pareille circonstance comme nous agissons aux manœuvres, où l'ennemi est constitué par de joyeux camarades coiffés de blanc et où d'innocentes cartouches à blanc remplacent les balles des carabines. Nous avons bientôt appris des Allemands eux-mêmes la manière dont il faut reconnaître un bois ou un village et aussi comment il faut les garder.

Combien il serait plus élégant, plus « cavalier léger », de me lancer au galop, le sabre haut, avec mes cinq petits chasseurs, jusque dans les premiers taillis. Mais je sais maintenant que, s'il est occupé par l'ennemi, les hommes sont couchés sur le sol, faisant corps avec lui, utilisant les arbres et les buissons pour se dissimuler jusqu'au dernier moment. Pas un de nous n'en reviendrait.

Nous en sommes réduits à employer contre eux leur propre tactique de fantassins montés. Fini le temps joli des charges à la hussarde, comme sont finis les panaches, les pelisses flottantes, les tresses hongroises et les sabretaches.

Il serait insensé de rester cavalier pour combattre des gens qui ne le sont pas et ne veulent pas l'être. Nous lutterions à armes inégales et trop de braves soldats ont payé de leur vie, depuis le début de la campagne, leur désir de combats épiques, à la Lasalle.

De ma jumelle, je fouille consciencieusement la lisière du bois. Avant d'y pénétrer, je veux m'efforcer de voir si quelque mouvement ne s'y distingue pas, si quelque broussaille ne s'écarte pas, ouverte par la main d'un tirailleur trop impatient. Mes hommes, attentifs, figés en des attitudes qu'eût aimées Neuville, la carabine au pli du bras, regardent de tous leurs yeux, écoutent de toutes leurs oreilles. Rien! J'appelle Vercherin d'un sifflement léger. Le silence est tellement complet qu'il l'a perçu. Il comprend le geste que je lui fais et, pas à pas, la carabine haute, il s'avance vers le bois et, par le chemin, brusquement y pénètre.

Un instant, mon cœur a battu, pendant que je voyais mon éclaireur s'approcher de la lisière épaisse. Maintenant je respire. Nous y pénétrons après lui, chacun par une issue différente, et nous le traversons aussi vite que nous le permettent les jambes des chevaux et les difficultés du terrain. En arrivant à l'autre extrémité, j'ai plaisir à retrouver bien vite mes quatre braves compagnons, qui émergent pres-

que en même temps des épais fourrés. De loin, je vois leurs bonnes figures tournées vers moi, satisfaites et graves. Sur la crête, en face, auprès d'un arbre isolé, se détache déjà la silhouette immobile de Vercherin.

Bientôt nous l'y avons rejoint et, de cette petite hauteur, nous découvrons sur la croupe prochaine le deuxième bois à traverser, qui nous cache, à un kilomètre au delà, le village de Courgivault. Je craignais fort que cette deuxième lisière ne servît à l'ennemi pour constituer une redoutable ligne de défense. Aussi est-ce avec encore plus de précautions que je la fais aborder. Comme la première, nous la trouvons inoccupée et nous traversons le bois sans encombre.

Je comptais apercevoir immédiatement Courgivault; mais un pli de terrain me le cache encore. Je profite de cet abri naturel pour faire avancer tout mon monde sans risquer un coup de fusil. Puis, toujours précédés par Vercherin, nous débouchons sur le plateau où se trouve le village.

Ceux qui se sont trouvés dans des situations semblables connaissent le court instant d'émotion que l'on ressent quand, tout à coup, on aperçoit, à quelques centaines de mètres de soi, le terme de sa mission, le point décisif où il faut arriver coûte que coûte, celui où l'on est

presque certain de trouver l'ennemi tapi, où l'on se doute qu'il vous voit, vous épie, vous suit en silence dans tous vos mouvements, et attend le moment propice pour vous fusiller à coup sûr.

J'arrête un instant mes hommes. Au milieu de prairies vertes et de chaumes parsemés de pommiers s'étend la lisière grisâtre du village. C'est un ensemble assez banal de maisons présentant tantôt l'aspect de grosses fermes, tantôt celui d'humbles maisons paysannes. Les toits de tuiles forment comme une masse rougeâtre, au-dessus de laquelle s'élève le clocher trapu de l'église. A la jumelle, je distingue le cadran de l'horloge, où je lis l'heure : six heures quinze.

Mais cette horloge semble être la seule chose vivante du village. En vain chercherait-on, dans les jardins et les vergers qui l'entourent d'une ceinture fleurie, l'animation paisible de la vie campagnarde. C'est pourtant l'heure où, d'habitude, l'on voit sortir des étables, manches troussées et en sabots, les ménagères portant les seaux pleins du lait fraîchement trait; où sur les chemins de terre brune, les lourds chariots et les faucheuses s'en vont, cahin-caha, au labeur quotidien. Est-ce la guerre qui a chassé au loin tous ces pauvres villageois, ou bien est-ce la rude poigne teutonne qui les tient

prisonniers, bouclés dans leurs caves, sous la menace du revolver?

Et pourtant, d'ici, rien ne peut faire supposer que le village soit occupé par l'ennemi. Je ne distingue aucun travail de défense. Nulle barricade ne semble en interdire l'entrée. Aucune vedette ne se laisse voir au coin des meules ou derrière les arbres.

Au sud du village, dans notre direction, s'avance comme une proue de navire la masse imposante d'une grosse ferme. Elle semble former un bastion avancé de la forteresse que serait Courgivault. Les murailles en sont hautes et blanches. A son extrémité se trouve accolée une forte tour ronde coiffée d'ardoises qui achève de lui donner l'aspect d'un donjon en miniature. Le chemin que nous avons suivi, serpentant parmi les champs, doit, à en juger par ce que nous en voyons, passer devant sa maîtresse porte. En face de celle-ci, on devine un autre chemin perpendiculaire au premier et dont la direction est marquée par un alignement d'arbres qui le bordent sans doute. Et, le long de ce chemin, séparées par de petits intervalles, une douzaine de grosses meules semblent être une ligne de bataille menaçante formée face à nous, pour nous barrer l'accès du village.

Au milieu de toutes ces choses, c'est toujours le même silence, plus tragique certainement

que le fracas du combat. J'ai l'impression que les deux armées se sont retirées, chacune de leur côté, et que nous restons seuls, oubliés, à cent kilomètres de l'une comme de l'autre.

Mais il faut en finir. Sur mon geste, Vercherin gagne le premier arbre d'une longue ligne de peupliers. Cette ligne part de la ferme et longe le chemin que nous suivons jusqu'à une distance d'environ cent mètres de la première muraille. En se glissant de l'un à l'autre, il pourra ainsi approcher d'elle avec une sécurité relative. Soudain, je le vois qui s'arrête brusquement, dressé sur ses étriers, regardant droit devant lui dans la direction des meules.

Je n'ai pas besoin qu'il me fasse le moindre signe. J'ai compris qu'il voyait quelque chose et d'un temps de galop je suis auprès de lui. Il est calme comme à l'ordinaire, seulement ses yeux bleus sont un peu plus dilatés et il parle un peu plus vite, avec un accent que je ne lui connais pas.

— Mon lieutenant..., là, derrière cette meule, il m'a semblé..., j'ai cru voir une tête se lever au-dessus des herbes...

Je regarde dans la direction qu'il m'indique de sa carabine au bout du bras tendu. Je ne vois rien que le village silencieux et paisible. Toujours la même impression de vide, odieuse, déprimante. Et, chose bizarre, nos deux che-

vaux, dont nous laissons les rênes flotter librement sur l'encolure, paraissent pris soudain de la même frayeur et, ensemble, font brusquement demi-tour. J'ai tôt fait de ramener le mien d'un vigoureux coup d'éperon et, tandis que Vercherin, entraîné un peu plus loin, revient au petit pas, je reprends ma jumelle pour inspecter de plus près tous les détails du village.

Alors, au moment précis où je porte l'instrument à mes yeux, je vois surgir brusquement devant moi, à moins de cent mètres, toute une ligne de tirailleurs, vêtus de gris. Pendant l'espace d'une seconde, une angoisse terrible nous saisit. Combien sont-ils? Deux cents, trois cents peut-être. Et, presque en même temps, retentit une formidable salve de coups de fusil. Ils nous épiaient depuis longtemps. Couchés dans les herbes qui bordent le chemin aboutissant à la ferme ou allongés derrière les meules, avec l'admirable discipline qui fait leur force, ils avaient exécuté l'ordre. Pas un d'entre eux ne s'était montré. Seul, sans doute, le *hauptmann* qui les commande dressait la tête de temps à autre, afin de juger du moment favorable pour commander le feu. C'était lui, sans doute, que, fort heureusement pour nous, Vercherin avait aperçu un instant. Sans la prudence qui nous est venue avec l'expérience, pas un de nous

n'aurait échappé. Heureusement chacun de mes hommes a bien conservé la place que je lui avais assignée. Pas un n'a bronché sous la rafale. Et pourtant Dieu sait quelle sinistre musique les balles jouent à nos oreilles. Il faut gagner du champ.

Je fais un signe qui est vite compris. Chacun fait demi-tour et allonge le galop vers le petit vallonnement d'où nous émergeâmes tout à l'heure. Les balles nous accompagnent de leur sifflement odieux qui nous fait instinctivement rentrer la tête entre les épaules. Mais je me réjouis en moi-même de la rage qu'ils mettent à nous abattre, car, dans leur précipitation, ils visent mal.

Et déjà nous sommes presque à l'abri, quand tout à coup j'aperçois à ma droite Ramier, le cheval de Lemaître, qui s'écroule comme une masse. Tout en m'efforçant d'arrêter ma jument qui montre une ardeur immodérée à se mettre hors de danger, je vois le cheval et le cavalier se débattre un instant sur le sol, formant un mélange confus de sabots dressés et de bras gesticulant. Puis Ramier se relève et part tout seul en hennissant tristement. Il s'éloigne d'un trot claudicant qui n'est pas de bon augure.

Mais déjà Lemaître est debout, redressant sur sa tête son schako écrasé. Un peu étourdi, il semble un instant rassembler ses idées, puis

je vois sa bonne figure rougeaude se retourner vers moi. Elle s'éclaire d'un large sourire.

— Pas de mal, mon vieux?

— Rien d'cassé, mon lieut'nant.

— Alors, trotte!

Et voilà mon Lemaître, allongeant ses courtes jambes lourdement bottées, franchissant fossés et talus avec une légèreté dont — ma foi — je ne l'aurais point cru capable. Il est curieux de voir combien le bruit de la fusillade donne de la vitesse aux jambes d'un cavalier démonté. Lemaître arrive en même temps que moi à l'abri dans le vallon. Et, presque en même temps, Finet le sapeur lui ramène son vieux compagnon de route, Ramier, qu'il a pu rattraper. Le pauvre cheval fait peine à voir tellement, déjà, sa boiterie s'est accentuée. Il semble ne pouvoir avancer qu'avec difficulté et son regard paraît plein d'une angoisse infinie.

Vite, j'ai vu d'un coup d'œil la place où la balle l'a frappé. Un petit trou s'aperçoit à peine, perdu dans le poil brun, à la pointe de la fesse gauche.

— Reste ici, attends-nous. Je reviens dans un instant.

Je veux me rendre compte si, à l'est du village, je pourrai voir quelque chose d'intéressant et je me retourne vers mes autres cavaliers dont les chevaux groupés soufflent derrière

nous. Quelle n'est pas ma stupéfaction de voir le brigadier Madelaine la figure inondée de sang.

— Ce n'est rien, mon lieutenant..., ça m'a passé devant le nez... pftt!

Du revers de la main, il s'essuie la face. Effectivement, une balle l'a éraflée. Un centimètre de plus et le brave garçon avait le nez emporté. Heureusement, la peau est à peine entamée. Madelaine reprend :

— Ce n'est rien..., mais c'est ma jument...

Il a mis pied à terre et, d'un air navré, me montre la cuisse ensanglantée d'Attraction, une jolie et fine petite jument grise qu'il aime et soigne avec passion. Une balle a transpercé sa cuisse de part en part et le sang a coulé, lui faisant comme une guêtre rouge. Je le tranquillise :

— Allons, allons, ce ne sera rien. Allez à pied derrière ce bois vous mettre tranquillement à l'abri avec Lemaître. Je vous rejoins bientôt.

Et me voilà reparti avec Vercherin, Finet et Wattrelot. Je tente de déboucher vers la droite de Courgivault. Mais maintenant que les premiers coups de feu ont été tirés, on ne nous laisse plus approcher. Dès que nous apparaissons, de la lisière du village part une fusillade nourrie qui nous force à une retraite rapide. Il n'y a plus aucun doute à avoir : Courgivault est occupé, et occupé fortement.

A l'abri d'un talus, je mets vivement pied à terre et Wattrelot prend la bride de mon cheval. Tandis que, un genou dans l'herbe, j'écris sur l'autre le renseignement que je vais envoyer au colonel, Vercherin et Finet, à cent mètres l'un de l'autre, font bonne garde sur la crête, tournés face à la direction de l'ennemi. Je confie le pli à mon fidèle Wattrelot :

— Au colonel, et vite! J'attends ici jusqu'à l'arrivée de la brigade.

Je rejoins au pas le petit groupe formé, à la corne du bois, par Madelaine et Lemaître, tandis que Wattrelot s'éloigne d'un bon trot au travers des chaumes. Mais un triste spectacle m'attend.

Devant son maître désolé, le pauvre Ramier s'est laissé tomber comme une masse, et il agonise tout doucement. Déjà ses yeux sont troubles, ses jambes se raidissent et tremblent. De temps en temps, un soubresaut agite tout son corps.

Je regarde Lemaître. Il a l'air aussi triste que s'il perdait son meilleur ami. En campagne, notre cheval n'est-il pas en effet notre meilleur ami, celui qui nous sert jusqu'au bout, celui qui nous sauve parfois de la mort et qui nous porte jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent? Je descends de cheval et en donne la bride à Lemaître :

— Ne pleure pas, mon brave, c'est une belle fin pour ton Ramier. Il aurait pu, comme tant d'autres, mourir de fatigue, épuisé de misère, au coin de quelque haie. Il vient de finir en soldat. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'abréger ses souffrances et de l'envoyer bien vite rejoindre tant de bons camarades au paradis des braves chevaux. Car ils ont leur paradis aussi, crois-le bien.

Mais Lemaître paraît peu convaincu. Il hoche la tête tristement et dit :

— Oh! mon lieutenant, jamais je ne le remplacerai. Un si bon cheval, si beau, qui sautait si bien... Et puis, toujours beau poil, et bien gras, facile à entretenir... Non, jamais on ne m'en trouvera un semblable.

— Mais si, mais si...

Cependant j'avoue que ma main tremble quand je prends mon revolver. Un cheval de moins dans un peloton, c'est un peu comme un enfant de moins dans une famille. Et puis, c'est aussi un cavalier démonté et un sabre perdu pour la bataille. Lemaître avait raison. Ramier était un bon et vieux serviteur, un de ceux qui ne boitent jamais, se nourrissent de tout et de rien, et ne blessent pas. Il est dur de lui donner le coup de grâce. Mais puisqu'il est irrémédiablement perdu...

J'introduis tout doucement le canon de

mon arme dans son oreille. Je voudrais qu'il ne sentît point le froid du métal. Mais il a frémi de tout son corps et je vois son œil, se ranimant un instant, qui semble me fixer d'un air de reproche. Paff! Un petit bruit sec... Ramier est secoué d'un court frisson. Mais il ne souffre plus et son cadavre tout raide sera une carcasse de plus ajoutée à tant d'autres qui jonchent la campagne.

Tandis que Lemaître charge son lourd paquetage sur ses épaules et s'éloigne vers le régiment, accompagné du brigadier Madelaine, tirant Attraction par la figure, je rejoins mon poste d'observation, tout près de Finet et de Vercherin. Courgivault est toujours silencieux et morne.

Soudain, derrière moi, sortant du bois, j'aperçois un peloton en fourrageurs qui se dirige dans notre direction. Ce sont des chasseurs d'Afrique. Je les reconnais au grand nombre de chevaux blancs qui font autant de taches claires sur le vert sombre des fourrés. Et, presque au même instant, une sourde détonation retentit au loin. Un ronflement bizarre se fait entendre au-dessus de nos têtes et un obus vient éclater au pied des meules occupées par les fantassins prussiens. C'est une de nos batteries de 75 qui déjà règle son tir sur Courgivault.

Mon renseignement est arrivé. La bataille de la Marne est commencée.

7 heures du soir.

Sous un ciel idéalement pur qu'illuminent des myriades d'étoiles, la brigade, frémissante de joie, traverse le champ de bataille pour gagner ses cantonnements. Au-dessus de nos têtes les derniers shrapnells ennemis éclatent en gerbes de feu. Nous n'y faisons même pas attention. Nous croisons dans l'ombre des bataillons d'infanterie qui viennent renforcer la ligne. Ils nous interpellent pour avoir des nouvelles. On les leur jette en passant : « Courgivault, Monceau..., enlevés, perdus, puis repris à la baïonnette par les braves fantassins de la division M... Des régiments ennemis anéantis par notre artillerie qui a fait merveille... »

Petit à petit, le feu s'éteint sur toute la ligne. Les incendies allumés par les obus éclairent de toutes parts le champ de bataille comme des torches allumées à notre gloire. La joie est dans tous les cœurs. Elle flotte sur la campagne ensanglantée, d'où monte une sorte d'ivresse qui s'empare de nos âmes.

Quel beau soir que celui d'une première victoire!

V

L'AFFAIRE DE JAULGONNE

10 septembre.

Le 9 septembre, vers huit heures du soir, nos éclaireurs de pointe entraient dans Montigny-les-Condé au moment où les derniers dragons de la garde prussienne le quittaient à grande allure. La nuit très sombre arrêta notre poursuite. Le ciel roulait de gros nuages menaçants ; on n'y voyait pas à dix pas devant soi. Tandis que les capitaines plaçaient en hâte des postes tout autour du village, tandis que les lieutenants établissaient des barricades à toutes les issues et y installaient des gardes, les fourriers faisaient ouvrir les granges et les écuries. Aidés par les habitants, ils répartissaient de leur mieux le logement insuffisant entre les hommes et les chevaux des escadrons. Dans chaque peloton on allumait les feux des cuisines à l'abri des murailles pour que l'ennemi ne les vît pas.

Quel dîner nous fîmes ce soir-là ! C'était dans une salle au plafond bas garni de poutrelles. Les murs en étaient enfumés et crasseux. Sur un coffre placé près de la porte, je vois encore un gros tas de pains de munition jetés pêle-même et, penché sur l'âtre de la grande cheminée, éclairé par le feu de bois, un homme inconnu qui tournait quelque chose dans une marmite. Autour de la grande table, une vingtaine d'officiers affamés, harassés, mais joyeux, partageaient fraternellement quelques morceaux de viande que l'homme puisait dans sa marmite.

Nous mangeâmes en commun, le capitaine et moi, dans la même assiette et bûmes dans la même timbale, car la vaisselle était rare. Autour de la table, la pauvre femme qui nous hébergeait courait, affolée par le désir de contenter tout le monde. Et, dans le coin le plus reculé, dans l'ombre, un très vieux paysan, hébété, les yeux hagards, contemplait cette scène inattendue. On fit une ovation au capitaine C..., toujours ingénieux, qui rapportait on ne sait d'où une grande cruche de vin aigrelet.

Depuis trois jours, nous poursuivions en combattant l'armée allemande. Nous étions rompus de fatigue. Mais nous ne la sentions que le soir, quand nous nous arrêtions pour donner un peu de repos à nos pauvres chevaux.

Avant que la dernière bouchée fût avalée, plusieurs d'entre nous ronflaient déjà, la tête appuyée dans les bras croisés sur la table.

Les autres causaient de la situation. L'ennemi fuyait rapidement vers la Marne. Il devait l'avoir franchie à cette heure, laissant pour protéger sa retraite cette division de cavalerie de la garde avec laquelle notre brigade, depuis la bataille du 6 septembre, était sans cesse aux prises. Auraient-ils le temps de faire sauter tous les ponts derrière eux? Serions-nous obligés d'attendre, pour reprendre la poursuite, que nos sapeurs en aient jeté de nouveaux?

On parlait avec anxiété de deux reconnaissances que notre colonel venait de lancer dans la nuit : deux braves officiers, F..., des chasseurs d'Afrique, et mon bon camarade d'escadron O... On se demandait avec angoisse s'ils pourraient remplir leur mission : gagner à tout prix la Marne et nous faire savoir au petit jour s'il restait un passage sur le fleuve soit à Mont-Saint-Père, soit à Jaulgonne, soit à Passy-sur-Marne, soit à Dormans. Aucune mission ne pouvait être plus périlleuse que ces reconnaissances faites dans la nuit noire, à travers un pays encore occupé par l'ennemi.

La nuit fut courte. Avant que le jour parût, les chevaux étaient bridés et les hommes prêts à se mettre en selle. Et, dès que filtrèrent les

premières lueurs de l'aube, mon escadron, désigné pour faire l'avant-garde de la brigade, dévala rapidement les pentes abruptes au pied desquelles est située la petite ville de Condé. Le peloton d'A... était en pointe. Je fus chargé avec le mien de reconnaître la partie est de la ville, tandis que F..., avec le sien, s'occuperait des quartiers de l'ouest.

Par escouades, sabre au clair, nos chasseurs se répandirent allégrement dans les rues de la vieille cité. Les fers des chevaux sonnaient joyeusement sur les pavés, entre les maisons anciennes et grises. Partout, sur le pas des portes, malgré l'heure matinale, les habitants se risquaient avec précaution et, tout joyeux de voir nos uniformes clairs, applaudissaient en criant :

— Ils sont partis!... Ils sont partis!

Mais quelques vieux, plus calmes, répondaient à mes questions :

— Monsieur l'officier, méfiez-vous. Ils étaient encore là il y a une heure avec beaucoup de chevaux et de canons. Même il y a un général et tout un état-major qui ont couché au château... Nous ne jurerions pas qu'il n'en est pas resté quelques-uns par là.

Le temps de rassembler mon peloton et je me portai rapidement au château, situé à la sortie nord de Condé. C'est une assez jolie cons-

truction dont je n'eus pas le loisir de préciser le style. Le temps pressait, car la brigade, derrière moi, devait arriver aux premières maisons du bourg. Ce dont je me souviens, c'est que l'ensemble m'en parut harmonieux et que les bâtiments se détachaient gaiement sur le sombre feuillage du parc, tout reluisant encore des ondées de la nuit. Ils étaient construits en forme de fer à cheval, et au centre se trouvait une sorte de cour d'honneur agrémentée de deux lignes d'orangers en caisse.

Je me hâtai de disposer deux postes, l'un sur la route pour éviter toute surprise, et l'autre à l'entrée du parc, afin de barrer la sortie au cas où quelque fuyard tenterait de la franchir. Puis, avec le reste de mon peloton, je franchis au trot la grande grille dorée. Deux hommes se tenaient immobiles dans l'avenue qui menait au château. L'un, vêtu de noir, le visage rasé, paraissait être quelque vieux serviteur de la maison, l'autre devait être l'un des jardiniers. Leurs visages blêmes, leurs yeux rougis prouvaient qu'ils n'avaient guère dû dormir cette nuit-là.

— Eh bien! l'ami, reste-t-il quelqu'un à cueillir chez vous?

— Monsieur, répondit-il, je ne saurais vous dire, car je n'ai pas remis les pieds au château depuis qu'ils l'ont quitté. Ce que je puis assu-

rer, c'est qu'ils ont fait ripaille toute la nuit et qu'ils se sont enivrés comme il n'est pas permis. Toute la cave y a passé et je ne serais pas étonné qu'il en fût resté quelques-uns sous la table.

Mais comme je lui demandais d'entrer avec nous pour nous guider dans notre visite, il refusa avec épouvante. Il était tout tremblant à la pensée de revoir peut-être l'un de ses hôtes forcés. Comme il n'y avait point de temps à perdre, je fis vivement mettre pied à terre à mes hommes. Je donnai l'ordre à un brigadier de fouiller l'aile droite des bâtiments, à un autre de reconnaître l'aile gauche et, avec ce qui me restait de mon peloton, je me chargeai de la partie centrale. Il fallait faire vite, et je prescrivis à mes gradés de passer rapidement dans les différentes pièces, sans s'attarder à les inspecter en détail.

La porte principale était grande ouverte. Ayant mis revolver au poing, je pénétrai dans le vestibule, où régnait un désordre indescriptible. Des ordonnances, sans doute, avaient couché et mangé là, car de la paille jonchait les dalles, et des bouteilles vides, ainsi que des boîtes de sardines et des débris de pain, étaient répandus çà et là. Mais quand j'ouvris la porte de la salle à manger, je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant devant l'étrange spectacle

que j'aperçus. Par les quatre hautes fenêtres entrait le jour gris de cette matinée de septembre. Il répandait une lumière blafarde sur la longue table. Messieurs les officiers de la garde avaient bien fait les choses. Toute l'argenterie des dressoirs avait été mise à contribution. Sans nécessité, d'ailleurs, car, arrivés trop tard pour se faire préparer un repas sérieux, ils avaient dû se contenter de ce qu'ils apportaient avec eux. Et le contraste était étrange de ces boîtes de conserves vides traînant au milieu de la riche vaisselle, en partie brisée, et des plats d'argent demeurés vides. Mais ils s'étaient rattrapés sur la cave. Un nombre incalculable de bouteilles pleines ou vides étaient entassées sur tous les meubles. Des verres fins de toutes formes et de toutes grandeurs, les uns vides, les autres encore à demi remplis, traînaient de tous côtés. La nappe blanche était, par places, souillée de larges taches violacées. Le plancher était jonché de débris de verres en miettes. Tout autour, les chaises bousculées ou renversées marquaient à peu près les places d'une dizaine de buveurs. Sur cette scène de lendemain d'orgie, flottait une odeur âcre de tabac et de vin.

Une chose surtout m'est restée en mémoire : la vue d'une jolie casquette d'officier à bandeau rouge restée suspendue à l'une des branches du

lustre central. Et j'évoquai malgré moi la tête de celui à qui elle devait appartenir, quelque rittmeister à monocle, à joues grasses et roses et à nuque débordante sur le haut col de la tunique. Quel dommage qu'il ait pu s'enfuir ! Ce sont de ces figures que nous aurions tant de plaisir à voir de plus près et en face.

Mais il ne fallait pas s'attarder. Nous repartîmes. Ce fut une galopade vertigineuse à travers des salons bouleversés et des chambres où les lits portaient encore la trace des corps qui s'y étaient laissés tomber pesamment l'espace d'une heure. Mais nous n'y trouvâmes aucun ivrogne oublié.

Comme nous redescendions dans la cour, mes deux brigadiers m'y attendaient déjà. Eux non plus n'avaient rien vu. Vite, en selle ! et nous repassâmes rapidement la grande grille dorée. Le vieux serviteur et le jardinier étaient toujours à la même place, silencieux et abattus. Ils ne nous dirent pas un mot, ne firent pas un geste; ils semblaient complètement désemparés et incapables de comprendre ce qui se passait.

A peine revenu à l'escadron, il m'était donné d'avoir une vision inoubliable. A un détour de la route, nous aperçûmes, se dirigeant vers nous, trois cavaliers couverts de sang. C'était F..., l'officier de chasseurs d'Afrique, envoyé

en reconnaissance la veille au soir. Il avait perdu son taconnet et avait la tête entourée d'un mouchoir ensanglanté. Son bras gauche était également soutenu par un bandage improvisé passé autour du cou. Les deux hommes, également couverts de blessures, le suivaient. Leur regard droit et fier brillait dans leur visage fiévreux. Un d'eux, n'ayant plus de fourreau, tenait encore à la main son sabre tordu et rouge. Instinctivement, nous arrêtâmes nos chevaux et nous saluâmes.

— Je n'ai pas pu atteindre la Marne, nous dit F... d'un ton de regret. Et pourtant, quand leurs avant-postes nous ont tiré dessus dans la nuit, nous avons chargé et passé au travers. Nous avons traversé deux villages occupés en chargeant sous une grêle de balles. Nous avons chargé encore leurs avant-postes pour revenir. Et voilà..., je ramène deux hommes sur huit et tous mes chevaux ont été tués... Ceux-ci? — et il nous montrait sa monture — les chevaux de trois uhlans que nous avons tués pour ne pas rentrer à pied.

Effectivement, ils n'avaient pas les jolis petits chevaux arabes qui remontent si excellemment nos chasseurs d'Afrique. Ils étaient juchés sur trois grandes biques au lourd paquetage allemand.

F... répéta d'un ton de dépit :

— Mais je n'ai pas pu atteindre la Marne... Ils étaient trop.

Nous serrâmes avec effusion sa main valide. Pauvre et brave F...! Quelques jours après, il devait trouver une mort glorieuse en chargeant une fois de plus avec trois chasseurs pour dégager l'un des siens blessé. Jamais on ne vit type plus accompli de cavalier, je pourrais dire de chevalier. Il dort maintenant, le corps criblé de coups de lance, dans les plaines de Champagne.

A peine l'avions-nous dépassé que nous aperçûmes la reconnaissance de mon camarade O... Notre joie fut grande de constater qu'il revenait indemne avec tout son monde. Et pourtant que de dangers il avait affrontés, fusillades d'avant-postes, fusillades de cyclistes, poursuite de cavaliers. A Crézancy, où il arrive à trois heures du matin, le village est occupé et fortement gardé. Et cependant il n'y a qu'un pont au-dessus de la voie ferrée et il est à l'autre bout du village. Par bonheur, il peut s'emparer d'un habitant. Il l'oblige, en lui mettant le revolver sous le nez, à le guider par des sentiers impossibles qui lui permettent de faire le tour du pays sans éveiller l'attention et l'amènent jusqu'au pont. Là, il se lance au galop et peut passer malgré le feu du poste qui le garde. Enfin, il arrive jusqu'à la Marne. Il ne trouve

d'intact que le pont de Jaulgonne, un pont suspendu léger, fragile, mais que nous serons bien heureux de trouver s'il en est temps encore. Et il rentre en hâte en traversant les bois et en essuyant encore maints coups de feu. Il rapporte le renseignement qui va orienter notre marche.

Dès lors, il ne fallait plus perdre une minute. Le capitaine me détacha aussitôt avec mon peloton pour suivre en flanc-garde la ligne de crêtes boisées qui domine la route à droite, tandis que F..., avec le sien, franchissait le Surmelin et la voie ferrée qui le longe et allait remplir la même mission de l'autre côté de la vallée.

Ma mission était assez pénible. En effet, les hauteurs qui dominent à l'est le cours du Surmelin sont constituées par une série de croupes séparées par d'étroits ravins perpendiculaires à la rivière et qu'il nous fallait franchir pour continuer notre route vers le nord. L'ennemi semblait avoir abandonné complètement cette région et l'on entendait à peine le canon au loin, vers l'est. Enfin, vers les sept heures du matin, nous débouchâmes sur la vallée de la Marne.

Tandis que j'envoyais des cavaliers sur la route serpentant le long du Surmelin pour me mettre en liaison avec mon capitaine, j'inspectais soigneusement à la jumelle la rive droite

de la Marne. Le spectacle aurait pu tenter un peintre et les travaux de la guerre n'empêchent pas de goûter le charme de tableaux aussi ravissants. Le soleil chassait petit à petit la brume de ce matin morose et commençait à dorer les hauteurs couvertes de bois qui dominent les deux rives de la rivière. Partout régnait le calme d'une journée qui s'annonçait exquise. Nous nous serions crus à un pacifique service en campagne favorisé par une radieuse matinée d'automne. La Marne décrit ici de gracieux méandres. Elle coule limpide et claire dans un étroit vallon tapissé de prairies vertes, bordées à gauche et à droite de collines peu élevées parsemées de bois. A nos pieds, parmi les peupliers et les hêtres de la rive, nous distinguions les blanches maisons de coquets villages : Chartèves, Jaulgonne, Varennes, Barzy.

Je portais surtout mon attention dans la direction de Jaulgonne, puisque c'était par là que l'effort du passage serait tenté. Les hauteurs aux pieds desquelles est situé Jaulgonne s'élèvent à pic sur la rive nord et baignent presque dans la rivière. Au contraire, au sud, de notre côté, la rive gauche de la Marne est bordée de vastes prairies que traversent la voie ferrée et la grande route d'Épernay. La position aurait donc été très forte pour les Allemands s'ils avaient franchi la rivière, car nous serions

forcés, avant d'arriver au pont, de traverser un vaste espace découvert qu'ils pourraient tenir sous le feu de leur artillerie. Mes chasseurs, prompts à saisir le pourquoi des choses, fouillaient également de tous leurs yeux la rive opposée. Rien ne bougeait, rien ne décelait la présence d'une troupe quelconque parmi les boqueteaux aux teintes rouillées qui tapissaient les flancs de la colline muette. Auraient-ils déjà fui plus loin? Auraient-ils abandonné, sans la défendre, cette redoutable position?

A ce moment, par le sentier abrupt qui, de la route, menait à la croupe boisée où nous étions, un de mes chasseurs parut. Son cheval soufflait bruyamment, car la pente était rude et il avait dû se hâter. Il m'apportait des ordres.

— Mon lieutenant, le capitaine m'envoie vous dire de le rejoindre au plus vite de l'autre côté du pont. Le premier peloton est déjà passé, mais on a vu des cavaliers ennemis de l'autre côté du village.

Comme il disait ces mots, quelques coups de feu retentirent au loin, très nets et très secs dans la paix radieuse de ce beau matin de septembre. Allons, tant mieux! Nous les avons « accrochés ». On va rire. Déjà mes hommes commencent à plaisanter et à montrer plus de vivacité et de brusquerie dans leurs mouvements. C'est une sorte d'énervement joyeux. Il

gagne toujours la troupe quand on entend les premières détonations et que l'on escompte quelque jolie galopade où l'on est certain — nous le sommes tous — d'avoir le dessus.

En file indienne, par le sentier rocailleux et glissant, nous dévalons rapidement vers la plaine. Bientôt nous voici sur la grande route, puis nous tournons à gauche et nous nous engageons sur la longue chaussée bordée de peupliers qui mène au pont. Tout près de la rive, j'aperçois un petit groupe de cavaliers pied à terre. Je reconnais notre colonel au milieu de l'état-major de sa brigade. Il donne des ordres au lieutenant-colonel commandant les chasseurs d'Afrique. Je m'approche pour rendre compte de ma mission. Et j'apprends que déjà le premier escadron a franchi la rivière et occupe le village situé de l'autre côté. On a vu des fractions de cavalerie allemande sur les crêtes voisines.

Je me dispose à rejoindre rapidement mes camarades. Mais il faut être patient pour arriver à passer la Marne. Le pont jeté d'une rive à l'autre paraît un jouet délicat. Il semble voler au-dessus des eaux. Comment songer à faire passer des milliers d'hommes, de chevaux, de canons sur cette chose si mince qu'on dirait à peine soutenue au-dessus des berges par les mailles fragiles d'une toile d'araignée? Le capi-

taine D... me transmet les ordres formels du colonel.

— Ordre de ne passer que quatre cavaliers à la fois, et au pas.

Prenant la tête du mouvement, je pars avec mes quatre premiers chasseurs. Le pont retentit d'une façon bizarre sous les pieds des chevaux et il me semble qu'il est pris d'une sorte d'oscillation inquiétante. Heureusement que l'ennemi ne se trouve point de l'autre côté, sans quoi le passage nous aurait coûté cher.

Tandis que je me fais ces réflexions, voilà qu'une fusillade nourrie éclate à la lisière des bois qui dominent Jaulgonne à l'est. On doit tirer sur le village, car aucune balle ne siffle autour de nous. Ce doit être le premier escadron qui est aux prises avec les cavaliers allemands. Arrivé de l'autre côté du pont, mon impatience grandit. Quel supplice de voir tout le temps qu'il faut pour réunir ma trentaine de braves et courir à l'aide des camarades! Je distingue dans les yeux des hommes une hâte semblable. Ceux qui sont sur le pont et qui avancent tout doucement, pas à pas, semblent implorer un geste qui les autorisera à prendre le trot. Mais je fais semblant de ne point comprendre et les pieds des chevaux continuent à marteler lourdement le tablier sonore du pont. Enfin, voici tout mon monde réuni.

Au trot, je gagne les premières maisons de Jaulgonne. Les habitants, sur le pas des portes, m'interrogent au passage :

— Monsieur l'officier..., monsieur l'officier, vont-ils revenir?

— Jamais de la vie!

Au passage, j'arrête une estafette qui m'apprend que des cavaliers allemands tirent sur la sortie du village. On ne sait pas leur nombre, car ils sont à l'abri des bois. Elle m'apprend aussi que le premier escadron tient toutes les sorties nord et est du village, à l'exception de celle située au bord de la rivière, sur la route de Marcilly, où mon camarade F... a établi son peloton. Je vais me mettre à la disposition de ceux qui défendent la sortie principale du village, celle qui ouvre sur la route de Fismes. C'est la plus importante, car c'est dans cette direction que retraitent les Allemands que nous avons devant nous.

Le village n'a pu s'étendre vers le nord, car il est maintenu par des hauteurs qui lui opposent une barrière abrupte. Il est construit à cheval sur la route de Fismes et cette route constitue pour lui sa rue principale, presque son unique rue. Je dois donc traverser tout Jaulgonne avant d'arriver à sa sortie dans la direction des coups de feu. Bientôt m'y voici. Les chevaux du premier escadron sont massés dans les

courtes ruelles qui s'embranchent sur la grande rue. Je fais mettre pied à terre à mon peloton dans une cour trop étroite et fort incommode. Mais, avant tout, il faut dégager la chaussée et mettre nos chevaux à l'abri des balles qui peuvent prendre la rue en enfilade si le combat se déplace vers la gauche. Puis, tandis que le sous-officier rassemble les escouades pour le combat à pied, je cours jusqu'aux dernières maisons du village pour reconnaître le terrain et prendre des ordres.

Dans un petit renfoncement, je vois le commandant P... toujours à cheval. Il me dit son inquiétude sur la situation : les tireurs ennemis sont invisibles..., ils criblent de balles la lisière du village sans qu'on puisse leur répondre... et on vient de lui apprendre qu'on avait aperçu des pièces d'artillerie qui se mettaient en batterie. Il me conseille d'aller trouver le capitaine du premier escadron, qui est chargé de défendre cette entrée du village et de me mettre à sa disposition en cas de besoin.

Pendant notre courte conversation, mon peloton, conduit par son sous-officier, est venu, en longeant les murs, jusqu'à l'endroit où nous sommes. Les hommes, la carabine à la main, calmes et souriants, attendent en silence le moment de marcher au feu. Je leur fais signe de patienter encore un instant et, tournant le

mur, je me trouve tout à coup en pleine campagne. Je dois dire que l'accueil que je reçois me laisse un instant interdit. Par centaines, les balles arrivent en claquant, effritant les murs, coupant les branches d'arbres. De notre côté, un silence de mort. Nos hommes, à genoux ou couchés derrière tous les abris qu'ils ont pu trouver, ne ripostent pas, ne voyant rien, et attendent stoïquement, sous l'averse des balles, que leurs adversaires se décident à avancer.

Je cherche des yeux le capitaine de L... qui commande le premier escadron. Le voici. Debout, face à l'ennemi, les mains dans les poches, il donne tranquillement ses ordres à un sous-officier. Et, comme je lui demande s'il peut m'employer, il m'explique la situation : l'ennemi, en nombre inconnu, occupe les bois qui dominent Jaulgonne à l'est. Impossible de déboucher en ce moment. L'essentiel est de tenir le village, et par conséquent le pont, jusqu'à l'arrivée de notre infanterie. Il m'apprend que le premier peloton de mon escadron, conduit par le lieutenant d'A..., vient de se jeter en tirailleurs dans les vignes, les vergers et les champs qui s'étendent entre la route et le fleuve. Il va tenter de s'approcher des bois pour reconnaître la force qui s'y est établie.

— Vous voyez, mon cher, que pour l'instant je n'ai pas besoin de vos carabines. J'ai là tout

mon escadron qui ne peut tirer un coup de feu. Tant que l'ennemi ne sortira pas des bois, nous ne pouvons qu'attendre en nous préservant de notre mieux.

Je mets mon peloton à l'abri dans une petite cour et je prescris à mon sous-officier de rester en liaison avec moi pour le cas où j'aurais l'occasion de l'employer. Puis je retourne à la lisière du village, afin d'examiner le terrain. Je rejoins, derrière un gros tas de fagots, mon camarade S..., du premier escadron, qui commande le peloton le plus proche. Nous ne pouvons nous empêcher de rire de cette situation bizarre : être en formation de combat face à l'ennemi, recevoir une grêle de projectiles et ne rien voir.

S... est devenu philosophe au cours de cette campagne et il y a quelque mérite. Car les pires souffrances morales et physiques que nous avons connues ont dû lui paraître, à lui, plus insupportables encore. S... était, au régiment, l'officier mondain par excellence. Il était de toutes les réceptions, de tous les thés, de tous les bridges, de tous les dîners. Il était l'adepte le plus fervent du tennis, du golf et des chasses. Son élégance était proverbiale et l'on vantait aussi bien la coupe de ses tuniques et de ses culottes que celle de ses vestons et de ses jaquettes. La tenue de ses harnachements et la

silhouette de ses bottes étaient légendaires. C'est dire le changement qu'il trouva brusquement dans ses habitudes et dans ses goûts pendant les démoralisantes journées de la retraite et les dures heures de la poursuite. Malgré tout, il garde toujours sa bonne humeur et n'a pas perdu son entrain. Il a conservé l'élégance apprêtée des gestes et semble aussi à l'aise derrière son tas de bois où s'écrasent les balles que dans le salon le mieux tenu. Ses vêtements sont tachés et reprisés, la barbe a envahi son visage et, cependant, sous ce rude aspect, on devine toujours le mondain averti et raffiné. Et cela ne manque pas de chic.

Il m'explique avec une netteté et un calme parfaits les débuts de l'affaire. Les éclaireurs que d'A... avait envoyés sur la crête, repoussés par les cavaliers allemands, se rabattant sur Jaulgonne; le premier escadron venant barricader et défendre l'entrée du village et l'attente anxieuse où l'on était de savoir ce qu'était devenu le peloton d'A... parti en reconnaissance vers le bois. Nous nous hissons par-dessus les fagots entassés et risquons prudemment nos têtes. La route toute blanche grimpe à flanc de coteau parmi les champs parsemés de pommiers. A huit cents mètres devant nous s'allonge la lisière sombre du bois d'où part la fusillade. A notre droite, au bord de l'eau, sur la route qui

mène à Marcilly, F... doit apercevoir l'ennemi, car nous entendons distinctement le crépitement de ses carabines.

Un homme de son peloton paraît, courant le long des murs, se courbant en deux pour offrir une cible moins grande aux balles et tâcher de se dissimuler derrière les herbes hautes.

— Qu'y a-t-il?

— Le lieutenant m'envoie dire qu'ils viennent de mettre des pièces en batterie là-haut, dans la clairière.

Et il nous indique d'un geste vague une direction où nous n'apercevons rien. Cependant nous savons que F... ne nous a prévenus que parce qu'il est certain de ce qu'il dit avoir vu. Et nous passons quelques minutes désagréables, celles où l'on se dit : est-ce sur moi que ça va tomber? L'attente semble s'éterniser et l'on voudrait savoir tout de suite sur quel but vont éclater les projectiles. Est-ce sur le peloton de F...? Est-ce sur le pont, pour essayer de le détruire? Est-ce sur les fantassins qui peut-être commencent à déboucher? Ou bien sur les camarades de la brigade restés sur la rive gauche en formation de combat à pied? Cette incertitude est pire que le danger lui-même. Allons, c'est fait! Deux sifflements, deux détonations violentes à 300 mètres devant nous, deux flocons de fumée blanche qui s'élèvent

au-dessus des champs verdoyants, tout ceci indique qu'ils ont un autre but. Ce doit être le peloton d'A... qu'ils ont visé, car les shrapnells ont éclaté dans la direction où il s'est éloigné tout à l'heure avec ses hommes.

Notre angoisse est de courte durée. Nous distinguons bientôt nos chasseurs qui reviennent tranquillement, sans courir, et en bon ordre. Ils utilisent le fossé assez profond qui longe la route à gauche et qui les couvre jusqu'à mi-corps. Les shrapnells allemands, mal ajustés, éclatent tantôt en avant d'eux, tantôt plus haut, sur le versant de la colline. Mais notre émotion grandit à chaque minute. Qu'un projectile tombe sur la route ou dans le fossé et nous aurons l'horrible vision de ces braves renversés, fauchés, hachés par la mitraille. Quand on combat soi-même, on n'a guère le loisir de songer ainsi à son prochain. On a bien d'autres soucis, car il faut d'abord s'occuper de ses hommes, de ceux qui constituent la petite famille du peloton. Mais c'est un véritable supplice quand on est soi-même à l'abri, ou presque, et que l'on a sous les yeux de bons camarades contraints de s'avancer à découvert sous le feu de l'ennemi. En ce moment, celui des Allemands se concentre sur cette petite file d'hommes que nous voyons là, à 200 mètres de nous. Les shrapnells se succèdent sans inter-

ruption, mais sans plus de précision. Nos amis se rapprochent! Ils sont presque à notre barricade. Nous distinguons deux chasseurs soutenus par leurs camarades. Et comme, inquiets, nous nous dressons hors de nos abris, d'A... nous crie :

— Ce n'est rien. Des égratignures...

Enfin les voici à l'abri. Tandis que notre bon camarade, l'infatigable aide-major P..., s'empresse pour leur faire un premier pansement, on se serre autour de l'officier, on le questionne sur ce qu'il a vu. Sont-ils nombreux? Y a-t-il de l'infanterie? Mais sa reconnaissance audacieuse n'a pas porté ses fruits. Il a dû s'arrêter quand l'artillerie a commencé son feu sur lui. Il n'a pu voir à combien d'adversaires nous avions affaire.

Sur l'avis du commandant P..., notre capitaine, qui vient de nous rejoindre avec le troisième peloton, donne l'ordre de remonter à cheval. Nous ne pouvons qu'embarrasser ici, où les défenseurs sont déjà trop nombreux. Nous allons retraverser le pont pour nous mettre à la disposition du colonel. Je pars en tête avec mon peloton. Nous parcourons de nouveau la grande rue de Jaulgonne. Les habitants, redevenus inquiets, se figurent que nous battons en retraite. Des femmes poussent des cris, nous supplient de ne pas les abandonner aux repré

sailles de l'ennemi. Nous sommes obligés de les rassurer.

— Soyez tranquilles. Nous les tenons toujours en respect et notre infanterie arrive. Dans une heure, ils auront disparu.

A dire vrai, nous n'en sommes pas aussi certains que nous le disons. Nos adversaires sont certainement nombreux et ils ont du canon. Nos fantassins avaient au moins quinze kilomètres à faire avant que les premiers éléments de leur avant-garde puissent déboucher sur le pont de Jaulgonne. S'ils ne sont pas partis avant le jour, ils ne seront ici que vers onze heures, et il en est neuf à peine. Déjà l'artillerie allemande commence à tirer sur le village.

Tout à coup, comme nous arrivons sur la grande place, nous voyons déboucher un groupe de trois cavaliers à pied. Ils sortent d'une ruelle qui dégringole à pic sur la Marne. Ce sont des hommes du peloton de F... Deux d'entre eux soutiennent le troisième, que nous reconnaissons tout de suite. C'est Laurent, un brave et bon garçon, qu'à l'escadron tout le monde estime. Notre cœur se serre. Son œil gauche ne présente plus qu'une large tache rouge d'où le sang coule à flots, inondant ses vêtements. Il se plaint tout doucement et, aveuglé par le sang, se laisse conduire comme un enfant. Le brigadier qui l'accompagne nous explique :

— Une balle lui est entrée au-dessus de l'œil... On ne sait pas si l'œil lui-même est touché...

Le capitaine saute à terre.

— Eh bien, Laurent, ne craignez rien, mon brave, on va vous soigner. Ce ne sera peut-être rien. Venez avec moi, nous allons vous conduire à l'ambulance de la Croix-Rouge qui est ici.

Et alors, entre deux gémissements, le blessé prononce cette phrase dont je me souviendrai longtemps :

— Mon capitaine..., est-ce qu'ils n'ont pas enlevé leurs canons?

Il s'intéresse encore à la bataille. J'ai su depuis que F... voyait les pièces allemandes et que c'était sur elles qu'il concentrait les feux de son peloton. Laurent aurait bien voulu qu'on les eût forcées à s'en aller. On l'entraîne à l'ambulance. Je continue ma marche vers le pont. La canonnade et la fusillade font toujours rage. Mais aucun projectile n'arrive jusqu'à la berge que nous venons d'atteindre. Il faut maintenant recommencer l'énervante marche au pas, par quatre, sur le pont sonore et oscillant. Je m'engage dans l'étroit passage avec les quatre premiers cavaliers. Le parcours me semble moins long, car mon œil s'amuse à contempler le spectacle des prairies vertes qui bordent la rive opposée de la rivière.

Le colonel a fait prendre au reste de la brigade des dispositions de combat qui permettront de concentrer des feux violents sur le pont et sur la rive opposée au cas où nous ne pourrions nous y maintenir. Même, à gauche, un escadron, tapi dans une carrière de sable, exécute des feux sur les hauteurs d'où partent les coups de canon. De tous côtés, utilisant les moindres abris, les chasseurs d'Afrique ont garni le bord de la Marne. Au-dessus des troncs d'arbres abattus, des talus, des fossés, on aperçoit des têtes curieuses coiffées du taconnet kaki.

Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Au moment où j'ai presque atteint la terre ferme, le colonel m'envoie l'ordre, par le capitaine D..., de faire demi-tour, de repasser la rivière et d'aller avec tout mon escadron occuper un pâté de maisons situé à gauche du pont. Evidemment, c'est là une sage précaution. Bien qu'aucun coup de feu n'ait été tiré de ce côté, il se pourrait fort bien que du monde ait pu filtrer au travers des bois qui descendent jusqu'à mi-côte. Mais je ne m'attendais pas aux pénibles minutes que j'allais passer.

Au moment précis où je repartais dans la nouvelle direction et où je recommençais pour la troisième fois l'odieux et lent voyage, les tireurs ennemis, changeant leur objectif, prennent le pont comme point de mire et voilà que

les balles viennent recommencer à nos oreilles leur énervante musique. Qu'on se figure un peu notre situation et l'on jugera qu'il n'en peut guère être de plus exécrable : se trouver sur un pont mince comme un fil, tenant comme par miracle au-dessus d'une profonde rivière, voir ce pont pris en enfilade par un feu nourri de mousqueterie et être obligé de faire au pas de son cheval les 200 mètres que mesure le trajet. Peut-on imaginer pire calamité? Si nous étions à pied, que nous puissions courir, dépenser nos forces pour nous mettre à l'abri, puisque nous ne pouvons les employer à nous défendre, ce ne serait rien. Mais être sur de bons chevaux qui, en quelques foulées de galop, nous amèneraient derrière le rempart des maisons et, au lieu de les stimuler, être obligé de les maintenir, voilà qui est désagréable et nous fait trouver la situation stupide.

Je regarde les quatre braves chasseurs qui maintenant se trouvent devant moi. Instinctivement, ils font le geste de remonter leurs épaules le plus haut possible comme pour cacher leur tête derrière elles. Mais aucun ne hâte le pas. Aucun ne se retourne vers moi pour implorer l'ordre d'une allure plus rapide. Quel concert désagréable nous entendons! Tandis que les pieds des chevaux martèlent des notes graves et sourdes, les balles, au-dessus et autour de nous,

font entendre des claquements grêles et des sifflements singuliers qui n'ont rien d'harmonieux. Heureusement qu'ils tirent de loin et indignement mal, car, à la modeste vitesse où nous sommes, nous devons offrir une cible commode. Encore vingt mètres. Encore dix mètres. Enfin! nous voici à l'abri.

Je transmets les ordres du colonel au capitaine, qui vient de nous rejoindre. Je reçois mission d'occuper le jardinet d'une maison assez importante qui est située tout au bord de la Marne et qui est la construction la plus avancée du petit groupe de bâtisses placées à gauche du pont. Après avoir logé mes chevaux dans une ruelle qui la sépare de la bicoque voisine, je vais reconnaître mon terrain. La maison est un restaurant champêtre qui, à la belle saison, devait être un but de promenade pour les riverains. En passant sur la terrasse qui a été aménagée au bord de la rivière, j'y trouve le désordre habituel aux lieux qui ont été occupés par les Allemands : tables renversées, bouteilles brisées, relent de futailles et débris de vaisselle.

Le jardinet offrira peu d'abri à mes hommes. Toutefois, couchés derrière une sorte d'épaulement en terre qui le clôt vers la forêt, ils seront au moins dissimulés aux vues. Rapidement j'y place mes tirailleurs. Je pousse une patrouille à pied jusqu'à l'entrée du bois et je reporte

mon attention sur ce qui se passe vers le pont.

Pendant que je m'occupais à exécuter les ordres du capitaine, je ne me suis pas aperçu que la situation a notablement changé et que les chances que nous avions de pouvoir remplir notre mission jusqu'au bout deviennent bien plus grandes. En effet, l'artillerie allemande ne tire plus sur le village. Maintenant, son feu s'est accéléré et ses shrapnells passent en sifflant au-dessus de la brigade. Nous percevons leurs éclatements beaucoup plus loin, de l'autre côté de l'eau, vers la lisière des bois qui couronnent les hauteurs d'où, ce matin, je contemplais le paysage radieux. C'est donc que l'avant-garde de notre corps d'armée débouche. Dans une demi-heure, elle sera là et les cavaliers allemands, nous en sommes certains, ne tiendront pas longtemps.

Mais nos braves fantassins ont fait mieux encore. Sans doute ont-ils trouvé un cheminement parfait, ou bien les artilleurs allemands, hypnotisés par le village, ne les ont-ils point aperçus. Car voilà que se présente à moi un des plus jolis et des plus émouvants spectacles qu'il m'ait été donné de contempler depuis le début de la campagne.

D'où je suis, de la berge, je vois au-dessus et près de moi la mince ligne du pont. Il semble que personne ne voudrait plus s'y risquer, main-

tenant qu'on le sait en butte au tir de l'ennemi. Et, tout à coup, je vois paraître cinq hommes qui s'y engagent. Je les distingue parfaitement. Ce sont des fantassins. Il y a un officier et quatre hommes. L'officier marche devant, tranquillement, un bâton sous le bras droit, sa main gauche balançant une carte, qui fait une tache blanche sur le bleu de la capote. Et, derrière lui, les hommes en file, courbés sous le sac, le képi en arrière, l'arme à la main, marchant d'un pas ferme sans précipitation. On croirait être aux manœuvres. Leurs jambes se silhouettent un instant sur l'azur du ciel. Ils semblent qu'ils marchent au pas cadencé et, instinctivement, je ne puis m'empêcher de compter : un..., deux, un..., deux, chaque fois que leurs pieds reposent sur le tablier du pont. Mais, au moment où le petit groupe atteint le milieu de sa course, un sifflement suivi d'une explosion assourdissante nous fait battre le cœur à tous. Et aussitôt on perçoit le bruit bizarre que font une multitude de balles et d'éclats tombant dans l'eau. Les Allemands ont vu que notre infanterie commençait à traverser la rivière et maintenant ils tirent à mitraille sur le pont. Je regarde de nouveau mes fantassins. Ils sont encore là tous les cinq et ils continuent leur marche du même pas décidé et calme : un..., deux, un...., deux. Ah! les braves gens! Comme je voudrais les applaudir, leur

crier bravo! Mais ils sont trop loin et le bruit de la fusillade qui n'a pas cessé empêcherait ma voix d'arriver jusqu'à eux.

Dès qu'ils sont arrivés sur la rive, un autre petit groupe s'engage dans l'étroit passage, puis après celui-là un autre. Et chacun est salué par un ou deux obus dont les éclats retombent dans l'eau en lourde pluie. Mais la Providence protège nos soldats. La silhouette du pont est bien mince et les artilleurs des divisions de cavalerie allemandes sont de piètres pointeurs. Le projectile éclate toujours ou trop loin, ou trop près, ou trop haut, ou trop bas. Et, dès qu'une centaine d'hommes a pu passer, dès que les premiers tirailleurs, escaladant les hauteurs qui dominent à pic la rivière, commencent à déboucher sur le plateau, subitement le silence se fait. La cavalerie ennemie a lâché pied. Notre corps d'armée pourra passer la Marne sur le pont de Jaulgonne.

Maintenant le bataillon d'avant-garde tout entier s'engage sur le pont pour prendre pied sur le plateau. Vite notre brigade est rassemblée. Nos chasseurs s'empressent et s'ingénient pour faire boire leurs chevaux. Les musettes remplies d'avoine sortent des sacoches. Un instant après, personne ne se douterait que l'on vient de se battre ici. Les hommes cassent la croûte rapidement, car nous savons que la halte ne

sera pas longue et qu'il va falloir reprendre la poursuite sans répit jusqu'à la chute du jour. Avec mon capitaine et mes camarades, nous nous réjouissons que l'affaire ait pu se terminer pour l'escadron sans plus de pertes. F... revient de voir Laurent, le blessé de son peloton. Les docteurs espèrent que l'œil sera sauvé. Il ne faut donc pas nous plaindre.

Mais déjà on reboucle les sacoches et on rebride les chevaux. Je vais remplacer à la pointe d'avant-garde le premier peloton. Le colonel me fait appeler. Il me donne l'ordre de me porter immédiatement sur la route de Fismes, de fouiller tranquillement les environs et de prendre pied sur les hauteurs qui dominent la vallée.

Mon peloton décolle rapidement et je me réjouis une fois de plus à la vue de mes cavaliers rayonnant de gaieté à la pensée de courir sus à l'ennemi. Il va falloir s'éloigner sans tarder, dépasser les premiers éléments d'infanterie qui, eux aussi, font halte maintenant pour donner aux hommes le temps de prendre leur repas. Je détache mes éclaireurs de pointe. Les petits chevaux nerveux s'éloignent au galop sur la route blanche et je vois mes chasseurs mettre sabre au clair avec un geste aisé et décidé qui me ravit. Il semble dire : « Venez-y, venez-y..., nous sommes là. » Me voici cheminant bien

tranquille. Je sais que j'ai devant moi de bons yeux qui m'éviteront toute surprise.

Vite une escouade à gauche qui grimpe sur la crête. Les chevaux s'agrippent au sol fortement incliné, font débouler les cailloux et les mottes de terre. Ils donnent de rudes efforts pour grimper le versant abrupt de la colline. Leurs jarrets se tendent violemment et ils semblent s'exciter les uns les autres, jouer à qui arrivera le premier au sommet. Leurs cavaliers, déployés en fourrageurs, mettent des taches rouges et bleues parmi la grisaille des chaumes. Ils montent, ils montent, puis disparaissent derrière la crête. Un seul se voit encore. C'est lui qui m'assure que ce petit groupe détaché de mon peloton restera bien à ma disposition, ne s'égarera point dans une fausse direction; il m'assure que j'ai aussi et toujours de bons yeux sur ma gauche. Si quelque danger devait venir de ce côté, je sais qu'il me transmettra le signal convenu que lui aura fait son brigadier. Et je n'aurai qu'à galoper jusque là-haut pour juger la situation par moi-même. Sa silhouette se découpe sur le ciel pur. On distingue tous les détails du corps de l'homme, de celui du cheval, ceux de l'équipement et du harnachement, le sabre courbe, l'encolure gracieuse, les jambes nerveuses, l'énorme paquetage. Je reconnais le cavalier et je sais le nom de la monture. L'un

et l'autre sont de bonne trempe. Allons, me voici tranquille à gauche.

A notre droite, le terrain descend à pic sur une étroite vallée au fond de laquelle coule un ruisseau aux eaux claires.

Entre les arbres verts, on aperçoit par endroits des taches miroitantes où le soleil met des reflets métalliques. Et, de l'autre côté, s'élèvent les hauteurs couvertes par la forêt de Riz. J'aperçois à la lisière de cette forêt les ruines imposantes et tristes d'un splendide château. J'interroge un gamin qui, au bord de la route, nous regarde d'un air à la fois craintif et joyeux :

— Dis donc, petit, qui a brûlé le beau château, là-bas?

— M'sieur, c'est eux. Et puis ils ont tout pris, toutes les belles choses. Même qu'ils ont emporté tout sur de grandes voitures et après ils ont mis le feu. Mais tout n'est pas brûlé et encore ce matin il en est venu beaucoup avec des chevaux. Et ils cherchaient toujours dedans.

Je détache une autre escouade vers le château en lui recommandant de suivre d'abord la lisière du bois et de l'aborder avec précaution. Les cavaliers se faufilent par les interstices du talus bordant la route. Ils s'éparpillent parmi les boqueteaux semés au flanc de la croupe

que nous contournons. Me voilà gardé à droite.

D'un temps de trot, je monte jusqu'à l'endroit où la route atteint le plateau. Au moment où je vais y parvenir, je rencontre un groupe nombreux de villageois. Hommes, femmes, enfants s'avancent vers nous avec des airs joyeux. Je les vois qui interpellent mes éclaireurs de pointe. Des hommes leur font de grands signes, leur indiquant, de leur bras tendu, la direction du nord-est. C'est toute la population du Charmel qui vient à notre rencontre.

Le Charmel est un petit village situé à l'intersection des routes qui mènent l'une vers Fismes et l'autre vers Fère-en-Tardenois. Il semble accroché à flanc de coteau, car tandis que la route de Fère-en-Tardenois continue à suivre le plateau, celle de Fismes plonge brusquement à cet endroit et disparaît dans la vallée. Les maisons du Charmel s'étagent entre ces deux chemins. Les gens du village étaient donc bien placés pour voir la retraite de l'ennemi. Chacun d'ailleurs essaye de dire son mot. Je m'adresse directement à un grand homme sec et hâlé, à la moustache poivre et sel, qui a conservé une allure militaire et semble plus calme que la plupart de ceux qui l'entourent. Par lui, je peux avoir des renseignements assez clairs.

— Mon lieutenant, voilà... Ils ont filé ce matin

de bonne heure avec beaucoup de canons et de chevaux. L'artillerie est partie tout droit vers Fismes, par la route. La cavalerie marchait à travers champs. Elle a disparu au delà de la crête que vous voyez là-bas, de l'autre côté du vallon. Et puis, sur les huit heures, voilà qu'il en est revenu. Combien?... Deux, trois régiments, peut-être, et des canons. Ils redescendaient vers Jaulgonne. Je crois qu'ils voulaient détruire le pont. Mais, comme ils arrivaient au tournant de la côte, pan! pan! ils ont reçu des coups de fusil. Alors, nous sommes rentrés chez nous, vous comprenez. Et on a fermé la maison, car le canon s'est mis à tirer. Et quand nous n'avons plus rien entendu, nous sommes ressortis et nous les avons vus qui filaient à travers champs, comme les autres, et dans la même direction. Mais il se pourrait bien qu'il en soit resté quelques-uns dans les bois ou dans les fermes, de l'autre côté de la forêt de Riz...

Mon sous-officier l'interrompt :

— Mon lieutenant, les éclaireurs... Ils vous font signe...

En quelques foulées de galop, je les ai rejoints. Ils me montrent au loin, à quinze cents mètres de nous environ, sur la crête en face, un petit groupe de cavaliers auprès d'une meule et, à flanc de coteau, une patrouille de quelques dragons allemands qui circulent à petits pas, la

lance baissée, et, par instants, s'arrêtent, font face de notre côté.

Je saisis ma jumelle et je regarde attentivement dans la direction de la meule. Et alors je distingue nettement un spectacle qui me fait passer un frisson de joie. Les cavaliers ont mis pied à terre. Leurs chevaux ont été mis à l'abri de la meule. Trois des personnages se sont détachés des autres et forment un petit groupe bien séparé. Je ne peux distinguer le détail de leurs uniformes, mais je vois très nettement qu'ils regardent avec leurs lorgnettes dans notre direction. Par instants ils se rapprochent de l'un d'eux et doivent consulter la carte qu'il tient. Et voilà que de derrière la meule sort un homme à pied qui se silhouette merveilleusement à l'horizon. Il plante en terre, à côté de lui, un fanion de forme carrée que la brise fait onduler légèrement. Il me semble qu'il est mi-partie noir et blanc. Il n'y a pas à en douter, nous sommes là en face d'un état-major. Donc ils ne sont pas bien loin, ils se sont arrêtés, peut-être ont-ils l'intention cette fois d'accepter le combat à l'arme blanche. A cette seule pensée, que je communique à mes hommes, tous les cœurs se mettent à battre; le vain espoir nous revient, malgré tout, de voir se réaliser notre rêve. Il n'y en a pas un qui ne soit certain que la division de la Garde a bien voulu interrompre

sa fuite, que notre brave brigade de légère l'attaquera sans hésiter et la taillera en pièces. Je mets en hâte pied à terre et rédige rapidement mes renseignements. Je dis ce que j'ai vu et ce que m'ont appris les habitants, puis j'appelle un de mes chasseurs :

— Au colonel, au galop!

Sous l'éperon, le petit cheval alezan fait un brusque demi-tour et dévale en trombe la route poudreuse. En attendant des ordres, j'installe soigneusement mon poste. Je pousse des éclaireurs sur le plateau et jusque dans la forêt de Fère. Je prescris des patrouilles à mes gradés. Puis je reprends mon poste d'observation sous un gros arbre à l'aspect vénérable qui a dû voir passer bien d'autres générations et assister à bien d'autres guerres. Autour de moi, les villageois se rassemblent en si grand nombre que je suis obligé de les faire repousser par mes hommes jusque dans le Charmel. Pour consoler les pauvres gens, je leur dis :

— Dispersez-vous. Ils vous prendraient pour une troupe en armes et vous tireraient des coups de canon.

Je ne perds pas de vue mon état-major. Je voudrais que ma jumelle pût mieux me faire distinguer à qui j'ai affaire. Je voudrais voir leur attitude, connaître l'expression des visages de ces reîtres orgueilleux qui depuis quatre

jours fuient rapidement devant nous et refusent toujours un véritable combat. Je me figure que parmi eux doit se trouver le rittmeister à nuque débordante et à joues roses qui, après l'orgie de cette nuit au château de Condé, a oublié sa casquette suspendue au lustre de la salle à manger. Qu'il me tarde de voir déboucher la brigade, de recevoir les instructions du colonel!

Mais les voici. Mon cavalier revient, gravissant au trot la route qui vient de Jaulgonne. Hélas! ce n'est point ce que j'attendais.

Rester sur place jusqu'à nouvel ordre en continuant à observer et à se garder dans la direction de l'ennemi.

L'homme me donne des détails. L'infanterie, en grande partie, a déjà passé le pont. De l'artillerie aussi est déjà sur cette rive. Comme il achevait sa phrase, un fracas de roues et de chaînes me fait tourner la tête et je vois, derrière nous, dans les chaumes du plateau, deux batteries de 75 qui prennent position. Ah! ah! nous allons donc leur envoyer notre salut, au général qui plastronne là-bas, et à son aide de camp, le rittmeister que j'imagine être à ses côtés, raide et obséquieux. Mes chasseurs et moi nous regardons gaiement la mise en batterie. Comme nous l'aimons tous, ce bon petit canon qui, si souvent, dans les moments critiques, est venu nous apporter le soutien de ses

terribles projectiles! Ils l'aiment bien aussi, les braves canonniers que nous voyons sauter légèrement de leur caisson, décrocher leur pièce rapidement et la pointer avec des soins fraternels dans la direction de l'ennemi.

Debout sur un talus, la jumelle aux yeux, un chef d'escadrons crie des commandements que se répètent de l'un à l'autre les jalonneurs. Et, tout à coup, quatre détonations stridentes et sèches se font entendre derrière nous. Le sifflement des obus, qui frôlent presque nos têtes, est impressionnant, et, bien que nous sachions qu'il n'y a point de danger, nous nous baissons instinctivement. Mais aussitôt nous nous redressons pour regarder l'effet produit.

Quel dommage! la hausse était un peu courte. Nous voyons distinctement quatre petits flocons blancs paraître à flanc de coteau, un peu au-dessous du groupe d'officiers allemands. Ah! ils ne se le font pas dire deux fois! Je les vois se sauver à toutes jambes, tandis que les cavaliers placés derrière la meule entraînent rapidement les chevaux. Le porte-fanion, lui, part le dernier, fermant la marche avec un peu plus de dignité. Mais ils n'ont pas mis dix secondes à disparaître tous. Il ne reste plus en vue que les dragons de la patrouille. Ceux-ci gagnent la crête au grand galop.

Mais, au moment où ils l'atteignent, la

deuxième batterie ouvre le feu. Cette fois, la hausse est juste. Les quatre flocons blancs apparaissent exactement sur l'emplacement occupé par l'état-major la seconde précédente, deux à droite, deux à gauche de la meule. Et nous ne voyons plus de la patrouille que deux chevaux sans cavalier qui s'enfuient éperdument vers les bois.

Alors, les deux batteries ouvrent un feu d'enfer.

Tandis que l'ordre m'arrive de reprendre le mouvement en avant et que mes braves chasseurs se remettent avec ardeur à la poursuite, elles ont allongé leur tir avec une précision mathématique. Maintenant les obus éclatent de l'autre côté de la crête. Je me plais à me représenter ce qui doit se passer sur l'autre versant, où sans doute la division était massée. Tout en surveillant la vigilance et l'adresse de mes éclaireurs, mon imagination s'amuse à évoquer la fuite éperdue des brillants cavaliers de la Garde.

VI

MESSE BASSE ET SALUT SOLENNEL

19 septembre.

Ce matin, vers six heures, quand nous mîmes le nez hors de la paille où nous avions dormi, mon camarade F... et moi, nous eûmes une très désagréable surprise. Ce fut d'entendre dans la nuit noire le petit bruit monotone de l'eau qui tombe goutte à goutte de la pente inclinée du toit sur le pavé.

Hier, en arrivant à Pévy, à onze heures du soir, nous avions cherché asile dans une sorte de maison paysanne. L'hôtesse, une bonne vieille de quatre-vingts ans, avait mis à notre disposition une petite pièce carrelée et nue où nos ordonnances avaient fait de quelques bottes de paille un lit somptueux. La nuit avait été exquise. Le réveil eût été joyeux sans cette navrante constatation :

— Il pleut, fit F...

Je ne pus que me ranger à son avis. Ceux

qui ont été soldats, et surtout cavaliers, savent tout ce que contiennent de désolant ces deux mots : il pleut.

Il pleut, ce sont les vêtements transpercés, c'est le manteau trempé, pesant au moins vingt kilogrammes, c'est l'eau ruisselant du schako le long de la nuque et du dos, ce sont surtout les bottes transformées en deux petites mares où les pieds barbotent lamentablement. Ce sont les routes défoncées, la boue giclant jusqu'au visage, les chevaux glissant, les rênes raidies, la selle transformée en bain de siège. C'est le peu de linge propre, qu'on emportait, — trésor précieux, — dans ses sacoches, devenant un paquet humide où le cuir détrempé a imprimé de larges et ineffaçables taches jaunes.

Mais il ne faut pas penser à tout cela. L'ordre comportait : les chevaux sellés, l'escadron prêt à monter à cheval à six heures trente. Il doit être exécuté.

La nuit est toujours complète. Je sors dans la cour après avoir rabattu la calotte de campagne sur mes oreilles. Allons, le mal est moins grand que je ne le craignais. Il ne pleut pas, il bruine. Le temps est doux, pas le moindre souffle de vent. Une fois le manteau mis, il nous faudra bien des heures avant de sentir notre chemise mouillée. Au fond de la cour, des hommes s'agitent autour d'un petit feu. Leurs ombres

vont et viennent devant la lueur rougeâtre. Ils font le café, le *jus*, comme ils disent, ce quart de jus indispensable dans lequel le pain trempé leur semble un régal sans lequel on ne peut faire un bon soldat. Par les ruelles boueuses, je cours à mon peloton, sautant de-ci de-là pour éviter les flaques. Le jour se lève pâle et morne. De la terre détrempée monte comme une odeur fade.

— Rien de nouveau, mon lieutenant.

Dans la teinte grisâtre de l'aube, le maréchal des logis me rend compte. J'ai pleine confiance en lui. C'est un vieux sous-officier qui connaît son affaire. Petit, sec, sanglé dans sa tunique, il a conservé, malgré toutes nos misères, le chic spécial du sous-officier de légère. Je sais qu'il a déjà fait sa ronde derrière les chevaux, une chandelle à la main, flattant les croupes, cherchant d'un œil vigilant si quelque membre n'est pas endommagé d'un coup de pied ou d'une prise de longe.

Dans la grande cour de la ferme abandonnée et pillée où ils ont cantonné, les hommes se hâtent, donnant le dernier coup de sangle et cherchant leur place dans le rang. J'avale vivement le quart de café tiède et fade que m'apporte mon ordonnance, puis je vais prendre les ordres du capitaine sur la place. Il n'est encore rien venu de la part du colonel, cantonné à la

ferme de Vadiville, à deux kilomètres de nous. Allons, de la patience! Nous sommes accoutumés à ces *parties de drogue* depuis les quelques jours que l'armée se trouve arrêtée devant la formidable ligne fortifiée que les Allemands ont établie en arrière de Reims. C'est là, certainement, une des choses les plus décourageantes qui soient. Mais elle est inévitable et rien ne sert de se plaindre. Je remonte lentement la grimpette qui mène à mon cantonnement.

Pévy est un assez pauvre village adossé aux dernières pentes d'une ligne de hauteurs parallèle à la route de Reims à Paris. Ses maisons, tassées les unes contre les autres, semblent s'être groupées à leurs pieds pour s'abriter contre le vent du nord. Les quelques ruelles qui sillonnent le village grimpent à pic au flanc de la colline. Nous allons être obligés de piétiner dans la boue gluante de leur chaussée jusqu'à ce que les ordres arrivent.

En passant devant l'église, l'idée me vient de la visiter. Depuis le début de la guerre, nous avons eu rarement l'occasion d'entrer dans celles des villages que nous traversions. Les unes étaient fermées, le curé étant parti pour l'armée ou le village ayant été abandonné devant l'invasion. Les autres avaient servi de point de mire aux batteries et ne formaient

plus au milieu du village qu'un amas de ruines plus hautes et plus angoissantes.

Celle de Pévy semble accrochée au versan du coteau. On y accède par un étroit escalier de pierres grisâtres qui grimpe entre deux murailles couvertes de mousse. On traverse d'abord l'humble petit cimetière campagnard où de pauvres tombes à demi cachées sous les herbes montrent de naïves et pieuses inscriptions.

« Ci-gît... Ci-gît... Priez Dieu pour lui... »

Et toujours le cœur se serre quand on foule ces dernières demeures de ceux qui ne sont plus. Pas un héros, pas un homme célèbre ne repose au milieu d'eux sous un magnifique monument de marbre ou de granit. Mais combien sont là qui dorment et qui vivaient joyeux tout autour de cet enclos, dans les maisons que l'on aperçoit d'ici même, qui ont souffert là, y ont aimé et ont été aimés! Combien d'autres y sont déjà oubliés et reposent sous les pierres plus vertes dont les inscriptions déjà s'effacent! Ce matin, sous le ciel lourd et morne, l'impression est plus navrante encore.

Je distingue à peine dans le gazon l'étroit sentier qui mène à l'entrée. Sous mes pas, les gouttelettes accrochées aux herbes giclent sur mes bottes. L'humidité me pénètre tout entier, car la bruine tombe toujours, fine et tenace. Der-

rière moi, le village s'estompe et l'on distingue mal les détails des toits et l'enchevêtrement des cheminées.

Sous une arcade basse et sombre, je pousse une lourde porte ferrée de larges clous et je pénètre dans l'église. Et, tout de suite, j'éprouve une impression de détente, de bien-être et de repos. Qu'elle me paraît émouvante dans son humble simplicité, la petite église de Pévy !

Figurez-vous une sorte de salle aux murs nus, dont la voûte est soutenue par deux rangées de larges piliers. Le jour gris pénètre à peine par d'étroites verrières à ogive. Point d'horribles vitraux modernes à bon marché, mais une multitude de petits vitraux blancs rectangulaires bordés de plomb. Tout cela est simple et fruste, mais de cette simplicité même se dégage une noble et touchante poésie. Et puis, ce qui charme par-dessus tout, c'est que la pâle lumière qui pénètre dans le temple n'éclaire pas des murs recouverts de l'horrible badigeonnage que nous sommes accoutumés de voir sur ceux de la plupart de nos églises villageoises.

Celle-ci est une vieille, très vieille église. Le style en est imprécis, car elle fut sans doute construite, endommagée, détruite, reconstruite et réparée sous de nombreuses générations. Mais ceux qui l'ont conservée jusqu'à ce jour ont évité le lamentable crépissage qui en a défi-

guré tant d'autres. Les murailles sont faites de nobles et larges pierres où le temps a mis le cachet mélancolique de son empreinte. Nulle grotesque peinture n'en attriste la beauté tranquille, et la lumière blafarde, qui filtre à cette heure matinale, les éclaire d'une teinte vague et douce.

Aucun tableau, aucun ornement ne vient en outrager les murs. Seules les stations du chemin de croix montrent des images d'une facture presque enfantine et tellement naïve qu'elles doivent être l'œuvre patiente de quelque artiste campagnard. Et cela encore ajoute une note émouvante à l'harmonie des formes.

Mais un bruit léger, une sorte de murmure monotone et doux venant de l'autel, attire mon attention. Dans l'ombre presque complète qui a envahi le chœur, je distingue alors les six étoiles que font les six cierges allumés. Devant le tabernacle, une grande ombre blanche se dresse, presque immobile, semblable à quelque fantôme. Au bas des marches, une autre ombre agenouillée, la tête penchée vers les dalles, n'a pas bougé à mon approche. J'avance sur la pointe des pieds, avec d'infinies précautions. Il me semble que je commets un sacrilège en venant, moi profane, troubler ces deux hommes qui prient là, tout seuls, dans la demi-nuit de ce triste matin. Mon âme est envahie d'une émo-

tion sans bornes et je me sens si peu de chose auprès d'eux et parmi l'adorable mystère du lieu, que je m'agenouille humblement, presque timidement, dans l'ombre d'un des gros piliers proches de l'autel.

Maintenant je distingue plus nettement les êtres. Un prêtre est là qui dit la messe. Jeune encore, de haute taille, il a pour officier des gestes nobles et lents. Il ignore que quelqu'un est là qui le contemple de tous ses yeux. On ne peut pas supposer qu'il parle et agit pour impressionner de nombreux fidèles. Et pourtant il a une manière de s'agenouiller, d'étendre les bras et de regarder bien haut vers l'humble croix dorée placée en face de lui, qui fait deviner toute l'ardeur d'une prière fervente. Parfois il se retourne vers le fond de l'église pour prononcer les paroles rituelles. Son visage, doux et grave, encadré par la barbe naissante, semble un visage d'apôtre, tant l'irrésistible foi brille dans ses yeux. Et je suis tout surpris de voir, sous les vêtements sacerdotaux, le bas d'un pantalon rouge et des pieds chaussés d'énormes godillots couverts de boue.

Au bas des marches, l'ombre agenouillée est maintenant plus distincte. L'homme porte sur sa capote d'infanterie râpée le brassard blanc à croix rouge d'infirmier. Ce doit être certainement un prêtre, car je distingue, parmi les che-

veux bruns, la trace plus claire de la tonsure abandonnée.

Alternativement, à demi-voix, ces deux hommes prononcent les paroles de prière, paroles de paix, de repentir ou de supplication. Elles me paraissent une musique exquise, ces harmonieuses phrases latines qui parviennent jusqu'à moi. Et, comme pour les accompagner, au loin, du côté de Saint-Thierry et de Berry-au-Bac, le canon fait entendre sans discontinuer sa voix profonde.

Pour la première fois de la campagne, j'éprouve une sorte d'angoissante mélancolie. Pour la première fois, je me sens tout petit, tout misérable et presque une inutile chose à côté de ces deux belles figures de prêtres qui, dans la solitude de cette église de campagne, prient pour ceux qui tombent là-bas sous la mitraille.

Comme en un tel moment je me méprise et m'injurie! Comme j'éprouve un immense dégoût de l'existence stupide que je menais jusqu'ici, dans ma vie de garnison, en plaisirs grossiers et en folles ripailles! Et j'ai honte de moi-même, en songeant que chaque jour la mort me frôle et que je peux disparaître aujourd'hui ou demain après tant de jours gâchés et inutiles.

Sans effort, presque malgré moi, des paroles

pieuses reviennent sur mes lèvres, ces paroles que ma chère mère m'apprenait, sur ses genoux, il y a des ans et des ans. Et j'éprouve une jouissance très douce à retrouver des mots quasi oubliés :

— Pardonnez-nous nos offenses... Priez pour nous, pauvres pécheurs...

Il me semble que tout à l'heure je partirai meilleur et plus fort pour aller au combat. Et, comme pour m'encourager et m'approuver, voilà qu'un rayon de soleil très pâle entre par la verrière.

— *Ite, missa est*...

Le prêtre s'est retourné. Cette fois, je crois qu'il a baissé les yeux sur moi et j'ai l'illusion que ce regard est comme une bénédiction et une absolution.

Mais, subitement, j'entends dans la ruelle voisine un grand bruit de gens qui courent et de chevaux qui piétinent.

— A cheval!... A cheval!

Il me faut quitter à regret la petite église de Pévy. J'aurais tant voulu attendre la sortie de ces deux prêtres, leur parler, causer avec eux d'autres choses que de la guerre, de massacres et de pillages. Mais le devoir est là qui m'appelle à mes hommes, à mes chevaux, à la bataille.

Quelques instants après, comme je passe en

tête de mon peloton devant la grande ferme où est établie l'ambulance divisionnaire, j'aperçois l'abbé sortant d'une grange, manches retroussées et le képi sur l'oreille. Il porte un grand seau de lait.

Je reconnais son clair regard. Il me reconnaît sans doute aussi, car, quand nos yeux se rencontrent, il a pour moi un bon sourire.

Et aujourd'hui je vais au combat le cœur plus léger et l'âme plus sereine.

28 septembre.

Depuis six jours, nous sommes cantonnés à Montigny-sur-Vesle, joli petit village accroché, à flanc de coteau, sur les hauteurs situées à vingt kilomètres à l'ouest de Reims. Pour la première fois de la campagne, nous goûtons là quelque repos. En avant de nous, la lutte se continue entre tranchées françaises et allemandes, rendant impossible toute utilisation de la cavalerie. Le régiment doit simplement fournir chaque jour deux pelotons destinés à assurer la liaison entre les deux divisions du corps d'armée.

Quel bonheur de pouvoir enfin jouir d'un repos presque complet! Quelle volupté de coucher chaque soir dans un bon lit, de se lever sur le coup de sept heures, de voir dans les granges

nos pauvres chevaux enfin installés sur une bonne litière et de constater, chaque jour, que leur poil est plus luisant et leur croupe plus ronde.

Nous avons eu la chance de trouver, pour notre popote, l'accueil le plus charmant et le plus simple chez le brave M. Cheveret. Cet aimable vieillard s'est mis en quatre pour nous offrir tout le confort dont il dispose. Et tout ce qu'il nous offre, il nous l'apporte avec tant de bonne grâce et un si franc sourire que nous nous sommes aussitôt sentis à l'aise et, pour ainsi dire, en famille. Mme Cheveret, que nous avons tout de suite appelée « maman Cheveret », est une alerte petite vieille qui trottine toute la journée, en quête d'un service à nous rendre. Elle nous a installés dans la salle à manger et elle aide notre cuisinier à éplucher les légumes et à surveiller rôtis et entremets. Car Gosset, l'intrépide chasseur préposé à notre popote, est un professionnel de l'art culinaire et il excelle à faire tout avec rien. C'est dire qu'avec l'aide de maman Cheveret, il accomplit des prodiges. Le résultat de tout ceci est que nous commençons à nous amollir dans les délices de cette nouvelle Capoue. Et combien cela nous semble exquis !

Nous partageons cet éden avec deux autres escadrons de notre régiment, une section de parc d'artillerie et une ambulance divisionnaire.

Nous prions Dieu qu'il nous conserve encore longtemps dans un tel séjour.

Or, ce matin, après d'innombrables ablutions d'eau chaude, rasé de frais, mes bottes cirées et resplendissantes, je descendais la grimpette qui mène à la maisonnette de ce bon M. Cheveret, quand mon attention fut attirée par une petite affiche blanche apposée sur la porte de l'église. On y lisait :

Ce soir, à 6 heures,
salut du Très-Saint-Sacrement.

Je pensai tout de suite que cette heureuse initiative venait de l'aumônier de l'ambulance, car jusqu'ici l'église était restée fermée, le jeune curé ayant été appelé par la mobilisation. Je m'empressai d'aviser notre capitaine et mes camarades de la bonne nouvelle et nous nous promîmes tous de nous retrouver ce soir-là au salut.

Dès cinq heures et demie, nos oreilles sont ravies par une musique à laquelle elles ne sont plus accoutumées depuis longtemps. Dans le crépuscule naissant, une main invisible agite les cloches de la petite église. Comme leur voix nous repose délicieusement de la voix brutale du canon et de la voix aigrelette des mitrailleuses! Qui croirait que d'un si petit clocher

peuvent sortir des notes aussi profondes et aussi graves ? Cela vous remue le cœur et vous fait venir les larmes aux yeux comme une belle page de Chopin. Elles semblent nous parler, ces cloches. Elles semblent nous appeler à la prière et nous prêcher courage et vertu.

Au bout de l'allée déjà noyée d'ombre que je suis et dont les arbres forment comme deux murailles bruissantes, la petite église m'apparaît, avec son clocher tout mince et tout fluet. Elle se détache en une silhouette d'un bleu sombre, presque violet, sur le fond pourpre que lui fait le soleil couchant. Autour de la porte basse, des ombres noires s'agitent et se groupent. Sont-ce les bonnes vieilles du pays venant prier dans cette église qui leur est fermée depuis bientôt deux mois ? Il me semble les distinguer d'ici, dignes et droites dans leurs mantes du temps jadis.

Mais je m'approche et je reconnais mon erreur. Ce ne sont pas de vieilles et pieuses bonnes femmes qui se pressent vers le portail, mais un groupe d'artilleurs silencieux, enveloppés dans leur grand manteau bleu à pèlerine. Les cloches égrènent toujours leurs notes graves qui semblent appeler d'autres fidèles. Et je serais si heureux que leur voix fût entendue ! Car je crains fort que l'appel de l'aumônier ne soit guère écouté et que les bancs de la

petite église ne restent aux trois quarts vides.

Je pousse tout doucement la porte et, tout de suite, ma crainte s'envole. L'église est trop petite pour contenir tous les soldats accourus bien avant l'heure, dès le premier tintement des cloches. Maintenant que je n'ai plus peur de la voir presque vide, je me demande comment je vais trouver une place pour moi. Et je reste indécis sur le pas de la porte, dressé sur la pointe des pieds, cherchant des yeux, par-dessus les têtes de tous ces hommes debout, si quelque coin n'est pas resté inoccupé, où je pourrai, en paix, jouir de la beauté de ce spectacle inattendu.

La nef est plongée dans une obscurité presque complète. On a dû, sans doute, économiser l'éclairage, car on ne trouve plus à acheter ni bougie, ni chandelle depuis bien des jours. Même on a sans doute été obligé de faire appel à la bonne volonté d'un automobiliste de la Croix-Rouge pour arriver à se procurer toutes les bougies qui illuminent l'autel. Celui-ci est resplendissant. Tout ce que la sacristie renfermait de candélabres a été mis à contribution et le tabernacle est entouré d'une splendide auréole de lumière. Cela rend plus émouvante l'impression que l'on ressent à l'entrée.

Sur le décor illuminé du chœur se détachent en noir les silhouettes de plusieurs centaines

d'hommes debout, dressés face à l'autel. Un silence absolu règne sur cette assemblée de soldats. Et pourtant nulle discipline ne s'exerce, nul supérieur n'est là pour imposer le recueillement. D'eux-mêmes et sans mot d'ordre, ils ont compris ce qu'il fallait être. Ils se sont entassés les uns contre les autres et attendent sans impatience et sans parler que la cérémonie commence.

Soudain une forme blanche fend les rangs pressés des soldats et vient vers moi. Ses bras s'ouvrent en témoignage de bienvenue. J'ai reconnu tout de suite l'aumônier en surplis. Sa figure est rayonnante de joie et, sous ses lunettes, son regard brille d'un bonheur complet.

— Par ici, monsieur l'officier, par ici. J'ai pensé à tout. Il faut que vous ayez la place d'honneur. Suivez-moi.

Je suis le saint homme, qui me fraye, en jouant des coudes, un pénible passage dans l'allée complètement envahie. Il a réservé aux officiers toutes les stalles placées de chaque côté du chœur. Avant la guerre, elles devaient être occupées pendant la grand'messe par le clergé, les chantres et les fidèles de marque. De la main, il m'indique fièrement l'une d'elles et je me trouve un peu gêné de me montrer subitement en pleine lumière, entre un lieutenant d'artillerie et un médecin-major.

Mais voici que la porte basse de la sacristie s'ouvre et que paraît un cortège auquel nul ne s'attendait. Devant un prêtre barbu, marchent quatre artilleurs en tenue. L'un porte l'encensoir et l'autre la cassolette d'encens. Les deux autres, bras croisés, le regard droit, marchent devant eux. Tout le cortège, avec un ensemble parfait, s'agenouille devant l'autel. Et, dans le mouvement que fait le prêtre, je vois dépasser sous les vêtements sacerdotaux les guêtres crottées identiques à celles que portent les canonniers.

Et, en même temps, voici que, tout près de nous, s'élève une musique qui nous paraît céleste. Dans la pénombre, je n'avais point aperçu l'harmonium. Maintenant je distingue l'artiste qui nous charme et sait tirer d'un pauvre instrument usé des notes si pures. C'est un capitaine d'artillerie. Tout de suite les yeux se sont tournés vers lui. Chacun est ravi de l'entendre. Nul n'osait espérer qu'il nous serait donné d'élever nos voix pour chanter les hymnes sacrées.

Mais lui ne semble point avoir souci de ce qui l'entoure. La chandelle placée près du clavier éclaire d'une façon étrange la tête la plus expressive qui soit. Sur le fond noir de l'église, la lumière fait ressortir les traits du visage le plus noble, le plus distingué. Un front large et

pur, un nez aristocratique, une moustache blonde relevée en crocs et surtout deux admirables yeux bleus qui, sans se soucier des doigts qui jouent avec les touches, sont fixés droit vers la voûte, semblant y chercher l'inspiration.

L'aumônier, face à l'assistance, a dit :

— Mes amis, nous allons chanter ensemble l'*O Salutaris !*

L'harmonium indique les premières notes. Je me demande avec angoisse quelle atroce cacophonie va s'élever de cette assemblée de soldats, — en grande partie des réservistes, — que je crois réunis ce soir pour la simple curiosité du spectacle.

Quelle stupeur ! Tout d'abord quelques voix timides se joignent à celle de l'aumônier. Mais, bientôt, c'est comme un miracle. De toutes ces poitrines sort un souffle prodigieux. C'est à n'en point croire nos oreilles. Qui donc a dit que la foi a disparu du doux pays de France ? Qui donc l'a cru ? Les voix de tous ces hommes se sont unies pour le cantique. Pas un qui paraisse ignorer les paroles latines. C'est, sous la voûte profonde, un incomparable chœur où semble rayonner la ferveur la plus sincère. Pas une note discordante, pas une voix fausse pour en gâter la parfaite harmonie.

A qui fera-t-on croire que des hommes, ayant presque tous dépassé la trentaine, se rappelle-

raient le texte compliqué, s'ils n'avaient été élevés dans la foi de leurs ancêtres et ne l'avaient conservée?

Je ne puis m'empêcher de me retourner vers eux. Au reflet des cierges, les faces paraissent embellies et transformées merveilleusement. Pas une qui ait l'air ironique ou même indifférente. Quel magnifique tableau tout ceci eût inspiré à un Rembrandt! La nuit qui règne dans le sanctuaire a effacé même la forme des corps et les têtes seules émergent de l'ombre et attirent l'attention. C'est un prodige de grandeur qui séduirait le plus sceptique, le plus irréligieux des peintres. Cela charme et réconforte et fait oublier toutes les misères que la guerre laisse derrière elle. Que ne pourrait-on demander à des hommes ainsi transformés? Et je souhaite en moi-même de voir M. Homais, caché dans quelque coin, assister à ce spectacle.

A l'autel se déroulent les rites sacrés. En d'autres temps on aurait pu sourire du spectacle que forment ce prêtre-soldat servi par des enfants de chœur de trente-cinq ans en uniforme. Aujourd'hui cela touche et cela enchante. Et surtout on est ravi de voir avec quel soin, avec quels gestes harmonieux et précis ils s'empressent, pour que la cérémonie se déroule avec toute la pompe habituelle.

Mais les chants se sont tus. L'aumônier s'est

avancé jusqu'à la Sainte Table. D'une voix tremblante d'émotion il tente de dire sa reconnaissance et sa joie à tous ces braves soldats. Je ne pense pas qu'il soit un brillant orateur en temps ordinaire, mais aujourd'hui le digne homme est complètement incompréhensible. Le bonheur l'étrangle. Il cherche ses mots et, finalement, emploie l'un pour l'autre, puis s'embrouille en voulant se rattraper. Personne cependant n'a envie de rire quand, pour terminer son allocution, il dit avec un soupir de soulagement :

— Et maintenant, nous allons réciter deux dizaines de chapelet : l'une pour le succès de nos armes, l'autre à l'intention des soldats morts au champ d'honneur... *Je vous salue, Marie, pleine de grâces...*

Je regarde de nouveau l'intérieur de l'église et je vois les lèvres de tous ces hommes qui remuent, accompagnant en silence les paroles du prêtre. En face de nous, le capitaine d'artillerie a tiré de sa poche un chapelet et l'égrène, les yeux comme perdus dans un songe. Et, quand l'aumônier en arrive à la phrase : *Sainte Marie, Mère de Dieu...* des centaines de voix l'accompagnent, voix mâles et profondes qui ont des accents inattendus. Elles semblent proclamer leur foi et leur confiance dans Celui qui est là, devant eux, sur l'autel. Elles sem-

blent aussi promettre le sacrifice, le dévouement à cette autre chose sacrée, la Patrie.

Et quand, après un *Tantum ergo* chanté à pleins poumons, le prêtre élève l'ostensoir bien haut devant eux, je vois tous ces soldats qui, d'un même geste, s'agenouillent sur les dalles et courbent la tête. Le silence est complet et troublant. Pas une parole, pas une toux, pas une chaise traînée. Jamais, dans aucune église, je n'ai vu semblable recueillement. Quelque chose de sacré plane au-dessus de l'assistance et fait baisser tous ces fronts en signe de soumission et d'espoir. Bons et braves soldats de France, comme on vous aime et comme on vous estime en de pareils instants, et comme vos chefs auront confiance en menant de tels hommes au combat !

Nous voici attablés autour de la lampe sous laquelle la bonne maman Cheveret vient de déposer la soupière fumante. Tout au loin, vers l'est, le canon fait entendre des roulements sourds. Le brave M. Cheveret vient de monter de sa cave une vénérable bouteille de son meilleur bourgogne et, invité à trinquer avec nous par le capitaine, il s'installe à côté de la table, fumant sa vieille pipe de merisier et écoutant ravi nos gais propos.

Gosset, dans la cuisine proche, tout en surveillant un succulent bœuf à la mode, raconte à

maman Cheveret tout ébahie les exploits qu'il a accomplis depuis le début de la campagne.

Nous entendons dans la cour les hommes du premier peloton qui échangent des paroles joyeuses en mangeant leur gamelle et en vidant leur quart de vin au clair de lune.

Dans le fond de la vallée, sur le bord de la Vesle murmurante, du parc d'artillerie montent des chants et des rires.

Et le village lui-même, tout blanc sous le ciel étoilé, semble vivre dans une atmosphère de joie, de courage et de confiance.

VII

UNE VISITE A REIMS

30 septembre.

Hier, j'ai vu un Rémois venu à Montigny-sur-Vesle dire bonjour en passant au bon M. Cheveret. Et, comme je lui demandais des nouvelles de Reims :

— Ah! monsieur, dit-il, ne m'en parlez pas. C'est à fendre l'âme. Notre cathédrale brûlée, canonnée, détruite. Des milliers de maisons incendiées, des centaines d'habitants tués, des quartiers entiers anéantis. Je vous dis, monsieur, c'est affreux. Une si belle ville, pensez donc! Nous sommes tous ruinés, perdus...

Et comme il continuait, entrant dans des détails, citant des noms de rues et de boulevards, je vis bien qu'il n'exagérait pas et que les bruits qui couraient depuis quelques jours à l'armée au sujet des atrocités allemandes étaient bien l'expression de la vérité.

Je dois avouer, à ma honte, que ma première

impression fut assez égoïste. Au lieu de pleurer sur les trésors d'art et les reliques historiques que pouvait avoir détruits l'armée allemande, ma première pensée fut : « Ma maison est-elle encore debout? »

Car il faut dire qu'avant la guerre j'étais élève pilote à l'école militaire d'aviation de Reims. J'en avais été renvoyé lors de la mobilisation pour reprendre ma place restée vacante au régiment.

Contrairement à la plupart de mes camarades partis en même temps que moi pour faire leur apprentissage d'aviateur, je m'étais décidé, au lieu de prendre un appartement garni, à faire venir mon mobilier à Reims. J'avais loué, de moitié avec mon bon camarade P..., lieutenant d'infanterie, un vaste et bizarre appartement dans une très vieille maison située rue de Tambour, tout près de la fameuse maison des Musiciens, dont les cartes postales et les guides ont popularisé la curieuse façade.

J'avais pris goût tout de suite à ses épaisses murailles, à ses multiples coins et recoins, à la diversité de ses pièces, tantôt exiguës et basses, tantôt vastes et hautes; à l'escalier de quelques marches bizarrement contourné qui sépare l'appartement en deux parties sans pourtant constituer deux étages différents. Nous nous étions partagé fraternellement le logis et, dans la

partie qui m'était affectée, j'avais, avec un soin quasi religieux, apporté et placé les bons vieux meubles de famille qui me suivent de garnison en garnison depuis déjà bien des années. J'ai fini par aimer d'un amour véritable leurs arêtes usées et luisantes et j'affectionne la teinte passée des tentures, la trame grisâtre des tapis fanés, le doux accueil que me font les fauteuils de forme désuète.

Il m'avait fallu quitter tout cela pour partir en guerre. Je l'avais fait sans regrets et même avec la joie débordante que nous eûmes tous à la pensée de réaliser enfin le rêve de notre vie. Mais, après deux mois d'une dure campagne, revoir ma maison eût été pour moi comme est, pour l'explorateur, la vue d'une oasis dans le désert.

Je n'eus plus qu'un désir : obtenir du colonel l'autorisation d'aller à Reims. J'avais un prétexte tout trouvé. Au cours de notre retraite sur la Marne, notre convoi avait été enlevé et pillé par un parti de uhlans. Naturellement, depuis ce jour, nous étions privés de nos cantines, c'est-à-dire privés de linge, de vêtements de rechange, d'effets de toilette... Cela semble peu de chose, mais, pour des gens qui reçoivent la pluie, la poussière et la boue, qui couchent dehors, se traînent dans les champs ou s'aplatissent dans les fossés, la cantine constitue un

trésor aussi précieux que les magasins les mieux achalandés ; et les rares soirs où l'on a le temps de l'extraire du fourgon, on a l'illusion d'un bonheur indéfinissable.

L'état-major du régiment n'avait point échappé à cette triste catastrophe. Aussi me décidai-je à aller trouver incontinent le colonel et, excipant de ma qualité de demi-Rémois et de la connaissance que j'avais des ressources de la ville, je m'offris pour aller ravitailler tous les officiers du régiment. Ma demande fut favorablement accueillie.

Et voilà pourquoi, par cette fraîche et belle matinée de septembre, assis sur la banquette trépidante d'une carriole campagnarde, je descends la côte en lacets qui mène de Montigny à Jonchery au trot incertain du cheval Tibi II.

Tibi II est un cheval de réquisition qui vient de m'être octroyé. Il est arrivé d'hier avec un lot de chevaux envoyés par notre dépôt pour boucher dans nos rangs quelques-uns des vides causés par la fatigue ou les balles. J'ai choisi Tibi II entre tous pour lui confier la mission délicate de me véhiculer jusqu'à Reims en compagnie de mon fidèle Wattrelot. C'est une trotte de 40 kilomètres, l'aller et le retour compris. Mon œil exercé a cru distinguer dans Tibi II les qualités requises pour faire un excellent

carrossier. Il est petit, râblé, a l'encolure puissante et la croupe large. Son chanfrein busqué lui donne une certaine ressemblance avec le tapir. Il a l'œil malin et a tout de suite excité l'hilarité de mes hommes par la manière roublarde dont il est parvenu immédiatement à se créer une large place parmi ses camarades d'écurie étonnés.

A vrai dire, le départ n'a pas été fort heureux. Tibi II a fait quelques difficultés pour démarrer. Mais, grâce à l'agilité de Wattrelot, qui a sauté prestement du siège et l'a pris par la bride, nous avons pu sortir du village. Et maintenant, à la descente, poussé par la carriole, notre trotteur fait assez bonne figure.

Et, tout de suite, en arrivant à Jonchery, nous jouissons pour la première fois du spectacle pittoresque qu'offrent les cantonnements où sont installés les services de l'arrière. C'est un tableau curieux à contempler. Mais il l'est doublement pour ceux qui, jusque-là, n'ont fait que marcher et combattre sans songer à l'effort colossal qu'on donnait derrière eux. Wattrelot en est tout émerveillé et il exprime sa stupéfaction en phrases simples :

— En v'là de la viande !

Et, en effet, il y en a. C'est la boucherie qui alimente toute la 5e armée. Sur les bords verdoyants de la Vesle qui coule tout doucement à

l'entrée de Jonchery, une file interminable d'autobus chargés d'énormes quartiers de bœuf attend l'ordre du départ. Tout autour grouillent des territoriaux, manches troussées, mains et bras rouges jusqu'au coude.

Dans Jonchery même, c'est une cohue de fourgons, de voitures, d'automobiles qui se dépassent et s'entre-croisent avec une adresse incomparable. Devant une ambulance, des infirmiers s'empressent autour d'une charrette dont la bâche soulevée laisse entrevoir des corps gisant sur un lit de paille.

Mais en arrivant sur la route de Paris, nous sommes obligés de nous arrêter pour laisser défiler un bataillon de tirailleurs marocains. Ils marchent en bon ordre et, pour marquer la cadence du pas, l'un d'eux chante une sorte de mélopée gutturale. Tous les hommes reprennent le refrain avec ensemble et frappent dans leurs mains en mesure chaque fois que leurs pieds touchent le sol. Ce sont de beaux hommes, à la taille svelte, au nez fin et aux grands yeux intelligents. Leurs uniformes kaki sont complètement neufs et ils semblent arriver pour une revue plutôt que pour le combat gigantesque qui se livre à 20 kilomètres de là.

Enfin, nous voici sur la route nationale, que couvrent des files interminables de convois venus à Jonchery pour y chercher des approvi-

sionnements, et je suis obligé d'employer toute mon énergie, jointe à l'adroite et fréquente intervention de Wattrelot, pour contraindre Tibi II à se faufiler au travers des voitures. Décidément, mon choix n'a pas été heureux et je rencontre de grandes difficultés, principalement dans les côtes, pour obtenir de mon attelage une allure honorable. Il me semble que nous devons paraître quelque peu ridicules dans notre carriole et j'ai quelque honte, en approchant de Reims, à croiser constamment des fractions d'infanterie revenant ou allant au feu.

Je crains que nous ne jetions une note fausse dans ce poignant paysage de guerre. Sur un fond de bataille, nous offrons l'image bonasse de deux maraîchers se rendant à la ville voisine. Car maintenant nous approchons de la ligne de feu et, à gauche de la route, une batterie de 75, dont les pièces sont dissimulées artistiquement sous des bottes de paille, semble attendre le moment d'ouvrir le feu. Vers Saint-Thierry et Merfy, notre artillerie fait entendre un roulement ininterrompu auquel vient, par rafales, s'ajouter le crépitement lointain de la fusillade.

Nous voyons sur la route, à chaque pas, les traces des derniers combats, fils télégraphiques coupés et pendant lamentablement le long des poteaux, cadavres de chevaux horriblement gon

flés, équipements abandonnés dans les fossés, tranchées esquissées à peine et tout de suite délaissées pour la marche en avant. Mais où nous sentons surtout l'angoissant et obsédant rappel à l'horreur du moment, c'est dans le tableau que nous offrent les environs de Reims à mesure que nous approchons du faubourg de Vesle.

C'est, de toute la ville, le quartier qui a le moins souffert du bombardement et c'est là que se réfugient dans la journée la plupart des Rémois qui n'ont pas voulu abandonner complètement leurs foyers. A ceux-ci sont venus se joindre par milliers les malheureux habitants des villages champenois, dont l'ennemi a envahi les demeures. Ils sont là, par groupes, assis dans les fossés de la route ou au pied des meules qui leur ont servi de refuge pour la nuit. Près d'eux, quelques paquets de hardes et quelques ustensiles de cuisine. Ils regardent d'un œil morne les autos et les estafettes qui sillonnent la route sans relâche, et tout ce va-et-vient semble leur être indifférent. Il semble que leurs pensées vont ailleurs, plus loin, vers les maisons qu'ils ont laissées lorsqu'ils sont partis en hâte, sous les obus qui commençaient à éclater dans les petites rues de chez eux.

Je ne connais rien de plus triste que ce spectacle. Pourtant nous devrions y être accoutumés, car cent fois déjà il a frappé nos yeux,

de la Belgique à la Marne. Mais chaque jour il nous paraît plus navrant. Et pourtant, ici, autour de leurs parents prostrés, les enfants, par bandes joyeuses, jouent à cache-cache dans les tranchées creusées par les Allemands avant leur retraite au delà de Reims. Déjà ils ont presque oublié les misères du moment; déjà ils retrouvent l'insouciance de leur âge. Ils n'ont pas la préoccupation de se dire : aurai-je demain du pain à manger? Et c'est cette question que se posent leurs parents, c'est elle sans doute qui fait se plisser leurs fronts et qui, plutôt que les nuits passées à la belle étoile, rend leurs visages plus pâles et leurs yeux plus meurtris.

Avec quelques difficultés, nous franchissons une double barricade de pavés dressée à l'entrée du faubourg. En arrière, un bataillon du ...e de réserve est au repos près des faisceaux formés. J'avoue que c'est pour moi une véritable joie de les contempler. Ce ne sont plus ces petits pioupious en tunique bleue et pantalon rouge que l'on regarde à peine, le dimanche, flânant le long de la Seine avec des airs naïfs et des gestes gauches. Ce sont des hommes à la figure terreuse, à la barbe hirsute, aux traits creusés par les fatigues des nuits trop courtes et des combats ininterrompus. Ils n'ont guère dû chômer depuis le début de la campagne et surtout pendant ces derniers jours, car leurs capotes et

leurs pantalons, couverts d'une boue jaunâtre, ne laissent plus deviner quelles étaient leurs couleurs primitives. Mais en vain chercherait-on, dans leur attitude ou leur visage, la marque d'une lassitude ou d'un regret. Ils semblent, au contraire, trouver tout naturel d'être là, eux, bons bourgeois, ouvriers ou paysans, devenus presque tout de suite les admirables fantassins qui viennent de gagner la bataille de la Marne. C'est sur eux que comptent tous les Français pour la victoire finale. Et ils ont raison, car chacun de ces hommes au maintien calme et digne, au regard profond et confiant, est une petite parcelle de l'incomparable force qui a culbuté le barbare et le boutera hors de France.

Mais notre carriole chemine toujours parmi les flâneurs nombreux qui encombrent le faubourg et nous arrivons enfin au canal, que nous franchissons sur le pont tournant, gardé par une section de territoriaux. Tout de suite, l'aspect de la ville change quand nous nous engageons rue de Vesle. Les passants deviennent rares; ceux que l'on rencontre filent vite, en rasant les murs, sortant d'une maison pour entrer rapidement dans une autre. Aucun ne s'arrête sur les trottoirs, aucun groupe ne se forme pour causer ou pour se communiquer les nouvelles. Une terreur muette plane déjà sur la ville et on la lit sans peine dans les yeux des

habitants. C'est qu'ils ont vu beaucoup d'entre eux tomber sous les obus allemands et, tandis que nous avançons vers le centre de la ville, on entend nettement le bruit que font les grosses « marmites » ennemies éclatant à l'autre extrémité, sur le faubourg Cérès.

La rue de Vesle, cependant, a peu souffert en comparaison des quartiers du nord et de l'est. Mais les quelques projectiles qui y sont tombés en ont tellement ébranlé toutes les maisons que nombre de vitres ont été brisées et que nous avançons sur un véritable tapis de verre. De-ci de-là, quelques façades éventrées par les obus montrent l'intérieur navrant des appartements bouleversés, débris de meubles suspendus dans le vide, tableaux intacts accrochés aux murailles, cheminées encore garnies de la pendule, des candélabres et des photographies familiales.

Au bout de peu de temps, j'avais aimé dans Reims le cachet spécial de cette grande ville moderne où l'on voit, sans en être choqué, les plus purs souvenirs anciens voisiner avec le luxe, le confort et la gaieté. C'est donc en quelque sorte mon cœur de Rémois qui se serre en voyant ce que sont devenus les lieux que j'avais connus si pleins de vie bourdonnante et joyeuse.

En passant devant le Kursaal, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur moi-même

et sur les vicissitudes des choses humaines. Je songe à son bar fameux, aux mille lumières qui éclairaient ses salles, à la jeunesse élégante qui y venait si souvent. Qu'est devenu tout cela? Où êtes-vous, Paulette, Chonchette, Denise, Anita et tant d'autres?... Où sont les tziganes qui faisaient vos délices avec leurs valses lentes et leurs tangos?... Une verrière brisée, quelques affiches pendant lamentablement... Ce sont les seuls vestiges qui restent de toute cette vie de fête et de plaisir. La guerre a passé par là.

Mais une véritable angoisse m'étreint en arrivant devant la cathédrale. Je n'ose même essayer de décrire le spectacle qui frappe nos yeux et les ravages qu'ont causés à cette merveille les obus et l'incendie. D'autres plus autorisés décriront l'horreur que l'on ressent à la vue de ces tours mutilées, hachées par l'avalanche de fer et de feu que les barbares ont fait déferler sur elles; ils essaieront d'évoquer le tableau de cette charpente effondrée, de ces murs effrités, de ces nobles pierres que l'incendie a transformées en blocs à demi calcinés, de ces mille dentelures fauchées par les éclats et jonchant le sol. Je me sens incapable de le faire, car les termes m'échappent qui donneraient l'impression exacte de ce que mes yeux contemplent.

Et je voudrais surtout dire ce qui me semble

le plus tristement tragique. Descendu de ma carriole, je m'approche du portail central, que garde un territorial farouche. Par la plaie que laissent béante les portes consumées, le spectacle est navrant de cet admirable sanctuaire, jadis si imposant dans son austérité et sa grandeur un peu triste, dans ses lignes si idéalement pures, aujourd'hui ouvert à tous les vents, rempli du chaos lamentable des débris entassés par l'incendie. Je ne peux m'empêcher d'évoquer une vision tout autre que j'avais eue à cette même place quatre mois auparavant, lors de je ne sais plus quelle grande fête religieuse, Ascension ou Pentecôte. Elle m'avait tellement impressionné par sa beauté étrange qu'elle est toujours restée gravée dans mon souvenir.

Dans le fond de la basilique pleine de fidèles, le chœur et l'autel étincelaient de mille cierges allumés et, à cette lumière rougeâtre, venait s'ajouter celle d'un radieux soleil filtrant à travers les inestimables vitraux dont aujourd'hui les débris jonchent le sol. Et, tandis que la maîtrise faisait entendre les admirables phrases du *Credo,* mes regards furent frappés du tableau le plus impressionnant qui soit. A gauche du chœur, assis sur une sorte de trône surélevé, le dos légèrement voûté mais la tête droite, le cardinal archevêque semblait une de ces figures du moyen âge qu'excelle à peindre

Jean-Paul Laurens. A ses côtés, dans les stalles de bois finement sculpté, d'autres prêtres, immobiles dans leurs vêtements d'apparat, achevaient de constituer un tableau d'un temps passé et je me serais cru reporté à plusieurs siècles en arrière. Le cadre où se déroulait la cérémonie, l'idéale musique qui l'accompagnait, tout cela me fit oublier un instant la hideur des architectures contemporaines et le grotesque de nos costumes; et je demeurai saisi d'admiration et de respect pour le génie des grands ancêtres qui avaient su édifier la merveille de pierre. Comment aurais-je pu supposer que, quelques mois plus tard, une si précieuse relique serait presque anéantie sous mes yeux?...

Mais l'heure file. Il faut nous arracher à notre contemplation désolée. Il est temps de penser à mon propre logis. Nous voici sur la place des Marchés, dont une des faces est anéantie. Heureusement les vieilles et pittoresques maisons, qui mettaient une si jolie note dans le coin opposé aux halles, ont été épargnées jusqu'ici. Encore ces quelques mètres à franchir et je vais entrer rue de Tambour.

Nous y sommes. Tibi II tourne difficilement et comme à regret et, d'un pas hésitant, pénètre dans la très vieille et très étroite petite rue. Horreur! A l'autre extrémité, juste à l'endroit où, si

souvent, j'ai franchi la lourde porte cochère qui menait dans ma cour, un énorme tas de décombres barre entièrement la chaussée et je distingue dans la façade même de ma maison une large plaie béante. Sauter à bas de mon siège et courir jusque-là est l'affaire d'un instant. Je jette à peine les yeux sur ma voisine, la vénérable maison des Musiciens, qui, ébranlée par l'explosion, a dû vaciller d'indignation, car on a été contraint de l'étayer de quatre puissants madriers, et j'entre d'un bond dans la cour déserte. Au-dessus de mes fenêtres, dont les persiennes closes semblent vouloir protéger mon bien, je vois une partie du toit effondrée. En hâte, je gravis les quelques marches de pierre qui conduisent à l'entrée et, d'une main qui tremble, j'introduis la clef dans la serrure. Voici l'escalier à la voûte sombre et basse où rien ne paraît avoir bougé; je le gravis, je pousse la porte de la pièce où j'ai organisé mon cabinet de travail.

O joie! Rien n'est changé, ni le vieux et vaste bureau encombré de bouquins et de paperasses où si souvent j'avais rêvé d'écrire de belles choses, ni les profonds fauteuils au velours fané, ni les lourds rideaux d'étoffe épaisse et douce. A la lumière tamisée des volets clos, je distingue chaque chose à la place accoutumée. Il semble que je suis sorti d'ici seule-

ment ce matin et que la vie de tous les jours va suivre son cours. Même je vois, jeté sur un coin de la table, le livre que je lisais au moment du départ. Il me semble étrange de ne plus m'en rappeler le titre, je le feuillette un instant. Ce sont les *Fleurs du mal* de Baudelaire. Si je m'étendais à la place préférée, sur le divan placé là-bas, près de la cheminée, et si je me laissais aller à relire tout bas les vers âpres et tendres...? Mais le bruit des obus qui, de temps à autre, tombent avec fracas non loin de là, me rappelle trop vite à la réalité.

Je passe dans les autres pièces et, si mon bonheur décroît par les constatations navrantes que je fais en voyant que les plafonds sont en partie écroulés et que les planchers sont recouverts de plâtras et de débris de lattes, je dois pourtant m'estimer heureux que le désastre n'ait pas été plus grand. Tout n'est point perdu et j'ai confiance dans la parole que j'ai entendu bien souvent répéter par les artilleurs. Jamais, disent-ils, deux obus ne tombent à la même place. Je ne jurerais pas qu'ils ont absolument raison, mais je veux pour cette fois qu'il en soit ainsi!

Au moment de remonter en voiture, mon attention est attirée par une immense affiche verte apposée sur la maison voisine. C'est la proclamation adressée à la population de Reims,

au moment de l'approche des troupes françaises, par le gouverneur allemand de la place. On y lit la liste des soixante-dix otages pris parmi les habitants notables de la ville, et elle se termine par les phrases suivantes : « Si le moindre obstacle est laissé dans les rues, qui puisse gêner la marche des troupes allemandes, tous les otages seront pendus... Si le moindre acte d'hostilité est commis contre elles, la ville sera brûlée et tous les habitants pendus. » Qu'importe? On hausse les épaules maintenant devant ces horribles menaces. Ils sont partis, et bien partis. Ils peuvent écraser Reims sous leurs obus, jamais, on le sent bien, ils ne pourront désormais la souiller de leur présence.

Mais nous voici rue de l'Arbalète. J'arrête mon attelage à l'entrée des Galeries Rémoises, où je compte bien trouver la plupart des objets qui me sont commandés. Juste en face, une maison a été complètement éventrée par un obus. Mais ma déception est grande de trouver portes et devantures fermées. Et pourtant je ne veux pas repartir les mains vides. J'interpelle le concierge, que j'aperçois au travers de la grille close de la cour des marchandises. Le brave homme se récrie :

— Oh! mon lieutenant, impossible de continuer la vente. Voyez comme nous l'avons échappé belle : cinq mètres de plus ou de moins,

et c'étaient les Galeries qui s'effondraient. Et hier, au Grand Bazar, qui a voulu rouvrir, une petite vendeuse a eu la tête emportée par un obus au moment où elle débitait une paire de gants.

Et comme j'insiste en narrant toutes les misères et toutes les privations dont nous souffrons, il est pris de pitié :

— Entrez vite, que personne ne vous aperçoive! Vous trouverez encore quelqu'un à l'intérieur pour vous servir.

Dans l'immense magasin où tous les rayons ont conservé leurs étalages agréablement agencés, règne un morne silence. Et l'on est gêné de se trouver ainsi solitaire dans ces salles où l'on a connu jadis la cohue empressée et bourdonnante des acheteurs. Mais, en avançant de quelques pas, voici que j'aperçois, groupés autour du comptoir central, quatre hommes et deux femmes qui causent à voix basse et paraissent désemparés de se trouver inactifs. En m'apercevant, ils semblent tout joyeux de rencontrer enfin un client et ils se mettent à ma disposition avec la meilleure grâce du monde pour rechercher, entasser et empaqueter la multitude de choses dont je leur remets les listes savamment ordonnées : parfumerie, papeterie, bonneterie, mercerie...

Tandis qu'elle me prépare un volumineux

colis de savon et d'eau de Cologne, je cause avec la vendeuse. Elle est jolie dans sa robe noire toute simple. Elle a d'admirables cheveux blonds, d'un blond très pâle aux reflets métalliques; elle les a savamment ondulés et rejetés en « coup de vent », à la dernière mode, — du moins à la dernière mode d'avant la guerre, car, maintenant... Nous venons de vivre deux mois de fatigues et de combats. Nous n'avons traversé que des pays abandonnés ou dévastés, où les quelques rares habitants que nous rencontrions étaient de pauvres hères qui n'avaient pas fui pour ne pas abandonner complètement le peu qu'ils possédaient, et, depuis le début d'août, nous n'avons pas mis le pied dans une ville, ni même dans un bourg. Aussi ne puis-je dire la sensation exquise que me procure la grâce de ma petite vendeuse.

Elle rit de bon cœur des compliments que je ne puis m'empêcher de lui adresser. Avec quelle adresse, tout en causant, elle manie sachets et flacons! Sans arrêter un instant son travail, elle me raconte les misères et la honte de l'occupation allemande et, quand elle a terminé les trois énormes paquets qui me sont destinés :

— Et je suis fiancée, monsieur, et lui est là-bas, en Lorraine, depuis le début de la guerre. Et voilà un mois qu'il ne m'a pas écrit...

— Il reviendra, mademoiselle, soyez-en certaine...

Avec la plus grande complaisance, les employés aident à caser dans la carriole la masse imposante de mes achats et je les quitte à regret. C'est là encore un des miracles de cette guerre : l'acte qui, dans la vie ordinaire, semblerait le plus banal prend tout de suite une forme nouvelle et accomplit ce prodige de nous faire paraître chaque homme meilleur et chaque femme plus charmante. Je m'en vais avec la conviction absolue que ceux et celles que je viens de quitter sont des êtres aimables, des natures d'élite et des cœurs d'or; et certainement, quelques mois plus tôt, j'aurais fait les mêmes achats aux mêmes vendeurs avec la certitude d'avoir affaire à des gens lambins, désagréables et grognons. La guerre dessille les yeux!

Mais les émotions et le grand air ont excité mon appétit et me font songer que l'heure du déjeuner est sonnée depuis longtemps. Où aller? Tous les hôtels sont fermés, tous les restaurants fameux, le Lion d'Or, le Grand Hôtel, la « Splendid » ont clos leurs portes. Puisque je suis dans cette rue, je vais pousser jusqu'à la « Select Taverne » où, au temps de la paix, nous avions notre pension. Nous y voici. Tout est silencieux et la porte résiste à mes efforts. Là aussi, sans doute, le personnel a fui devant le

bombardement et laissé désertes les salles où nous fîmes tant de joyeux repas.

Cependant les coups répétés que je frappe ont été entendus. Je perçois le bruit d'un pas léger dans le couloir et, à travers l'huis, une voix féminine, un peu inquiète, demande :

— Qui est là ?

Et, comme je me nomme :

— Ah ! c'est vous ! Quel bonheur ! Entrez donc !

Et c'est Mlle Marguerite, la caissière, qui tire le verrou et me tend les deux mains que je serre franchement, amicalement. Elle n'a pas changé. Elle a toujours ses grands yeux sombres, immenses, profonds et doux, éclairant son joli visage à la peau mate. Quelle joie de la revoir, de lui parler, à cette bonne camarade si simple et si charmante, à laquelle personne à Reims ne peut reprocher la plus petite chose ! Et pourtant que de déclarations elle a reçues, de quelles tentations ne l'a-t-on pas entourée ? Mais elle a continué son chemin tout droit, parmi les embûches et les promesses, gardant son humeur égale et sa grâce souriante, et restant l'objet de l'estime et de la sympathie générales. Chaque fois qu'elle venait nous dire bonjour, à notre table d'officiers, dans la salle du premier étage, les conversations se faisaient plus sérieuses et les expressions moins gaillardes.

Elle semble, à me revoir, trouver une joie égale à la mienne et, tandis qu'elle aide l'unique garçon restant à dresser la table et à servir un repas impromptu, elle me raconte toutes les tristesses subies depuis cette chaude nuit des derniers jours de juillet où nous fûmes tous réveillés et dispersés aux quatre coins du front.

— Mais surtout, ajoute-t-elle, je voudrais vous dire la joie que j'ai ressentie lorsque nos soldats revinrent. C'était par un clair matin. Depuis deux jours, le canon faisait rage autour de notre pauvre ville et la fusillade, d'abord lointaine, se rapprochait. Le soir du second jour, on vit des quantités énormes d'artillerie et de convois qui traversaient la ville, se dirigeant vers l'est. Les hommes avaient l'air exténué, les officiers étaient silencieux et sombres et d'innombrables voitures de blessés passaient par les rues détournées pour ne pas gêner la marche des colonnes. L'espérance faisait battre nos cœurs, mais personne n'osait sortir ni demander des nouvelles, de peur de recevoir un mauvais coup. Nous ne dormîmes pas cette nuit-là; nous nous demandions si le lendemain n'allait pas être le signal de l'incendie et du massacre dont nous étions menacés depuis tant de jours.

Et voilà que dès l'aube, en poussant nos

volets, nous fûmes tout surpris de ne voir aucun Prussien dans la rue et de n'entendre le canon que bien plus loin, vers Brimont et vers Béru. Alors nous nous risquâmes sur le pas des portes, oh! timidement, n'osant croire à notre bonheur. Et tout à coup nous entendons crier : « Les voilà, les voilà! » Ah! il n'y avait pas besoin de demander de qui il s'agissait. Cela se devinait rien qu'à l'accent dont ces mots étaient prononcés. Alors je n'y ai plus tenu et j'ai couru sans chapeau, comme je suis là, jusqu'à la rue de Vesle d'où venaient les cris. Comment vous dire l'expression de joie presque trop grande que nous eûmes tous! Nous pleurions de bonheur et il me semblait que j'allais défaillir.

Ils étaient deux tout petits fantassins, encore bien loin, tout au bout de la rue, à peu près à hauteur de l'établissement de bains. Ils marchaient carrément, la tête haute et droite sous le képi bleu rejeté sur la nuque, l'un à droite et l'autre à gauche de la rue. Bien plus loin, vers le pont du canal, débouchait un petit groupe d'autres soldats, avec un officier. Aux fenêtres, les habitants se penchaient, ivres de joie, et criaient : « Bravo! Vive la France! » D'autres descendaient quatre à quatre dans la rue et venaient serrer la main des troupiers. Mais eux, sérieux et graves, l'œil fixé vers l'extrémité de la rue, au delà de la place Royale, s'arra-

chaient aux étreintes et continuaient d'un pas rapide leur marche en avant.

Le premier arriva près de moi. Ah! comme il me parut beau, malgré sa figure couverte de poussière où la sueur traçait de noires rigoles! C'était un tout jeune soldat, presque imberbe; sa capote ouverte laissait voir son cou nu, sans cravate; il avait relevé ses manches jusqu'au coude, comme un bon ouvrier qui s'apprête au dur labeur. Il marchait vite, courbé sous le poids du sac, balançant horizontalement son fusil dans sa main droite. Sa capote, son pantalon et ses souliers n'avaient plus qu'une teinte grisâtre uniforme, tant la boue et la poussière s'y étaient incrustées. Mais tout cela le rendait encore plus beau... Et puis, c'était le premier soldat français... Après les autres, dame! ça faisait quelque chose. Alors... je lui ai sauté au cou et je l'ai embrassé.

— Mademoiselle Marguerite! Vous... embrasser un soldat!

Elle n'a pas rougi; elle me regarde bien en face, de ses grands yeux noirs, et elle sourit si gentiment, si franchement... Je lui serre la main pour lui prouver combien je trouve son geste joli.

— Et les camarades, mademoiselle Marguerite, avez-vous eu des nouvelles?

— Hélas! Vous ne savez peut-être pas

encore... Votre ami, celui qui habitait avec vous, le lieutenant P...

— Eh bien?

— Eh bien, voilà. Hier, dans la soirée, un soldat a frappé ici. Il criait : « C'est bien ici Mlle Marguerite M...? » Alors je me suis mise à la fenêtre et je lui ai dit : « C'est moi, qu'y a-t-il? — Mademoiselle, je suis chargé d'une commission pour vous. Tout à l'heure, comme je me dirigeais vers Reims à bicyclette, j'ai croisé un brancard où l'on emportait un officier tout pâle et qui semblait grièvement blessé. Il m'aperçut, m'appela, et quand je fus tout près de lui : « Si « tu vas à Reims, dit-il, rends-moi le service « d'aller jusqu'à la « Select ». Tu demanderas « Mlle Marguerite M... et tu lui diras adieu de « ma part. Rappelle-toi bien mon nom : lieute- « nant P..., du ...e de ligne. Tu lui diras que je « viens de recevoir deux éclats d'obus, un dans « la jambe, ceci n'est rien, mais l'autre dans le « bas-ventre, et c'est plus vilain. Je crois que « j'ai mon compte et je ne veux pas partir, étant « si près d'elle, sans qu'elle ait mon dernier « salut... »

Pauvre P..., est-il possible? Un si bon, si excellent camarade, qui mettait tant de joie dans l'intérieur un peu sombre de notre vieux logis. Encore un sans doute qui manquera à l'appel pour la grande revue, à la fin de la guerre.

— Vous voyez, mademoiselle Marguerite, comme tout le monde vous aimait ici. Allons, adieu. Il ne faut pas pleurer. La guerre a ses tristes moments comme elle a ses instants de joie et de gloire. Pour l'instant, ne pensons qu'à ceux-ci.

Et je m'éloigne, le cœur serré, pour retrouver mon équipage qui m'attend sur la place des Marchés presque déserte. Tibi II, à la tête duquel veille le fidèle Wattrelot, attentif. Tibi II semble avoir repris de nouvelles forces avec l'avoine qu'il a goulûment engloutie. Il tourne vers moi sa tête de tapir et hennit bruyamment. Aussi je n'hésite pas à entrer à la succursale de la maison X..., qui est encore intacte et bien achalandée. J'achète pour plus de deux cents francs de conserves, de vins fins, de liqueurs, etc... Tout ceci forme à l'arrière de ma carriole une pyramide imposante, échafaudée par-dessus les paquets confectionnés aux Galeries. Comment Tibi II parviendra-t-il à ramener tout cela à Montigny-sur-Vesle? Il semble lui-même se rendre compte de ce qu'on attend de lui et a déjà perdu son air conquérant de tout à l'heure.

Mais je veux, avant de reprendre le chemin du retour, jeter un coup d'œil sur le quartier Cérès. C'est sur lui maintenant que s'acharne l'artillerie allemande et il paraît qu'elle y fait les pires ravages. Laissant ma voiture place

des Marchés, je gagne à pied la place Royale. Je voudrais aller jusqu'au boulevard de la Paix en passant par la rue de l'Université. Mais je dois tout de suite renoncer à mon projet. La rue de l'Université et la rue qui aboutit à la place Cérès ne sont plus qu'un amas de décombres dont quelques-uns fument encore. L'alignement des maisons est à peine marqué par les pans de murs demeurés debout. C'est un quartier presque complètement anéanti et qu'il faudra, après la guerre, reconstruire en entier après l'avoir rasé. Les barbares continuent à s'acharner sur ces débris informes et, toutes les cinq minutes, une de leurs grosses « marmites » vient éclater dans ce désert, sans autre raison, semble-t-il, que d'empêcher les infortunés Rémois de venir contempler leurs demeures en ruines.

Comme, dans de semblables instants, on se sent devenir mauvais et comme on souhaite pour l'avenir une vengeance éclatante et des représailles sans merci! Mais quand nous serons chez eux, que restera-t-il de tous ces projets, de tous ces serments prêtés en face des maisons écroulées et des incendies allumés par eux? Aurons-nous la force de vaincre notre tempérament et de rendre œil pour œil et dent pour dent? J'en doute, et beaucoup d'autres avec moi. Et il est bien difficile de décider lequel

aura raison de celui qui voudra appliquer à l'ennemi la peine du talion pour les foyers détruits sans nécessité et les innocents impitoyablement massacrés ou de celui qui voudra continuer cette guerre cruelle sans jamais outrepasser ses droits ni violer les lois de la guerre.

Ce sont ces réflexions qui m'assaillent, tandis qu'installé dans mon modeste carrosse je m'éloigne lentement de Reims, au petit trot désespérant de Tibi II. La nuit arrive vite et la circulation est devenue moins intense sur la route de Paris. Je puis me laisser aller à ma rêverie sans crainte de voir mon attelage accrocher quelque autre voiture.

La canonnade s'est ralentie, du moins de ce côté, car, plus au nord, vers Cormicy et Berry-au-Bac, elle semble redoubler d'intensité, et l'éloignement estompe les détonations sèches et brutales de nos 75 pour les transformer en une sorte de roulement continu et grave que l'écho multiplie à l'infini. On voudrait pouvoir regarder au delà des hauteurs de Chenay, de Trigny et de Prouilly pour se rendre compte de ce qui se passe là-bas, où le ciel semble si rouge et où les lourds nuages sont tellement bas que l'on ignore si c'est le soleil qui se couche ou si c'est toute une région dont brûlent les villes et les villages.

Mais ici le silence n'est guère troublé que par les explosions monotones et prévues que font les « marmites » allemandes en tombant sur la malheureuse cité. Je me retourne une dernière fois pour la contempler. De la brume qui déjà noie la ville émerge la silhouette splendide et fière de la cathédrale. Elle semble s'être drapée dans un voile violet pour cacher aux barbares sa splendeur outragée et les défier une fois de plus. Vers la gauche, du côté des quartiers des dragons, tout un pâté de maisons brûle, étendant à l'est de la ville un brouillard sanglant.

Un détour de la route nous la cache définitivement. Dans la nuit presque complète, nous avançons petit à petit vers le terme de notre voyage, traversant les campements déjà illuminés des innombrables feux des cuisines.

Mes noires pensées commencent à s'envoler, et je songe maintenant à toute la joie que vont apporter, dans la salle à manger bien close de ce bon M. Cheveret, les utiles et douces choses que Tibi II, péniblement, traîne sur le chemin interminable du retour.

VIII

NUIT TRAGIQUE DANS LES TRANCHÉES

3 novembre.

Qu'on s'imagine une petite pièce carrelée, longue de 5 mètres et large de 3, dans laquelle, depuis plus de quinze jours, des soldats passent, séjournent, couchent et mangent; qu'on se figure les meubles renversés, la vaisselle brisée jonchant le sol, les portes et les tiroirs des armoires ouverts, le peu qu'ils contenaient enlevé ou dispersé aux quatre coins de la maison; ajoutez à cela des fenêtres sans vitres, des portes défoncées, des débris de toutes sortes répandus à terre, apportés on ne sait d'où, venus on ne sait comment; et aux murs, cependant, quelques chromos, quelques photographies de parents ou d'amis, quelques objets familiers restés suspendus, évoquant la vie qui, il y a peu de temps encore, animait le logis, et vous aurez une idée du local où nous nous trouvons réunis, notre commandant, mes cama-

rades d'escadron et moi, en ce mémorable soir de novembre.

Il est cinq heures. Déjà la nuit vient, la triste, la brumeuse, humide et froide nuit des Flandres, succédant à une morne journée d'automne. Dehors, à l'infini, le canon fait rage. C'est la bataille de l'Yser qui continue.

Notre régiment vient d'être transporté, en chemin de fer, de la région de Reims, où il était, jusque dans le nord de la France et, de là, en Belgique. Nos chefs nous ont dit : « Il faut laisser là vos chevaux, oublier que vous avez été cavaliers, prendre bravement votre parti de votre état nouveau et devenir, pour un temps, fantassins. L'infanterie manque par ici et les Allemands, innombrables, essayent de se ruer vers Dunkerque et Calais. La patrie compte sur vous pour les arrêter. » Et nos braves chasseurs ont laissé leurs chevaux à Elverdinghe, à 10 kilomètres d'ici. Ils sont venus à pied, chargés de leurs lourds manteaux, traînant leurs grosses bottes dans l'abominable boue des routes défoncées, portant, avec leurs musettes, à côté de la boule de pain et de la boîte de « singe », le poids énorme de cent vingt cartouches et, très simplement, comme s'ils n'avaient fait que cela depuis toujours, ils sont arrivés hier sur la ligne de feu, où ils ont tout de suite accompli des prodiges.

Hélas! hier, je n'étais pas à la tête de mon brave peloton. Je n'ai pu prendre ma part du combat merveilleux livré autour de Bixschoote, le pauvre village belge qui a été repris, puis abandonné par nous, pour la vingtième fois. Je n'ai pu assister à la mort héroïque du vaillant et charmant colonel d'A..., du ...e chasseurs à cheval, le vibrant auteur de ces pages épiques, — celles sur *la Charge* surtout, — que tous les cavaliers ont lues les larmes aux yeux. Il est tombé face à l'ennemi, en entraînant son régiment à l'assaut sous un feu d'enfer, et ses hommes, en l'emportant, se groupaient autour de lui pour faire un rempart de leur corps au chef qu'ils adoraient. Je n'ai pu prendre ma part de danger aux côtés de mon jeune camarade, le sous-lieutenant J..., tombé crânement à la tête de ses tirailleurs et au milieu de mon cher régiment, dans lequel les balles ennemies ont creusé de nouveaux vides. Mon tour d'ancienneté m'avait appelé comme officier de liaison auprès du général commandant notre division. Mais, aujourd'hui, je suis revenu dès l'aube prendre ma place de bataille, et je compte bien avoir l'occasion de rattraper le temps perdu.

La journée, cependant, s'est passée dans le calme le plus absolu. Après les combats de la veille, après une nuit d'insomnie et d'alertes

continuelles dans les tranchées, trois des escadrons, — dont le mien, — ont été relevés avant le jour et portés en arrière, en réserve. Ils se sont entassés dans des sortes de petites fermes abandonnées, parfois à demi détruites, situées à environ 600 mètres en arrière de la ligne de feu. Les hommes s'y sont reposés tant bien que mal tout le jour, profitant du peu de paille qu'ils ont pu trouver pour se coucher, se débarbouillant dans l'eau des mares et reprenant des forces pour remplacer, avant le matin suivant, les troupes qui sont restées dans nos tranchées : un escadron de notre régiment, un escadron du ...e chasseurs et une section de chasseurs à pied.

Tandis qu'assis sur un coffre défoncé, je m'efforce d'écrire une lettre, le commandant B... et mes camarades O... et F..., renforcés par le capitaine de G..., venu du 3e escadron, se sont installés autour d'une table boiteuse et commencent un bridge. Et voici encore une chose qui passe l'entendement du profane, je veux dire de celui qui ne sait pas jouer le bridge. C'est l'attrait extraordinaire, et je dirai presque immodéré, que les initiés continuent à trouver à ce jeu, même au plus fort de la campagne. Quelle inépuisable source de voluptés peut-il contenir pour que, même au milieu des combats, on puisse voir ses adeptes profiter du plus

petit instant de répit et aussitôt s'installer n'importe où et n'importe comment pour se livrer à leurs mystérieuses pratiques?

J'interromps un instant ma correspondance pour jouir de ce spectacle qui a son charme un peu spécial. Tandis qu'à deux ou trois kilomètres de nous, vers Steenstraate, le canon fait rage, tandis qu'à quelques centaines de pas de notre bicoque, une section de nos 75 tire sans discontinuer au delà du bois, sur Bixschoote, et que, par-dessus nos têtes, se fait entendre le ronflement désagréable des gros obus allemands, je vois mes joueurs traîner leur table près de la fenêtre aux carreaux brisés. Le jour commence à baisser et le soleil n'a pas lui de la journée. Le ciel est gris, d'un gris épais et sale; il semble être très bas, tout près de nous, et l'on sent que la nuit viendra petit à petit, sans aucune de ces admirables symphonies de couleurs que le crépuscule amène parfois sur les champs de bataille et qui donnent au combattant l'impression de terminer sa journée dans une apothéose.

Mais eux semblent ne plus rien entendre. Je vois dans la lumière grisâtre le fin profil du commandant incliné sur le jeu que vient de distribuer F... C'est sans doute lui qui doit prononcer les premiers mots, car les trois autres joueurs, immobiles, le regardent, semblant attendre de sa bouche quelque grave parole.

Et alors, tout à coup, accompagné en sourdine par l'orchestre incomparable de la bataille, le colloque suivant s'engage, insidieux, plein d'embûches et de traquenards, je le suppose, car les quatre officiers se jettent par-dessus leurs cartes dressées des regards soupçonneux et inquisiteurs :

— Un pique.

— Deux cœurs.

— Deux sans atout.

— Je contre!...

— A vous, mon commandant!

Mais, tout à coup, paf! paf!... Les quatre joueurs ont abaissé leurs cartes et nous nous regardons, tous les cinq, sans dire un mot. Subitement, au-dessus de nous, vient de se faire entendre cette sorte de claquement bizarre et indéfinissable que font les balles quand, tirées à distance pas trop grande, elles déchirent l'air en passant au-dessus de vous. Il n'y a pas de doute à avoir : il se passe quelque chose d'anormal du côté des tranchées, car les claquements se multiplient instantanément et c'est tout de suite des centaines et des centaines de balles qui passent autour de nous. D'un coup de pied, F... a envoyé la table rouler à l'autre bout de la pièce et nous nous précipitons dehors à la suite du commandant.

Il n'est pas à la guerre d'instant plus dépri-

mant que celui où l'on se trouve exposé à un feu intense de l'ennemi sans que l'on puisse voir d'où viennent ses coups, par quelles troupes ils sont tirés et dans quel but. Il est évident que ce n'est point sur nous que le feu est réglé car, entre les tranchées et les maisons où nous sommes, se trouve un bois assez épais qui nous masque entièrement à la vue de l'ennemi. Mais, d'autre part, les coups de feu qui sont tirés ne peuvent l'être des tranchées que les Allemands occupaient jusqu'ici en face de nous, car les balles n'auraient pu passer que très au-dessus de nous et en faisant entendre simplement le sifflement caractéristique des coups tirés à grande distance.

Un instant, rien qu'un instant, l'angoisse nous étreint tous. Que s'est-il passé? Que sont devenus les camarades restés en avant de nous? Groupés dans le petit enclos bordé de haies vives où subsistent encore quelques vestiges de ce qui fut le potager de notre ferme, nous regardons de tous nos yeux sans prononcer une parole. En face de nous, s'étend la ligne sombre du bois. Nous la scrutons d'un regard avide, cette masse silencieuse d'arbres et de buissons où l'automne a mis déjà les plus admirables couleurs de sa palette. Malgré le jour plus sombre, quel admirable fond elle offre à ce tableau mélancolique de campagne dévastée!

C'est d'abord, tout près du sol, le fouillis des arbrisseaux et des ronces dont les feuillages aux teintes rouillées forment comme un impénétrable rideau qui, au clair soleil, serait un rideau d'or et de pourpre. Puis, s'élançant dans le ciel brumeux, ce sont les troncs dénudés des arbres, entourés, enlacés par les myriades de branches fines et souples dont les ramifications tendent dans le ciel un voile aux teintes violettes. Malgré l'instant tragique, je ne puis m'empêcher d'admirer le décor merveilleux que la nature semble nous offrir pour le drame dont nous sommes appelés à être les acteurs.

Les balles, par milliers, continuent leur musique infernale au-dessus de nos têtes. En même temps, le feu des mortiers allemands redouble d'intensité et leurs grosses « marmites » vont éclater avec un fracas assourdissant à quelques centaines de mètres derrière nous, cherchant à maîtriser nos pièces. Celles-ci, cachées dans un pli de terrain, répondent vigoureusement.

Mais qu'y a-t-il? Que se passe-t-il? Nous avons envie de crier, d'appeler, de supplier qu'on nous réponde, qu'on nous renseigne enfin sur ce qui est arrivé derrière l'épais rideau du bois. Mais le rideau demeure impénétrable.

Dans les quelques secondes que nous vivons là au pied de cette maison dévastée, dans ce

petit carré de jardin ravagé, sous la tempête des balles qui déferle autour de nous, une seule crainte nous étreint, nous serre la gorge au point de nous rendre muets, de ne pouvoir échanger nos pensées ou plutôt l'unique pensée qui nous obsède tous : « Qu'est devenu le 2e escadron, qu'est devenu le colonel resté à son poste de commandement? Que sont devenus tous les chers camarades, demeurés là-bas, de l'autre côté du bois? » Oh! incertitude, souffrance pire que toute autre souffrance, parce qu'elle laisse tout supposer et tout craindre.

D'où nous sommes, nous apercevons, aux fenêtres et aux portes des petites maisons disséminées parmi les champs, les figures anxieuses et attentives de nos hommes. Eux aussi sont saisis et torturés par l'incertitude. Ils se pressent les uns contre les autres, les regards tournés vers nous, attendant un signe, un ordre.

Mais, subitement, notre angoisse se dissipe.

— Aux armes! crie notre commandant d'une voix vibrante qui retentit au-dessus du crépitement des balles et qui est entendue par tous les escadrons.

Ah! il n'y a pas besoin de répéter deux fois le commandement! Sans attendre, nos braves chasseurs avaient déjà saisi leurs carabines et coiffé leurs schakos. En un clin d'œil, mon

peloton s'est formé derrière moi, en ligne d'escouades. Un genou en terre, appuyés sur leurs armes, mes hommes attendent dans le plus grand silence, les yeux fixés sur moi. Il me semble entendre tous leurs cœurs battre avec le mien et toutes leurs volontés tendues prêtes à seconder la mienne.

Le commandant a donné un ordre. Nous dispersons nos hommes en tirailleurs dans le fossé du chemin qui, passant devant notre ferme, suit une direction parallèle à la lisière du bois. Nos escadrons forment ainsi une ligne d'environ 300 à 400 mètres qui pourra arrêter l'ennemi au moins un certain temps, si vraiment il a pu enlever nos tranchées et si déjà il filtre à travers les fourrés. A genoux sur la route, en arrière d'eux, je regarde mes hommes. Ils se sont couchés à plat ventre sur le revers du fossé, ils ont chargé leurs armes et chez aucun je ne peux distinguer la moindre trace de crainte, ni même d'émotion.

Ils ont tous les yeux fixés droit devant eux et cherchent à distinguer dans l'ombre naissante si quelque soldat casqué ne débouche pas entre les broussailles. Quels admirables soldats la guerre nous a façonnés! Ce ne sont déjà plus les bons cavaliers appliqués et consciencieux que nous aimions commander et dont nous admirions la tenue soignée au temps de la paix.

Les rudes épreuves du champ de bataille les ont endurcis, virilisés et pour ainsi dire ennoblis. Les visages sont devenus plus mâles; leur discipline, loin de se relâcher, est devenue plus complète, leur courage inné s'est développé et confine, chez presque tous, à la témérité.

J'ai depuis peu dans mon peloton deux nouveaux cavaliers : Ladoucette et Roger. Ce sont deux territoriaux, des hommes de trente-huit à quarante ans, qui, s'ennuyant au dépôt et enviant leurs cadets qui se battaient, ont demandé et obtenu l'autorisation de rejoindre le régiment sur le front. Tout de suite, ils m'ont séduit par leur entrain, leur verve blagueuse et l'ardeur joyeuse qu'ils mettaient à accomplir les plus dures corvées. Mais je ne les ai point encore vus au feu.

Des yeux, je les cherche sur la ligne des tirailleurs. J'essaye de les reconnaître parmi tous ces dos et toutes ces nuques dispersés devant moi. Et, bien vite, je devine qu'ils sont à l'extrême droite du peloton, car j'entends les rires fuser de ce côté; ce ne peut être que Ladoucette qui vient de lancer quelqu'une de ces plaisanteries gaillardes dont il a le secret. En effet, je vois sa tête se dresser au-dessus des herbes du talus, les moustaches hérissées, l'œil brillant, la bouche sarcastique. Je n'entends pas ce qu'il dit, car la fusillade continue à faire

rage, mais je vois aux faces épanouies de ses voisins qu'il vient encore de trouver le mot de la situation, le mot qui déchaîne le rire sous les balles et fait oublier le danger. Non loin de lui, Roger, son ami inséparable, s'esclaffe et semble n'avoir jamais été à pareille fête. Allons, j'ai fait là deux bonnes recrues qui ne feront pas tache parmi les braves de mon brave peloton.

Tout à coup, une forme sombre surgit du bois, puis deux, puis trois, d'autres encore. Est-ce l'ennemi? Déjà, sans commandement, quelques hommes commencent à épauler vers ces ombres mystérieuses qui courent en file, les unes derrière les autres, se rapprochant de nous.

— Ne tirez pas! ne tirez pas!

Nous avons reconnu — heureusement — l'uniforme de nos chasseurs à pied. Cela est loin de calmer notre angoisse qui va, au contraire, grandissant. Comment ne pas imaginer les pires catastrophes et craindre les plus terribles conséquences en apercevant, subitement, battant en retraite, ceux sur lesquels reposait notre confiance, ceux qui occupaient les tranchées les plus avancées vers Bixschoote? Les premiers arrivent à nous. Ils semblent complètement désemparés. Les yeux hagards, débraillés, noirs de poussière, ils franchissent la route en courant. En vain cherchons-nous à les arrê-

ter. Ils nous jettent, en passant, des phrases incompréhensibles parmi lesquelles nous ne pouvons saisir que ces mots :

— Ils arrivent... Ils arrivent...

Je parviens avec O... à arrêter une seconde deux hommes qui s'en vont plus lentement, soutenant un blessé qui gémit et se traîne péniblement sur une jambe.

— Nous avons été tournés... Ils sont des milliers... Ils sont venus par le village et nous ont pris en enfilade... Beaucoup de tués..., l'officier blessé... Il faut se sauver plus loin, en arrière...

Comme ils s'éloignent clopin-clopant, avec leur camarade dont les gémissements font mal à entendre, surgit tout à coup devant nous la haute silhouette d'un lieutenant de chasseurs à pied. On dirait un spectre et nous avons un instant l'impression qu'il va s'abattre comme une masse, épuisé. Son visage est inondé de sang. Quelle horrible chose que ce masque rouge où le blanc des yeux met deux taches brillantes! Sa tunique déchirée et tous ses vêtements sont couverts de sang. Il tient à la main son revolver qu'il agite frénétiquement et semble, lui aussi, avoir perdu toute notion des choses.

Au passage, le commandant le saisit par le bras :

— Halte! Halte! Attendez donc, rassemblez

vos hommes... Nous pouvons très bien établir ici une ligne de résistance.

D'un mouvement brusque, l'officier s'est dégagé et, sans tourner la tête, à grandes enjambées, il s'éloigne, en criant :

— Je sais ce que j'ai à faire... On ne peut plus tenir ici... Je vais me reformer là-bas, près de l'artillerie.

Encore quelques hommes qui passent, abattus, silencieux, courbés sous le poids du sac. Ils franchissent péniblement les fossés de la route et se perdent à travers champs, dans la nuit presque close.

Personne ne rit plus. Cette fois, une même pensée vient à l'esprit de tous et le même désespoir nous étreint; sûrement les Allemands ont enlevé nos tranchées et nos braves camarades se sont tous fait tuer plutôt que de reculer. Et maintenant, l'ennemi est là, dans ce bois; ses soldats s'avancent vers nous, tout doucement. Il me semble les voir, se glissant d'arbre en arbre, le fusil haut, cherchant à amortir le bruit de leurs pas sur les feuilles mortes. Ils vont gagner bien vite cette ligne sombre qui s'étend devant nous, mystérieuse et muette; ils vont entasser en arrière leurs épais bataillons en réserve et, tout à coup, cette lisière va s'illuminer de milliers de coups de feu... Je regarde de nouveau mes hommes. Pas un ne bronche,

pas un ne parle, mais, dans la demi-nuit blafarde, les visages semblent un peu pâles... Les balles et les obus, au-dessus de nous. continuent par milliers leur musique étrange et lugubre.

Mais quel est cet homme qui vient de sortir du bois et s'avance vers nous à petits pas? La clarté n'est plus suffisante pour qu'on distingue son uniforme, mais son allure calme et placide fait contraste avec celle que nous venons de voir chez les chasseurs à pied. Il a dû reconnaître le petit groupe que nous formons, debout au milieu du chemin, le commandant, mes camarades et moi, car maintenant il vient vers nous directement.

Il n'est plus qu'à vingt pas, à quinze pas... O joie! nous reconnaissons le maréchal des logis Madelin, un sous-officier du 2e escadron, l'escadron qui est resté dans les tranchées avec le colonel et la section de mitrailleuses. Je ne puis dire quel soulagement nous apporte sa venue. Nous ne savons pas encore ce qu'il va nous dire, mais son attitude seule fait s'envoler notre appréhension. Sous la visière de son schako, il nous regarde de ses grands yeux étonnés. Il s'avance à pas tranquilles, les mains dans les poches, comme à la promenade, et il murmure d'un ton de stupéfaction :

— Mais qu'est-ce qu'il y a?... Mais qu'est-ce qu'il y a?...

— Ah! ça, par exemple, c'est trop fort! s'exclame le commandant, mais c'est à vous qu'on le demande!

— Mais, rien! mon commandant. La tranchée des chasseurs à pied a été enlevée. Nous, nous tenons toujours. Seulement, le colonel m'envoie vous dire qu'une contre-attaque allemande se dessine sur sa gauche et il vous demande de venir le renforcer de ce côté avec vos trois escadrons.

Ceci est dit sur un ton tellement calme et toujours avec l'air le plus étonné du monde que nous avons presque envie de rire. Madelin a déjà donné bien des preuves de son courage, il a même été cité à l'ordre du jour pour sa bravoure, mais jamais il ne nous avait semblé aussi placide, aussi bonasse sous la mitraille que dans cet instant. Immédiatement, toutes nos craintes se sont évanouies et nous ne rêvons plus qu'une chose : courir au secours de nos camarades et prendre ainsi notre part de gloire.

— En avant!

Les officiers se sont portés devant la ligne de tirailleurs. D'un bond tous les hommes se lèvent et les trois escadrons, au pas de course, s'élancent.

Mais, au moment précis où, sautant hors du fossé, nos hommes commencent leur marche vers le bois, l'artillerie ennemie, raccourcissant

son tir, fait pleuvoir sur notre ligne une véritable pluie de shrapnells. La nuit maintenant est presque complète et le spectacle a quelque chose d'infernal. Les projectiles éclatent à bonne hauteur, les uns en avant, les autres en arrière de nous. Quelle horrible musique! Il doit y avoir au moins deux batteries qui s'acharnent sur nous, car on ne distingue même plus les séries de trois coups caractéristiques de la batterie allemande tirant par rafale. Le fracas est ininterrompu et chaque shrapnell qui éclate illumine une petite parcelle du champ de bataille l'espace d'une seconde. On a à peine le temps d'entrevoir un tronc d'arbre, un pan de mur, un bout de haie, puis l'obscurité renaît sur ce point, tandis qu'un autre brusquement s'illumine, en même temps que retentit une nouvelle explosion.

Un instant, l'horreur me saisit. A ma gauche, un shrapnell vient d'éclater en plein sur la ligne du 3e escadron. Cette fois, ce n'est plus un coin de paysage qu'a éclairé la lumière fulgurante de l'explosion. J'ai entrevu subitement un spectacle effrayant.

Figurez-vous la lumière intense et rapide que fait la déflagration du magnésium, imaginez cette lumière soudaine accompagnée d'un fracas assourdissant et, à cette clarté fugitive, la vue de plusieurs hommes bizarrement éclairés

dans les postures que peut faire prendre la terreur de la mort certaine, et vous aurez une faible impression de ce que j'aperçois alors. Puis, subitement, tout retombe dans l'ombre et cette ombre paraît plus complète après l'éblouissement de l'explosion. Je distingue vaguement des corps à terre et des ombres qui se penchent sur eux.

Sans arrêter ma course, j'entends la voix du commandant qui donne des ordres dans le plus grand calme :

— Emportez-le... Doucement...

Mais un blessé hurle, refuse de se laisser toucher; sans doute, il a les membres brisés par les éclats. Qu'importe? En avant! En avant! La course se précipite vers le bois, où il nous semble que nous trouverons quelque abri contre cette avalanche de projectiles. Une voix crie derrière moi des noms :

— Le brigadier David tué..., le maréchal des logis Flosse blessé..., une jambe cassée!

Mes hommes courent tellement vite que, bientôt, ils sont à ma hauteur. Quels braves gens! Je suis prêt à regretter que quelque troupe ennemie ne nous attende pas là-bas, cachée dans le bois. Quel beau combat nous livrerions! Mais y aurait-il un combat? Les Prussiens oseraient-ils engager la lutte avec ces gaillards que le danger excite au lieu de les abattre? Enfin,

nous voici parvenus à la lisière. Nous marquons un temps d'arrêt pour permettre au commandant de nous rejoindre.

Appuyés contre les arbres, mes chasseurs reprennent leur souffle. Rapidement, je passe le long de la ligne pour m'assurer que j'ai tout mon monde au complet. Ils sont tous là, et je me réjouis de n'avoir aucune perte à déplorer. Les joies et les misères de la guerre ont créé entre nous un lien que rien ne pourra plus briser. J'ai vite connu chacun d'eux, avec ses qualités et ses défauts, et je sais que tous, sans exception, sont de braves cœurs et de vaillants soldats. Chaque fois que j'ai vu la mort frapper l'un d'eux, j'ai souffert comme si je perdais un frère très aimé et je crois qu'ils m'ont rendu en confiance ce que je leur donnais en affection.

Mais déjà le commandant nous a rejoints. Il ne faut pas perdre une minute pour répondre à l'appel de notre colonel et songer que, là-bas, les camarades du 2e escadron supportent seuls l'effort de l'ennemi.

En avant !

Et la course échevelée reprend. Dans l'ombre complète du bois, elle est plus pénible encore que dans la terre mouvante des champs. Nous buttons sur des racines, nous nous enchevêtrons dans des ronces ; des hommes tombent, se relèvent et reprennent leur marche avec un

juron. La blague n'existe plus; l'esprit est affreusement tendu et les forces défaillent, tandis qu'au-dessus de nos têtes la rafale de shrapnells continue, fauchant les branches et éclairant par instant, comme un bouquet de feu d'artifice, l'enchevêtrement des arbres et des arbustes dénudés.

Tout à coup, j'entends non loin de moi, sur ma droite, des cris, des appels qui dominent le tumulte de la bataille. Je vois un instant mes hommes s'arrêter, regarder de ce côté. Mais, à mon ordre, ils reprennent leur course, sans un mot.

— En avant!

Le temps est précieux. Chaque minute peut être fatale à nos frères d'armes. Nous distinguons maintenant tout près de nous le bruit bien connu de nos carabines de cavalerie. Nous approchons des tranchées où le 2e escadron, héroïquement, continue la résistance.

— En avant! En avant!

Le souffle nous manque, tellement notre galopade a été rapide. Mais aucun ne songe à ralentir l'allure. Je me retourne vers quelqu'un qui trotte derrière moi : c'est mon sous-officier. Sans perdre une seconde, il a couru voir ce qui avait motivé les cris de tout à l'heure et il me rejoint au pas gymnastique pour me rendre compte :

— Mon lieutenant, au 3e peloton, le maréchal des logis Lagaraldi...

— Eh bien?

— Tué... Le brigadier Durand... tué aussi!

— Ah!

— Et des blessés...

Je ne réponds pas et je continue à courir. Quelle atroce chose! Deux braves garçons tout à l'heure si alertes, si gais... Une seconde j'évoque malgré moi ce que doivent être ces deux pauvres corps brisés, pantelants, couchés parmi les herbes de la forêt. Mais bien vite j'ai écarté ces pensées déprimantes. Il ne faut songer maintenant qu'à bien faire son devoir. Après, nous penserons aux morts, nous les pleurerons et nous prierons pour eux.

Mais l'obscurité devient moins complète. Devant nous, le fouillis des arbres se fait moins épais, les branches semblent s'écarter, nous devons être près de la lisière. Et, en même temps, malgré mon cœur qui bat à se rompre, malgré mes oreilles qui bourdonnent, je me rends compte que la canonnade a cessé, du moins de notre côté, et que les balles se font plus rares. L'attaque allemande doit se ralentir, subir un léger temps d'arrêt. Tant mieux! Cela nous permettra de passer du bois dans les tranchées sans autant de risques, grâce à l'ombre propice.

Nous y voici. Un par un, nos hommes se glissent dans l'étroit boyau. Quel bien-être! Quel repos! Ce petit couloir creusé dans la terre, qui d'habitude semble si imparfait, si peu confortable, nous paraît un palais somptueux. Avec quelle volupté nous reprenons haleine! Nous avons le sentiment d'être ici dans une sécurité presque complète. Et pourtant, il ne faut pas s'endormir...

Tandis que le commandant, sans prendre une minute de repos, va se mettre aux ordres du colonel, je me hisse sur le parapet. La nuit, maintenant, est tout à fait venue, mais la lune commence à paraître. Même on y verrait presque comme en plein jour si un brouillard léger qui se lève ne venait tendre un voile diaphane devant nos yeux. Je devine à peine, en avant et à notre droite, la forme impalpable du moulin détruit et de la ferme incendiée auxquels s'appuyait la tranchée occupée par les chasseurs à pied. Plus loin, cependant, se distingue vaguement la ligne d'arbres où sont creusées les premières tranchées allemandes, à environ 250 mètres de nous. Sur la gauche, le brouillard a pris une teinte rougeâtre. Ce doit être encore quelque maison qui brûle dans ce pauvre village dévasté qu'est Bixschoote.

Comme si notre arrivée sur la ligne de feu avait été un signal convenu, le silence soudain

s'est fait sur ce petit coin du grand champ de bataille. A notre droite également, l'intensité du feu diminue dans les tranchées occupées par la ...ᵉ division territoriale. A gauche, au contraire, la fusillade et la canonnade font rage, vers le pont de Steenstraate, que défend la ...ᵉ brigade de chasseurs à cheval. Évidemment, les Allemands, ayant échoué dans la tentative qu'ils avaient faite pour franchir le canal de l'Yser de notre côté, portent tous leurs efforts un peu plus au nord. Cependant il ne faut pas trop se fier aux déductions qui semblent les plus logiques, car souvent l'événement vient déjouer les calculs les mieux établis et déranger tous les plans.

La lune maintenant brille d'un éclat incomparable et le brouillard, au lieu d'en atténuer la clarté, semble, au contraire, la rendre plus complète et plus troublante. Les êtres prennent des formes bizarres et la taille des choses se trouve modifiée, agrandie. Nos yeux éblouis sont l'objet d'une sorte d'hallucination déprimante; les plus petits objets prennent des proportions effrayantes et il suffit que la moindre brise agite les feuillages du champ de betteraves qui s'étend devant nous pour que nous nous figurions voir s'élancer une ligne de tirailleurs.

J'ai toutes les peines du monde à empêcher mes hommes de commencer le feu. Les car-

touches doivent être économisées avec le plus grand soin, car, par suite de quelque erreur dans la transmission des ordres, nous n'avons pas encore été ravitaillés en munitions depuis la veille et une bonne partie en a été consommée dans le combat autour de Bixschoote. La même prudence n'est pas observée partout, car, par instant, on voit la ligne des tranchées s'illuminer brusquement sur un point où, pendant quelques secondes, la fusillade crépite inutilement. Puis tout retombe dans l'obscurité et l'immobilité.

Vers Steenstraate aussi le feu commence à se ralentir. Je regarde ma montre. Il est six heures trente. C'est l'heure où d'ordinaire la faim commence à se faire sentir et où, dans chaque peloton, les chasseurs se dirigent, gamelle en main, vers la marmite fumante auprès de laquelle le cuisinier les attend, important, la louche en main. Aujourd'hui, nul ne songe à manger. Il semble que nous sentions tous que notre rôle n'est pas terminé et que nous aurons encore du bon travail à effectuer cette nuit. Ce n'est pas, certes, le moment d'allumer du feu pour faire cuire la soupe; le Prussien, tout à l'heure, nous en offrira, sans doute, un d'une autre sorte et nous devons être prêts à répondre à sa politesse.

Prêts?... Nous le sommes... Je me retourne

vers l'intérieur de la tranchée : tous mes braves sont debout, les yeux tournés vers moi, semblant chercher à deviner dans mon attitude ou dans mes gestes si je ne vais pas leur demander quelque nouvel effort. La lumière blafarde des rayons lunaires frappe en plein leurs visages, tandis que leurs corps sont noyés dans l'obscurité de la tranchée. Quel étrange et réconfortant spectacle! Je lis dans tous ces regards le calme courage et la confiance absolue.

Quand parfois je me sens las, quand je serais tenté de me laisser aller au découragement, à maudire les lenteurs de notre marche et les mille tristesses de la guerre, alors je n'ai qu'à faire ce que j'ai fait ce soir. Je me retourne vers mes chasseurs et, sans parler, simplement, je les regarde, je regarde dans leurs yeux et j'y lis tant de belles et nobles choses que la honte me prend d'avoir connu un instant de faiblesse.

Ils ne cherchent pas, eux, le pourquoi des choses. Ils vivent au jour le jour, accablés de travail, de corvées. Pour eux, la bataille est un repos et une joie. Dès que l'heure du combat est passée, ils doivent reprendre la dure vie du cavalier en campagne, employer tous leurs instants à soigner leurs chevaux, à aller chercher au loin la distribution de vivres et fourrages, à nettoyer les harnachements et les armes et à aménager chaque soir, dans le cloaque de vil-

lages souvent à demi détruits ou abandonnés, un cantonnement qu'ils abandonneront le lendemain. Rien de tout cela ne les abat. Ils conservent l'entrain des premiers jours et cette impérissable gaieté française qui est pour nos troupes une arme de plus.

Ce soir, mieux que jamais, je les sens vibrer avec moi.

Sans doute, je vais encore avoir besoin de faire appel à leur courage, car, devant nous, il se produit quelque chose d'anormal. Quelle rage de ne pouvoir percer ce brouillard lumineux derrière lequel l'ennemi peut se masser, prendre des positions nouvelles sans que nous en sachions rien! Là-bas, au delà de la ligne de saules que l'on ne distingue presque plus, nous percevons des bruits mystérieux qui forment une sorte de brouhaha lointain. Il doit y avoir des cliquetis d'armes, des ordres donnés à voix basse, des pas nombreux qui glissent sur le tapis moelleux des terres labourées. Tout cela se confond en une sorte de murmure indéfinissable qui fait dresser toutes les têtes attentives au-dessus du parapet. Chacun tend l'oreille, cherche à comprendre, à deviner et à voir, et chacun a l'intuition que l'ennemi se prépare à renouveler son assaut. Le silence le plus complet, le calme le plus impressionnant plane sur nos tranchées. Oui, nous sommes prêts. Qu'ils y viennent!

Et soudain voilà que s'élève du camp opposé un cantique harmonieux et grave entonné par des centaines de voix mâles. Nos oreilles ne peuvent percevoir les paroles prononcées dans la langue barbare. Mais le chant parvient nettement jusqu'à nous. Je dois avouer que rien ne m'a autant étonné depuis le commencement de cette soirée si prodigieusement remplie. Avec quelle ardeur, avec quelle unanimité, avec quel art aussi — il faut bien le dire — ces hommes proclament leur foi avant de se ruer à la mort. Au milieu de cette nuit lumineuse, sous le dôme merveilleux du ciel, on ne peut rêver un temple plus magnifique pour faire prier des soldats qui vont courir au sacrifice. Nous écoutons ravis et émus. Le cantique se prolonge longtemps et la musique m'en semble noble et belle; les voix sont justes et les chœurs semblent admirablement réglés. Mais surtout il se dégage de l'ensemble une impression troublante de piété disciplinée et imposée. Jusqu'où ces hommes pousseront-ils leur amour du commandement et de l'obéissance?

Mais, tout à coup, l'hymne se termine brutalement dans un formidable tumulte où dominent des milliers de voix criant :

— Hourrah! Hourrah! Cavalerie! Cavalerie!

Et par-dessus tous ces hurlements on entend leurs trompettes courtes faisant entendre les

notes précipitées et monotones de la charge à la prussienne.

D'un bond, je suis dans la tranchée.

— Feu à volonté!

Toute la ligne française instantanément crépite d'une fusillade épouvantable, assourdissante. Chaque homme semble pris d'une rage folle, d'une volonté exaspérée de destruction. Je les vois épauler rapidement, presser la détente et recharger avec une hâte fébrile. J'ai les oreilles brisées et la tête un peu perdue, tant le bruit de ces mille coups de feu retentissant dans le boyau de la tranchée est devenu terrible. A notre gauche, la section de mitrailleuses de mon vaillant camarade F... fait un vacarne infernal.

Mais presque aussitôt la ligne allemande s'est précipitée à terre. C'est à peine si j'ai pu distinguer au loin un grouillement d'ombres grises courant dans le brouillard. Maintenant, plus aucune silhouette sombre ne s'aperçoit sur le fond blanchâtre de ce décor tragique. Combien doivent être couchés sans vie parmi tous ces corps que l'on ne devine plus d'ici et quel terrible voisinage ce doit être pour les vivants étendus côte à côte avec les cadavres de leurs compagnons d'armes!

D'eux-mêmes, nos hommes ont arrêté le feu et un silence étrange a succédé à l'effrayant

fracas. Que va-t-il se passer? Oseront-ils reprendre leur course vers notre ligne? Nous le souhaitons ardemment, car nous sentons que, si nous pouvons tenir nos hommes, les empêcher de tirer à tort et à travers, jamais l'ennemi ne pourra parvenir jusqu'à nous. Mais, avant tout, il faut économiser les munitions, car, si nous venions à manquer de cartouches, quelle résistance pourrions-nous offrir aux baïonnettes avec nos minuscules carabines réduites au silence?

Les Allemands ont dû être sérieusement éprouvés, car ils semblent ne plus oser reprendre l'assaut. Rien ne bouge dans la plaine nue qui s'étend devant nous. Pendant ce temps de répit, un ordre passe, venu du commandant et colporté, à voix basse, de bouche en bouche :

— Faites passer... Défense de tirer sans ordre... faites passer...

Puis le silence retombe sur nos tranchées, aussi complet, aussi pesant que sur la campagne qui s'étend en face de nous. Alors, tout à coup, à l'endroit où les tirailleurs ennemis se sont jetés à terre, nous voyons devant nous se dresser une ombre mince. L'homme s'est levé sans hâte, comme si rien ne le menaçait. Et, malgré tout, on ne peut s'empêcher d'admirer la jolie crânerie du geste. L'ombre, un instant, demeure immobile, droite, appuyée sur son

sabre ou sur une canne, puis on voit un de ses bras se lever lentement et une voix rauque hurle :

— *Auf!*

D'autres voix répètent le commandement auquel répondent de nouveaux hourras. Et, une seconde fois, l'épaisse chaîne de tirailleurs se dresse et reprend sa course échevelée vers nous :

— Feu! Feu!

Nos tranchées reprennent leur feu d'enfer. Maintenant, on distingue nettement des corps qui tombent, puis, subitement, tous les tirailleurs, comme la première fois, se jettent à terre. Seulement, au lieu de rester inactifs et tapis dans les betteraves, ils commencent à répondre à notre fusillade. Les balles innombrables claquent autour de nous. Je prends plaisir à constater que mes hommes restent calmes; ils visent et tirent posément, alors que, sur d'autres points, je perçois une fusillade tellement violente qu'elle ne peut être efficace. Je suis bien aise de n'avoir aucun reproche à faire à mes braves chasseurs, car le vacarme est tel qu'il me serait impossible de faire entendre ma voix par d'autres cavaliers que les deux qui sont les plus rapprochés de moi. Je suppute le nombre de cartouches qui doit rester maintenant à chacun d'eux : vingt-cinq, trente, peut-

être. Comment tout ceci va-t-il finir? Je songe un instant à arrêter le feu de mon peloton, afin de réserver mes munitions pour l'effort final, s'il devient nécessaire.

Mais un événement se produit qui m'empêche de prendre une décision. Sans doute, les mitrailleuses de F... ont dû causer des ravages épouvantables dans les rangs des assaillants, car, soudain, sans un cri, sans un commandement, nous voyons les silhouettes se relever et filer à grande allure, disparaissant à gauche et à droite dans le brouillard...

— Silence!

Je suis obligé d'intervenir pour calmer l'effervescence joyeuse qui se manifeste dans mon peloton. Les hommes, ravis, commençaient à échanger leurs impressions sur un ton exubérant qui pouvait devenir dangereux. L'organe de Ladoucette, par-dessus tout ce bruit, dominait. Selon son habitude, il prend sa femme absente comme confidente de ses exploits :

— Madame Ladoucette, si tu avais vu ça!...

Mais il faut rester sur le qui-vive. Évidemment l'attaque allemande est enrayée, mais elle peut se renouveler. Nous connaissons la ténacité et le courage de nos adversaires.

Devant nous, dans le brouillard plus épais et plus blanc, je ne distingue plus rien. Je n'entends au loin que le bruit de la terre qu'on

remue, du sol creusé à coups de pioche. L'ennemi, sans doute, renonce à l'assaut et établit de nouvelles tranchées dans la nuit. De leur côté, plus de cris, plus de hourrah, plus de cantiques. Ils ne lancent plus comme une insulte et un terme de mépris leur guttural : Cavalerie! Cavalerie! Ils ont appris à leurs dépens que ces cavaliers français, devant lesquels les leurs savent si prestement faire demi-tour, étaient aussi capables de faire bonne figure devant leurs fantassins. Nous pouvons, je crois, jouir de quelque répit. On n'entend plus sur le champ de bataille que les faibles appels que lancent les blessés à demi-voix.

Rapidement, je désigne deux chasseurs qui, silencieusement, se glissent au poste d'écoute; puis, notre capitaine ayant eu la malechance d'être appelé ce jour-là à Elverdinghe pour une affaire de service, je m'en vais à la recherche du commandant pour lui faire mon rendu-compte. Mes hommes se sont assis sur les marchepieds en terre grossièrement taillés dans le talus de la tranchée. La carabine entre les jambes, ils se parlent maintenant à voix basse. A mon passage, leurs figures s'éclairent d'un bon sourire. Je marche lentement dans l'étroit et long boyau, posant mes pieds avec précaution pour ne pas écraser ceux des causeurs.

Comme j'approche d'un point où la tranchée, suivant la direction du bois, forme un coude assez brusque, j'entends deux voix connues qui échangent les propos suivants :

— Cinquante-deux!... Tierce majeure... trois as!

— C'est beau!

Ah! par exemple, c'est un comble! Je dépasse l'angle de la tranchée et je tombe sur le commandant B... et sur F... qui, au resplendissant éclairage que leur offrent les rayons lunaires, assis sur la banquette en terre, recommencent tranquillement à jouer. Ne pouvant réunir quatre joueurs dans leur salle de jeu trop exiguë, ils se contentent d'entamer un piquet.

O vous tous qui êtes retenus loin des combats, bons Français et vaillantes Françaises, comme je voudrais que chacun de vous puisse contempler ce tableau! Vous vous demandez sans doute si ceux qui défendent vos foyers contre l'envahisseur maudit sauront supporter jusqu'au bout les sacrifices de cette guerre, vous craignez peut-être qu'ils ne finissent par perdre leur belle humeur et leur entrain et il se peut que vous vous les figuriez le front soucieux et l'âme inquiète lorsque, l'ardeur du combat tombée, ils songent à ce que sera le lendemain. Oh! comme je voudrais que vous puissiez voir ce tableau : le commandant B... et le joyeux lieutenant

de F... jouant au piquet dans la tranchée où, l'instant d'avant, ils viennent de repousser l'assaut furieux des Allemands et où ils peuvent s'attendre à le voir renouveler à chaque minute qui vient.

Je laisse la partie se poursuivre et je vais à la recherche de mon camarade O... Je le trouve au milieu de son peloton, causant amicalement avec ses hommes Depuis que le feu a cessé, il a envoyé une équipe de sapeurs creuser les tombes des deux gradés tombés tout à l'heure dans le bois. Je l'entraîne dans un coin de la tranchée et, là, il me dit toute la peine qu'il ressent de cette perte, perte qu'il cherche à dissimuler pour ne point entamer le moral de sa troupe. Lagaraldi venait d'être nommé sous-officier et donnait les plus belles espérances; Durand était le type du bon brigadier, propre, gai et actif. Et, même s'ils eussent été des soldats médiocres, je sais trop bien tout le mal que nous ressentons, nous autres officiers, quand un de nos chasseurs tombe, même s'il n'est qu'un passable cavalier, pour m'étonner de la tristesse de mon tout jeune et charmant camarade.

Le temps passe et l'attaque ne semble pas devoir se renouveler. L'artillerie ennemie paraît nous négliger maintenant. Elle prend à cœur de détruire le pont de Boesinghe sur lequel nous

avons passé le canal de l'Yser. Ses gros projectiles passent bien au-dessus de nos têtes avec leur ronflement sinistre et, quelques secondes après, nous percevons les détonations bien loin derrière nous. En face, les tranchées allemandes sont silencieuses. A peine, de temps à autre, un coup de fusil vient nous rappeler qu'elles sont occupées.

— Mon lieutenant, c'est prêt.

Un brigadier émerge du bois, vient prévenir O... que les tombes sont prêtes. Le temps de prévenir nos chefs, de passer provisoirement le commandement à nos sous-officiers et nous voilà, étrange et triste cortège, sortant des tranchées et filant à travers les taillis les uns derrière les autres. Nous sommes quatre officiers, le lieutenant-colonel, le commandant B..., O... et moi, deux sous-officiers et deux brigadiers. Il serait dangereux de dégarnir davantage la ligne de feu.

A la file indienne, nous retraversons, le cœur serré, ce bois que tout à l'heure nous parcourions dans l'ivresse de la marche en avant. Nous savons tous quelles souffrances morales nous allons endurer en rendant les derniers devoirs à nos jeunes compagnons d'armes. Ce n'est malheureusement pas la première fois qu'une telle cérémonie a lieu, mais jamais je n'y avais assisté dans des circonstances aussi

tragiques et dans un décor aussi impressionnant. Notre marche s'accélère, nous courons presque dans la hâte de pouvoir revenir bien vite au milieu de nos hommes. Au passage, les branches nous accrochent et nous frappent au visage, les feuilles mortes et les brindilles de bois crient sous nos pas. Au-dessus de nous, les obus continuent leur chant funèbre.

Déjà, nous apercevons ce qui va être le champ de repos. Au clair de lune, à la lisière du bois, tout près de l'endroit où sont tombés nos braves, on distingue un peu de terre remuée auprès de laquelle se tiennent quatre hommes, debout et silencieux, tunique bas, appuyés sur leur pelle ou leur pioche. C'est là!

Dans un petit carré de jardin dévasté, au pied des grands arbres qui sembleront protéger les tombes, ils ont creusé deux trous qui, par cette nuit, semblent affreusement profonds et noirs. C'est là!

Faut-il regretter ou faut-il envier ces émouvantes et simples sépultures de soldats? Quant à moi, je trouve qu'il n'y a rien de plus beau pour nous que cette dernière demeure. Pourquoi envierait-on de plus riches tombeaux? Pourquoi irait-on chercher des pierres et sculpterait-on des monuments? Nous sommes tous égaux ici sur ce champ de mort qu'est le champ de bataille à la chute du jour. Et je trouve qu'il

n'est pas de plus beau linceul, pour celui qui est tombé en combattant, que d'être enseveli dans son manteau de guerre. Un peu de terre qui reverdira et refleurira au printemps, une simple croix de bois blanc, un nom, un numéro de régiment, une date, tout cela vaut la plus somptueuse sépulture. Et comment imaginer quelque chose de plus touchant que ces pauvres petits bouquets de fleurs des champs que les amis du mort ont pieusement cueillies au revers des fossés et que l'on retrouve, les jours suivants, fanées et pourtant si belles, accrochées à l'humble croix de bois? C'est là ce qui attend Lagaraldi et Durand. Pourquoi les plaindre? Pleurons-les, ne les plaignons pas.

Ils sont là, étendus côte à côte, dans les manteaux dont les pèlerines relevées forment un sombre suaire, et nous nous découvrons en silence devant eux. Chacun en soi-même, consciemment ou inconsciemment, ébauche une prière, chacun serre les dents et fait des efforts pour ne pas pleurer.

Mais il était dit que nous ne pourrions pas prier en paix jusqu'au bout. Au moment où le lieutenant-colonel s'apprête à exprimer nos regrets et à prononcer le dernier adieu, subitement, les mortiers ennemis, changeant leur objectif, prennent comme point de mire la partie du bois au bord de laquelle nous nous tenons.

Quel but poursuivent-ils? Ont-ils l'impression que nos réserves sont massées dans le bois? Toujours est-il qu'une formidable avalanche s'abat autour et au-dessus de nous. La première rafale hache littéralement le bois tout proche. Un gros arbre, coupé net en son milieu, s'incline un instant, puis s'abat tout doucement avec un grand bruit de branches brisées. En même temps, les balles allemandes, par milliers, recommencent à claquer, semblant mettre une obstination forcenée à nous enfermer dans leur sarabande affolante. Nous avons l'impression fugitive de la mort inévitable. Il n'y a pas à hésiter : si nous ne voulons pas être fauchés par les éclats ou par les balles, il faut que nous disparaissions.

Et alors, — horrible chose dont je me souviendrai toute ma vie, — nous nous précipitons tous dans le seul abri que nous ayons à notre portée, nous descendons et nous nous entassons dans les tombes fraîchement creusées. Il était temps...

Autour de nous les balles crépitent, les « marmites » éclatent sans interruption. C'est un vacarme effroyable et comme nous n'en connûmes jamais. Comment peindre les instants d'angoisse que nous vivons? Ces tombes, qui, tout à l'heure, seront sans doute trop grandes pour les pauvres corps que nous allons

pieusement y déposer, sont en ce moment trop petites pour nous cacher tous. Nous nous serrons les uns contre les autres dans les positions les plus étranges, nous cachons nos têtes entre les épaules de ceux qui sont couchés devant nous, nous croyons à chaque instant que le réseau de projectiles va se resserrer et que l'un d'eux va tomber dans notre fosse, la transformant en un horrible charnier.

Cette idée me vient tout à coup et, obstinément, me trotte dans la cervelle et y revient toujours sans que je puisse l'en chasser. Oui, oui, tout à l'heure la grosse chose ronflante, sifflante, impitoyable, va tomber là, entre O... et moi. Oh! nous ne sentirons rien, nous n'aurons aucun mal. Nous formerons seulement un peu de boue sanglante, et demain, au petit jour, les camarades n'auront qu'à jeter quelques pelletées de terre sur tout ça. Ils planteront dessus une simple croix de bois avec des noms, des grades, le numéro d'un régiment, une date : 3 novembre 1914. Et tout cela vaudra mieux que les plus somptueux sépulcres.

— Chut!... Écoutez!

Entre deux éclatements et malgré le bruit des balles allemandes, nous percevons distinctement le crépitement que font les carabines de nos chasseurs.

— On se bat chez nous...

Nous avons tous compris et tous, d'un bond, nous avons sauté dans le bois et nous courons, nous courons!... C'est à en perdre la raison. Comment aucun de nous n'est-il tué? Comment pouvons-nous passer au milieu des obus et des balles qui, autour de nous, coupent les branches, abattent les arbres? Jamais, jamais je ne comprendrai cela. Jamais je n'oublierai.

Quand, enfin, après une course interminable, nous sautons, haletants, dans la tranchée, le vacarme de nouveau s'est apaisé et seuls des coups de feu isolés et de rares coups de canon viennent troubler la paix nocturne. Et nous avons tout de suite l'explication de cette reprise inopinée de la bataille :

— Bravo! nous crie F..., dès qu'il nous voit, la tranchée des chasseurs à pied est reprise...

C'est pour nous un soulagement, car, malgré tout, nous avions gardé au cœur un véritable regret de cette petite parcelle de terrain perdue. Et c'est cela qui nous empêchait de trouver notre journée véritablement bien remplie.

Maintenant, tout est bien. La tâche est accomplie.

4 novembre, 3 heures du matin.

Un bataillon du ...e de ligne vient pour nous relever. Il fait partie de ce glorieux 20e corps qui, depuis le début de la guerre, s'est couvert

de gloire et a parcouru tout le front, depuis la Lorraine annexée jusqu'aux Flandres, arrivant toujours au moment où il fallait une troupe d'élite pour donner le dernier et périlleux effort. Il vient de débarquer ce soir même et, aussitôt, il est là.

Dans la nuit lumineuse et froide, les fantassins pesamment chargés, calmes, silencieux et graves, défilent dans l'étroit boyau.

L'officier qui vient me remplacer se présente, militairement, comme dans la cour du quartier :

— Lieutenant X...

Je me nomme.

— Mon cher camarade, me dit-il, je suis heureux de vous serrer la main. Laissez-moi vous exprimer toute l'admiration que nous avons pour votre régiment. Votre général vient de nous dire la manière dont vos chasseurs se sont comportés. Compliments !... Nous n'aurions pas fait mieux. Décidément, la cavalerie devient la reine des batailles... Votre régiment va être porté à l'ordre, et il le mérite... Bonsoir... et bonne chance !

— Merci !... et bonne chance !

. . . .

Une fois encore, nous traversons le bois pour gagner les positions de réserve. Maintenant nos hommes commencent à sentir la fatigue de ces deux jours sans sommeil et presque sans repos.

Cependant la joie, plus forte que tout, domine la lassitude du corps. Elle plane au-dessus des pelotons harassés. Et surtout leur fierté vient d'avoir été compris et félicités par les frères d'armes du corps d'élite qui a fait l'admiration de l'armée entière.

Chacun va, oubliant ses nerfs brisés, son front douloureux, ses jambes rompues, en se redisant cette phrase magique :

« Votre régiment va être porté à l'ordre… »

IX

SŒUR GABRIELLE

5 novembre.

La nuit est noire. Comment se diriger dans cette petite ville inconnue d'Elverdinghe, aux environs de laquelle notre régiment vient de s'installer? Nous distinguons à peine les maisons basses aux fenêtres closes, aux longs toits de chaume ou d'ardoises. Nous trébuchons de temps en temps sur le pavé gras et inégal. Parfois, une raie de lumière, filtrant entre des volets entr'ouverts, éclaire un petit coin de rue, l'angle d'une place. Précédé de mon camarade B..., je continue ma course au hasard. Nous sommes bien décidés à trouver un lit et à prendre quelque repos.

Après nos quatre journées de combat sous Bixschoote, on nous a renvoyés en arrière, à dix kilomètres de la ligne de feu, pour prendre vingt-quatre heures de repos. Nous sommes arrivés à la nuit close et nous avons eu bien du

mal à caser hommes et chevaux dans les petites fermes entourant la ville. Mais, dès que les uns et les autres eurent trouvé leur place, dès que les chevaux eurent la musette sur le nez et que les feux des cuisines furent allumés, B..., toujours soucieux de la table et du gîte, me dit :

— Mon vieux, il n'y a pas à hésiter. Nous sommes au repos : il faut trouver un lit et une table bien garnie. J'estime préférable de me coucher une heure plus tard, mais de dormir dans des draps et l'estomac satisfait, à me coucher immédiatement dans la paille et le ventre vide. Si tu veux m'en croire, nous allons gagner cette brave cité belge qui est là, à deux pas. Il est à peine dix heures. C'est bien le diable si nous ne trouvons pas bon souper et bon gîte. Pour le reste, il n'en saurait être question. Songeons d'abord aux choses sérieuses.

Et nous sommes partis vers la petite ville qui semblait tout endormie. Nous avons heurté aux portes, mais toutes les portes sont restées closes. Sans doute, toutes les maisons déjà regorgent de soldats. Mais personne ne nous a encore offert l'hospitalité, malgré les objurgations que B... profère d'une voix tantôt suppliante, tantôt tonitruante. Un instant, découragé, je lui propose de retourner à notre escadron, pour nous

allonger à côté de nos chevaux. Il ne veut rien entendre et poursuit son idée : faire un bon dîner et coucher dans un lit.

Mais voici une ombre qui se faufile sans bruit le long des murs. Déjà B... l'a rejointe et arrêtée par le bras. C'est une pauvre vieille bonne femme qui s'en va, portant un panier et un pot de lait.

— Madame, madame, ayez pitié de deux pauvres militaires harassés, affamés...

Mais elle ne peut donner aucun renseignement. Dans un mauvais français mélangé de flamand, elle nous fait comprendre que la petite ville est pleine de troupes et que tout le monde dort à cette heure.

— Et dans ce grand bâtiment tout blanc où l'on voit des fenêtres éclairées, qu'y a-t-il?

La brave femme nous explique que c'est un couvent où des religieuses hospitalisent les vieillards du pays. Elles ne peuvent point loger de soldats. Mais déjà B... a pris un parti : c'est là que nous devons coucher. Laissant son interlocutrice stupéfaite, à grandes enjambées, il gagne la grille entourant un petit jardinet placé devant le couvent. En vain, j'essaye de lui faire comprendre que nous ne pouvons pénétrer dans ce saint lieu.

— Laisse-moi faire, dit-il, je vais leur parler.

Il pousse la porte de la grille. Elle cède en grinçant et je la referme derrière lui. Je suis un peu inquiet en suivant B..., qui traverse le jardinet d'un pas rapide. Je redoute fort son éloquence essentiellement militaire et l'emploi qu'il va en faire. Mais je sais aussi qu'il n'est pas homme facile à faire revenir sur une résolution prise. Il est vrai qu'il en prend rarement. Mais, cette fois, il semble poursuivre une idée bien arrêtée. Le mieux est de se soumettre et d'attendre le résultat de sa tentative. Nous montons trois marches et, à tâtons, nous cherchons le heurtoir. Le voici; B... le soulève et le laisse retomber lourdement. Quel bruit lugubre il fait dans cette ville endormie! Il me semble que nous venons de commettre un acte sacrilège. Nous prêtons l'oreille et nous entendons, de l'autre côté de l'huis, le bruit de chaises qu'on traîne sur des dalles. Puis un pas léger qui s'approche, un bruit de clefs et de verrous et la porte, tout doucement, s'entre-bâille.

— Ma sœur, dit B... en s'inclinant, ce que nous faisons est, je le sais, fort incorrect. Mais, nous mourons de faim et de fatigue. Et nul n'a voulu jusqu'ici nous ouvrir sa porte. Ne pourrons-nous ici manger un morceau et dormir dans un lit?

La sœur nous regarde et n'a point l'air de comprendre. Cependant, je me rassure, car je

ne la crois ni effrayée, ni mécontente. C'est une très vieille religieuse vêtue de noir. Elle tient à la main une petite lampe dont la flamme vacille à la brise du soir. Son visage nous apparaît ainsi tout creusé de rides profondes et sa main décharnée, tendue devant la lampe, semble transparente. Et aussitôt, elle se décide. Sa figure s'illumine d'un bon sourire et elle nous fait entrer en prononçant des paroles qui doivent être des paroles aimables. Mais ce n'est qu'une supposition, car la digne religieuse ne sait que le flamand et nous ne comprenons rien à son discours. Elle referme soigneusement les verrous, pose la lampe à terre et nous fait signe de patienter. Puis elle s'éloigne à pas feutrés, et nous laisse seuls.

— Tu vois, fait B..., tout va comme sur des roulettes. Maintenant que nous sommes dans la place, je me charge de tout.

La lumière tremblante éclaire à peine le vestibule. Les murs sont nus. Aucun meuble, si ce n'est quelques chaises de paille alignées contre la cloison. En face de la porte, un humble crucifix de bois étend ses bras, qui semblent s'ouvrir en signe de bienvenue. Une odeur de soupe chaude nous est arrivée par la porte que la vieille sœur vient de refermer.

— Bigre! dit B... As-tu senti? Je la crois aux choux, et j'en reprendrai deux fois.

— Attends donc. Je parie qu'on va nous flanquer dehors.

De l'autre côté de la porte par laquelle vient de disparaître la sœur tourière, nous entendons une voix qui appelle :

— Sœur Gabrielle... sœur Gabrielle...

Et, un instant après, la même porte s'ouvre, et une nouvelle religieuse entre, tout doucement, un peu gênée, semble-t-il. Elle s'avance vers nous.

Sœur Gabrielle, votre modestie va certainement souffrir de tout le bien que je vais dire de vous. Mais, je me trompe, elle ne souffrira pas, car certainement vous ne lirez jamais les pages que j'ai griffonnées au cours de cette guerre, au hasard des bivouacs et des cantonnements. Mais je me suis juré de garder le souvenir écrit des tableaux qui m'ont le plus charmé ou le plus ému durant cette campagne. Si j'en reviens, je veux pouvoir les relire au déclin de ma vie. Je veux pouvoir les faire lire aux miens et tâcher de leur faire comprendre ce que fut notre existence au cours de ces jours inoubliables. Et ce ne sont pas toujours les batailles qui laissent les impressions les plus vivaces. Combien de jolies choses on pourrait conter en dehors des combats : souvenirs des nuits passées dans les endroits les plus étranges, au hasard des marches, nuits d'angoisse pendant la retraite,

nuits de fièvre pendant la marche en avant, nuits déprimantes dans les tranchées! Que d'accueils gracieux, que de jolies et nobles figures on pourrait décrire!

Sœur Gabrielle, puisque vous ne lirez jamais ceci et que votre modestie n'en souffrira pas, laissez-moi conter simplement l'accueil que nous reçûmes ce soir-là, mon camarade B... et moi, au couvent d'Elverdinghe.

Sœur Gabrielle s'avance vers nous. Qu'elle est jolie sous la coiffe qui encadre son visage! Comme ses yeux bleus nous paraissent grands! Et ils le sont vraiment, mais l'émotion les grandit encore. Surtout, elle a un adorable sourire, un sourire d'une bonté telle que, tout de suite, nous nous sentons à l'aise et certains d'obtenir ce que nous cherchons. Elle nous cause d'une voix douce et chantante, en cherchant un peu ses mots, bien qu'elle parle français très correctement.

— Ma sœur Supérieure m'envoie près de vous, dit-elle, parce qu'il n'y a que moi qui sache le français... Messieurs les officiers, soyez les bienvenus.

Elle dit cela simplement. Elle se tient toute droite dans sa robe noire, les deux bras allongés le long du corps. On dirait une image d'un autre temps, une enluminure de missel. Nos regards se croisent et nous sourions, nous

aussi, heureux de trouver un accueil aussi inattendu. B... est tout de suite à l'aise.

— Sœur Gabrielle, dit-il, voyez un peu notre misère. Voyez nos vêtements couverts de terre, nos figures qui n'ont pas été débarbouillées depuis je ne sais combien de temps. Nous venons de passer quatre jours sans dormir, presque sans manger, et nous n'avons pas cessé de combattre. Ne pourriez-vous recevoir, pour cette nuit, deux soldats harassés et qui ont faim?

Sœur Gabrielle garde son merveilleux sourire. Sans bouger les bras, elle soulève un peu ses deux mains qui paraissent toutes blanches sur le drap noir de la robe. Elles semblent dire, ces mains : Je voudrais bien, mais je ne peux pas. Et en même temps le sourire nous dit : Nous ne devrions pas, mais on s'arrangera cependant.

— Venez, dit-elle, nous allons toujours vous donner quelque chose à manger.

Et elle ramasse la petite lampe. Elle nous précède, ouvre la porte du fond et nous la suivons tout réjouis. Nous sommes éblouis, en pénétrant dans la nouvelle pièce, tellement les lampes allumées l'éclairent joyeusement. C'est la cuisine du couvent. Comme tout est propre et reluisant ! Les casseroles de cuivre brillent de mille feux. Les dalles blanches et noires sem-

blent un échiquier d'ivoire. Deux sœurs sont assises et épluchent des légumes qu'elles jettent dans une jatte remplie d'eau. Sur le fourneau bien astiqué, une énorme marmite fait entendre une chanson monotone et accueillante. C'est elle qui répand le parfum exquis respiré tout à l'heure. L'ensemble du tableau rappelle les toiles savoureuses de Bail. Les deux sœurs ont levé les yeux. Elles nous ont regardés et elles ont souri, elles aussi. B..., en veine d'éloquence, veut commencer un discours. Mais sœur Gabrielle nous presse :

— Venez, venez, dit-elle. Ce n'est pas la peine, elles ne vous comprendraient pas.

Elle ouvre une autre porte et nous pénétrons dans une petite pièce rectangulaire. Tandis que notre guide s'empresse à allumer la lampe suspendue au-dessus de la table, nous disposons tout notre fourniment sur l'appui de la fenêtre. Nous y installons les revolvers, les schakos, les jumelles et les porte-cartes. Comme tout cela est terni et malpropre, après ces trois mois de guerre! Nous-mêmes, nous nous sentons fort honteux de paraître en pareil équipage. Nos vareuses usées et maculées, nos culottes rapiéciées, nos énormes souliers couverts de boue font un contraste étrange avec la salle où nous sommes.

Elle est entièrement garnie d'immenses pla-

cards dont les portes montent jusqu'au plafond. Ces portes sont en bois ciré et resplendissent comme des glaces. Le plancher lui-même semble un miroir. Cet infatigable bavard de B... recommence un discours.

— Ma sœur, excusez la tenue de gens de guerre. Nous devons avoir mauvaise figure, mais nous sommes d'honnêtes gens. Si nos visages semblent peu rassurants, c'est tout simplement que nous avons l'estomac dans les talons. Et il n'est mine plus semblable à celle d'un bandit que celle d'un pauvre hère qui crève de faim. Vous ne nous reconnaîtrez plus tout à l'heure, quand nous aurons dit deux mots à la respectable marmite dont nous avons humé le parfum en passant.

Sœur Gabrielle sourit toujours. Avec une rapidité et une adresse merveilleuses, elle a ouvert un des placards. Parmi les piles de linge entassé, elle a fait choix d'une nappe à carreaux blancs et rouges, dont elle a recouvert la table. En un tour de main, elle a installé deux couverts qui se font vis-à-vis.

— Asseyez-vous, dit-elle, reposez-vous. Je vais vous chercher à manger.

B... la poursuit jusqu'à la porte.

— Sœur Gabrielle, nous avons trouvé la maison du bon Dieu...

Mais déjà elle a refermé la porte et nous l'en-

tendons qui, dans la cuisine, semble stimuler en flamand le zèle des deux autres religieuses. Nous nous asseyons, ravis. Comme il y avait longtemps que nous n'avions goûté pareil confort! Comme tout ici semble fait pour charmer nos yeux, reposer nos esprits! Dans la rue, on n'entend nul bruit, et le couvent lui-même semblerait endormi, si nous ne percevions les paroles échangées à côté de nous. Mais, au loin, le roulement continu du canon rend plus exquise encore l'heure dont nous jouissons.

C'est à peine si nous avons entendu rentrer sœur Gabrielle et elle vient de déposer devant nous la soupière fumante. L'eau nous vient à la bouche en sentant le parfum délicat des légumes. C'est que voilà plusieurs jours où nous n'avons eu que du « singe » à nous mettre sous la dent, et, pendant tout ce temps, nous n'avons pu allumer de feu pour faire cuire quoi que ce soit. Aussi, nous nous précipitons, si l'on peut dire, sur nos assiettes pleines. B... lui-même en perd un instant la parole.

Pendant ce temps, la jolie petite sœur, sans paraître jeter les yeux sur nous, taille du pain, apporte une grande cruche de bière blonde. Quelle joie pour nous! Pourquoi n'est-ce pas chaque jour ainsi? La campagne semblerait presque une partie de plaisir. Tout en mangeant, je ne peux m'empêcher d'admirer sœur

Gabrielle. Elle est toute fine dans ses humbles vêtements noirs, et ses moindres gestes sont aussi harmonieux que ceux d'une actrice en scène. Mais elle fait tout simplement et c'est d'instinct qu'elle met de la grâce dans chacun de ses mouvements. La voici qui pose sur la table une imposante omelette au lard. Cet animal de B..., qui a déjà englouti deux assiettées de soupe et quatre grands verres de bière, commence à dérailler :

— Sœur Gabrielle... sœur Gabrielle, je ne veux point partir demain. Je veux finir mes jours ici avec les vieilles gens que vous soignez. Voyez : moi aussi je prends de l'âge et la vie m'a fortement secoué. Pourquoi ne resterais-je point céans? J'aurais dans le dortoir des vieux un petit lit aux draps blancs, dans lequel je me coucherais chaque soir sur le coup de huit heures et où vous viendriez me border, ma sœur. Je dormirais, je mangerais de la soupe aux choux, je boirais de la bonne bière, — à votre santé, ma sœur, — et je ne penserais plus à rien du tout... Comme ce serait bon! Plus d'uniforme qui vous serre le ventre après un dîner copieux, plus de schako qui vous comprime les tempes, plus de balles qui sifflent, plus de marmites qui vous ébranlent tout le système, et, chaque soir, un lit... un bon lit... on ne penserait à rien, à rien...

— Chut! Écoutez..., fait sœur Gabrielle, un doigt sur les lèvres.

A ce moment, le canon redouble. Sans doute, dans le mystère de la nuit, les Allemands viennent de lancer une attaque soit sur Bixschoote, soit sur Steenstraate et, maintenant, sur toute la ligne, chaque pièce tire rapidement. Les coups se multiplient tellement qu'ils se fondent en un roulement continu. Cependant, les détonations produites par une batterie de 120 long, établie à deux kilomètres d'Elverdinghe, dominent de leur voix imposante le tumulte de la bataille, et font trembler, à chaque coup, toutes les vitres du couvent. Je frémis en pensant à ces milliers d'obus filant dans l'obscurité et qui vont à quinze, à dix, à cinq kilomètres plus loin réduire tant d'hommes bien vivants en de pauvres choses sanglantes et brisées. Et je me figure nos Prussiens de Bixschoote vautrés à terre, les dents serrées, la tête enfouie dans les betteraves, attendant que l'ouragan soit passé pour se relever, se précipiter, baïonnette en avant, en poussant des hourras! Sœur Gabrielle a la même pensée que moi, sans doute. Elle semble plus blanche encore sous la coiffe blanche. Elle joint les mains, baisse les yeux, et dit tout doucement :

— Mon Dieu... Mon Dieu... c'est terrible!

— Sœur Gabrielle, je vous en supplie, conti-

nue l'incorrigible B..., ne parlons point de cela. Songeons plutôt que voilà une omelette digne des dieux et que le lard y met un parfum à damner un saint. Sœur Gabrielle, vous nous faites commettre ce soir le péché de gourmandise, qui est le péché le plus mignon qui soit. Et j'en porterai gaillardement le poids.

Je donne sous la table de grands coups de pied à B... pour arrêter ses propos incongrus. Mais sœur Gabrielle ne semble point l'écouter. Elle continue à nous servir en souriant, change nos assiettes, apporte du jambon et du fromage. Sans souffler un instant, B... continue à engloutir tout ce qu'on lui présente, ce qui ne l'empêche pas de continuer ses divagations.

— Sœur Gabrielle, dites-moi, vous n'allez pas maintenant nous mettre dehors. Ce serait offenser le bon Dieu, qui veut qu'on ait pitié du voyageur. Et nous sommes de bien misérables voyageurs. Nous n'aurons — si vous nous chassez — que l'herbe de la route pour lit et les pierres du chemin pour oreiller. Non, vous ne ferez pas cela. Je sais bien que, tout à l'heure, vous allez m'indiquer au dortoir le lit qui me sera destiné, quand je viendrai chercher ma petite place à votre foyer, après la guerre.

Le sourire de sœur Gabrielle a disparu. Pour la première fois, elle semble vraiment peinée. Elle s'est arrêtée en face de B.. et elle le regarde

de ses grands yeux limpides. Elle a le même geste que tout à l'heure, elle soulève ses deux mains en signe d'impuissance, elle semble chercher comment elle éviterait de nous faire de la peine. Puis, elle dit d'un ton découragé :

— Mais c'est que nous n'avons pas un seul lit disponible...

Un long silence succède à cette phrase, qui semble plonger B... dans la désolation. Le canon continue d'une façon sinistre et, de temps en temps, les vitres tremblotent lamentablement. Maintenant, il me semble, à moi aussi, qu'il serait bien pénible de repartir dans la nuit, de chercher nos pelotons au milieu de l'obscurité et de bousculer nos hommes pour nous faire au milieu d'eux une petite place dans la paille. Et moi aussi, je regarde sœur Gabrielle d'un air suppliant. Tout à coup, elle semble avoir pris un parti. Elle commence par ouvrir un des placards, elle en tire deux petits verres à pied longs et fuselés et les place devant nous avec une respectable bouteille de genièvre. Elle a retrouvé son exquis sourire et elle s'empresse, car elle paraît avoir hâte de mettre son projet à exécution.

— Tenez, buvez. C'est du bon... pour nos pauvres vieux, les jours de fête.

— Merci, ma sœur, merci.

Mais déjà elle a disparu en courant. Et nous

voilà tous deux, bien heureux, dégustant notre verre de genièvre, jouissant voluptueusement de la quiétude qui nous entoure. Le canon semble s'être éloigné. On n'entend plus qu'un grondement dans la direction d'Ypres. Nos paupières commencent à se fermer et nous sentons presque avec plaisir la fatigue de nos membres et de nos têtes. Car maintenant nous sommes bien certains que sœur Gabrielle ne nous laissera pas partir.

La voilà qui rentre, une chandelle à la main.

— Venez, dit-elle.

Elle est toute rose maintenant. Elle semble honteuse, comme si elle commettait quelque action coupable. Nous la suivons, ravis. Nous retraversons la cuisine, maintenant déserte et sombre. La lumière clignotante de la chandelle fait briller par endroits le ventre cuivré des chaudrons et les verres arrondis des bocaux. Tout dort dans la sainte maison. Nous franchissons le vestibule et nous nous engageons dans un large escalier de bois, reluisant et ciré.

Quel étrange spectacle nous offrons : cette toute jeune sœur qui nous précède en étouffant ses pas, ces deux soldats poussiéreux, loqueteux, sordides, qui cherchent à faire le moins de bruit possible avec leurs gros souliers ferrés. On entend le rosaire de la religieuse qui choque à chaque marche un trousseau de clefs pendant

à sa ceinture. Je marche le dernier et je jouis de l'étrange tableau. Sœur Gabrielle seule est éclairée. La voici qui tourne sur le palier. La faible lumière qui l'éclaire en dessous fait ressortir en ombres nettes la finesse de ses traits, son nez délicat, sa bouche enfantine qui sourit toujours. Nos silhouettes se projettent sur le mur en ombres fantastiques. Vraiment, nous n'avons jamais rencontré encore accueil aussi étrange et aussi imprévu.

Nous passons devant une haute porte de chêne surmontée d'une croix et au fronton de laquelle on distingue une inscription latine. Sœur Gabrielle s'est signée et s'est inclinée face à la porte.

— La chapelle, dit-elle tout bas.

Et elle file vite, accompagnée du seul bruit que fait son rosaire contre le trousseau de clefs. Nous commençons à monter vers le second étage. A demi-voix, B... recommence à divaguer.

— Sœur Gabrielle... sœur Gabrielle, vous êtes un ange du Paradis. Sûrement, le bon Dieu ne peut rien vous refuser. Dites, vous le prierez un peu ce soir pour moi, qui suis un grand pécheur.

— Mais oui, mais oui, je prierai pour vous, dit-elle tout doucement en se retournant vers nous.

Nous débouchons dans un long couloir absolument nu et crépi à la chaux. On y distingue une demi-douzaine de portes semblables et placées à distances égales. Sœur Gabrielle pousse l'une d'elles et nous y pénétrons à sa suite. C'est une salle exiguë qui n'a pour tout mobilier que deux petits lits de fer, deux petites tables en bois blanc et deux chaises de paille. Au-dessus de chaque lit nous voyons un crucifix auquel on a accroché une branche de buis. Sur chaque table, une minuscule cuvette blanche et un minuscule pot à eau. Voilà qui est fort bien et qui nous suffira largement. Le tout est propre, reluisant, astiqué.

— Merci, ma sœur, nous serons aussi bien que possible. Mais, dites, nous allons dormir comme des brutes. N'y aurait-il personne qui puisse nous réveiller?

— A quelle heure voulez-vous vous lever?

— A six heures, ma sœur, heure militaire, par exemple.

— Oh! alors, je m'en charge. Nous avons la messe à quatre heures, tous les matins.

B... s'exclame :

— A quatre heures! Tous les matins! Eh bien, ma sœur, pour vous prouver que nous ne sommes pas des mécréants, réveillez-nous à trois heures et demie. Nous irons, nous aussi, à la messe.

— Mais ce n'est pas permis. C'est notre messe à nous, dans notre chapelle. Non, non, il faut que vous dormiez... Couchez-vous vite. Bonsoir. Je vous réveillerai à six heures.

— Bonsoir, sœur Gabrielle, bonsoir... Nous serons parfaitement bien. Vous voyez que vous aviez encore des lits inoccupés.

— Mais oui, mais oui, on peut toujours s'arranger.

Et elle se sauve en refermant la porte sur elle.

Maintenant, B... et moi, nous ne songeons plus qu'à la volupté de dormir dans un lit. Comme cela va nous sembler bon, après les nuits d'insomnie passées dans le brouillard des tranchées !

Mais quel est ce bruit qui fait retentir tout le couvent? Quels sont ces coups sourds et ces gémissements? Quelqu'un est là, devant la porte, qui frappe du heurtoir à grands coups. Quelqu'un est là qui pleure, qui sanglote dans la nuit. J'ouvre la fenêtre et je me penche. Mais déjà la porte a été ouverte et une ombre s'y est glissée précipitamment. Et maintenant les sanglots montent du bas de l'escalier jusqu'à nous. On entend des voix de femmes, celle de sœur Gabrielle, qui parlent dans la langue du pays. Et une autre voix qui ressemble à un râle, qui cherche à prononcer des mots au milieu des larmes et ne peut y arriver. Quelle horrible

chose que cette plainte monotone, continuelle, que rien ne peut calmer! Cela dure un instant, puis des portes s'ouvrent et se referment, les voix et la plainte s'éloignent, et tout ce bruit s'éteint subitement.

B... s'est déjà couché et, enfoui sous les draps, il m'exhorte d'une voix étouffée par les couvertures à éteindre vivement la chandelle. Mais je suis obsédé par cette plainte que je n'entends plus et qui, cependant, continue à me poursuivre. Je voudrais savoir quel drame cause ces sanglots. Je ne doute pas que cette affreuse guerre en soit encore la cause. Et pourtant nous sommes encore loin de la ligne de feu. Ma curiosité l'emporte sur la fatigue. Je remets ma vareuse et je sors, emportant avec moi la lumière qui importunait tant mon camarade de chambre. Je descends rapidement les deux étages. Il me semble que mes pas résonnent lugubrement dans la profondeur muette du couvent.

Au moment où j'arrive dans le vestibule, sœur Gabrielle, une petite lanterne à la main, y entre également. Je lui ai fait sans doute grand'-peur, car elle a sursauté et poussé un petit cri. Mais elle m'a bien vite reconnu et deviné ce qui m'inquiète. Elle me l'explique en quelques phrases simples : une pauvre femme s'enfuyait de son village, emportant sa petite fille âgée de

dix-huit mois. Comme elle courait, affolée, sur la route de Lizerne à Bœsinghe, un obus allemand est tombé sur la chaussée et un éclat est venu tuer son bébé dans ses bras. Et elle vient de faire six kilomètres dans la nuit, emportant le petit cadavre, qu'elle serrait désespérément contre elle. Elle a gagné Elverdinghe, où elle a heurté à la porte du couvent comme à un refuge assuré. Et, tout le long de la route, elle a croisé les convois, les troupes de relève, les estafettes. Elle n'a rien écouté, obsédée par cette seule pensée : mettre à l'abri les restes de ce qui fut la joie de sa vie et son espoir.

— Venez, me dit sœur Gabrielle, je vais vous faire voir. Nous avons mis le pauvre petit corps dans la chambre mortuaire et sœur Élisabeth le veille.

Je suis sœur Gabrielle, qui ouvre une petite porte, descend quelques marches. Nous traversons une cour dallée. Sa lanterne et ma chandelle jettent des reflets jaunâtres sur les murs élevés des bâtiments. Il tombe quelques grosses gouttes de pluie qui s'écrasent sur la pierre avec un bruit étrange. Et je suis étreint par une sorte d'angoisse en entendant de nouveau la plainte de cette femme qui continue, qui continue sans se lasser. Tout doucement, sœur Gabrielle a ouvert une porte basse et nous entrons.

J'avoue que j'étais beaucoup moins ému quand, après le premier jour de la bataille de la Marne, nous traversâmes un bois où notre artillerie avait réduit tout un régiment allemand en un tas informe de débris humains. Ici, je ressens vraiment toute l'horreur de la guerre. Que des hommes s'entre-tuent pour la défense de leurs foyers, cela se conçoit et je salue ceux qui tombent. Mais que le massacre s'étende à ces pauvres êtres innocents et faibles, cela passe l'entendement. Et des spectacles comme celui auquel j'assiste mettent dans le cœur une résolution farouche de vengeance.

Sur une sorte de grande table recouverte d'un drap blanc, le pauvre corps est étendu. Il ne porte aucune trace de blessure et le petit visage tout blanc semble sourire. Les bonnes religieuses ont recouvert les vêtements sordides avec une sorte de nappe toute ornée de broderies. Par-dessus, elles ont croisé les petites mains qui semblent serrer un crucifix minuscule. Et elles ont recouvert le tout d'une brassée de fleurs. De chaque côté, elles ont placé des candélabres d'argent et la lumière rougeâtre du cierge met des reflets d'or dans les cheveux bouclés du petit cadavre.

Écrasé par terre, à côté de lui, j'aperçois un tas informe de hardes qui semble secoué de mouvements spasmodiques. C'est de là que part

la plainte monotone. La jeune mère est là qui pleure son petit. On sent que rien ne peut la consoler et qu'une parole ne ferait qu'augmenter sa douleur. D'ailleurs, elle n'a même pas levé la tête quand nous sommes entrés. Laissons-la..., laissons-la, puisque l'on dit que les pleurs soulagent.

De l'autre côté, sur un prie-Dieu, une jeune sœur égrène son rosaire. Sœur Gabrielle s'est mise à genoux près d'elle, par terre. Je voudrais tant faire quelque chose qui puisse diminuer cette douleur et aider un peu la pauvre femme! Elle doit être venue sans aucune ressource et ses vêtements respirent la misère. Mais je n'ose troubler ni ses larmes, ni leurs prières, et je sors tout doucement, sur la pointe des pieds.

Dehors, la pluie, qui tombe maintenant sérieusement, rafraîchit un peu ma tête en feu. Je traverse la cour rapidement. Mais ma chandelle s'éteint et j'ai beaucoup de mal à la rallumer. J'ai pourtant besoin de voir clair pour me retrouver dans ce dédale de portes et de couloirs. Enfin, voici mon escalier. Voici le palier et la chapelle des sœurs. Au loin, une horloge sonne minuit. Je monte encore un étage et j'ouvre notre porte sans bruit. Je me dis que, peut-être, B... m'attend impatiemment, anxieux d'apprendre la raison de tout ce vacarme.

Mais B.... enfoui sous ses draps, ronfle.

6 heures du matin.

On frappe des coups à notre porte. J'ouvre les yeux. Un jour pâle entre par l'unique fenêtre. Où suis-je? Ah! je me souviens... Elverdinghe... le couvent...

— C'est vous, sœur Gabrielle?

— Mais oui, mais oui, levez-vous. Voilà plus d'une heure que je frappe.

B... s'est assis dans son lit. J'en fais autant et je lui explique tout ce que j'ai vu hier au soir. Il hoche la tête d'un air désolé et conclut :

— Que veux-tu? C'est la guerre... J'espère qu'on nous aura préparé un sérieux déjeuner.

Nous nous habillons et nous débarbouillons en hâte, car il faut bien vite rejoindre nos cantonnements. Comme nous sortons tout guillerets et bien reposés, nous rencontrons sœur Gabrielle qui semble nous attendre. Elle nous demande des nouvelles de notre nuit et, pour arrêter le flot d'éloquence que B... commence à faire déferler, elle dit :

— C'est bon, vous me remercierez après. Descendez vite, votre déjeuner vous attend. Il va être froid.

Mais, en passant devant la chapelle, voilà B... qui veut absolument la visiter. Sœur Ga-

brielle hésite un peu, puis finit par céder, comme on cède à un enfant, pour avoir la paix. Elle ouvre la première porte et elle sourit toujours, admettant toutes nos fantaisies. Nous traversons une première pièce, puis nous entrons dans la chapelle. C'est une toute petite salle, où l'on ne tiendrait pas plus de vingt personnes. Les murs sont blancs et sans aucun ornement. Des boiseries les recouvrent jusqu'à hauteur d'homme. Un autel d'une simplicité très grande, qu'ornent simplement quelques fleurs, des chaises de paille, voilà où les bonnes sœurs d'Elverdinghe se réunissent chaque matin, à quatre heures, pour prier.

Et, comme nous sortons de l'humble chapelle, voilà que j'aperçois — chose inattendue — deux paillasses entassées dans un coin de la petite pièce la précédant.

— Ma sœur, qui donc couche là?

Sœur Gabrielle est devenue plus rouge qu'une pivoine. Et il faut que je répète par deux fois ma question. Enfin, en baissant les yeux :

— C'est sœur Élisabeth, dit-elle, sœur Élisabeth... et moi.

— Sœur Gabrielle... sœur Gabrielle, alors, cette petite chambre, ces deux petits lits où nous avons si bien dormi, ce sont les vôtres?

— Chut! Voulez-vous bien vite venir déjeuner.....

Et, légère comme un oiseau, elle disparaît dans l'escalier, tellement vite que son voile noir voltige très haut au-dessus d'elle, comme pour cacher la confusion de son visage.

. . . .

Et nous n'avons plus revu sœur Gabrielle. Dans la salle à manger aux hauts placards de bois luisant, c'est une très vieille femme — une des hospitalisées — qui nous apporte le lait et le café bien chauds, le pain bis et le beurre frais. Elle nous explique qu'à cette heure les religieuses sont occupées aux soins qu'elles donnent à leurs vieillards. Nos prières sont vaines. Nous nous heurtons à une consigne formelle et nous sentons bien que le rideau vient de tomber sur cet acte si charmant de l'interminable tragédie.

Seulement, au moment où, pour la dernière fois, nous franchissons la porte du couvent, la vieille nous glisse un gros paquet de victuailles enveloppé d'une serviette. Elle vient de l'apporter caché sous son tablier.

— Tenez, elle m'a dit de vous donner ça, et puis... qu'elle prierait le bon Dieu pour vous.

Nous avons le cœur bien gros quand nous entendons la lourde porte se fermer derrière nous. Et, tandis que nous nous éloignons silencieux, sur la route défoncée et boueuse, nous

songeons aux cœurs exquis qui se cachent sous les humbles guimpes.

Sœur Gabrielle, jamais je ne vous oublierai. Jamais vos traits si fins ne sortiront de ma mémoire. Et il me semble vous voir encore, montant le grand escalier de bois, éclairée par la lumière vacillante de la chandelle, tandis que, tout simplement, sans en rien dire, vous alliez donner votre lit et celui de sœur Élisabeth aux deux soldats inconnus.

X

PREMIÈRE RECONNAISSANCE AÉRIENNE

6 décembre.

Sur la plage de Saint-Pol, où vient de nous déposer l'auto, douze aéroplanes sont rangés, pareils à de gros oiseaux de mer endormis sur le sable. Ce sont des « Voisin », de véritables monstres aux longues ailes grises, au capot large lancé en avant comme une proue de navire. Autour d'eux, les sapeurs s'agitent, portant des bidons d'essence et d'huile; ou bien, grimpés dans les nacelles, donnent un dernier coup d'œil aux moteurs. Les pilotes, arrivés avant nous, surveillent leurs mécaniciens, consultent l'état de l'atmosphère et la vitesse du vent. Depuis une huitaine, ce ne sont que tempêtes et que pluies. Aujourd'hui, le ciel s'est un peu dégagé, les nuages sombres filent très haut. Le jour gris est cependant lumineux. Sans doute, on va pouvoir sortir.

J'ai été détaché pour quelque temps aux

escadrilles de bombardement de Dunkerque. L'habitude de l'air, acquise au cours de mes trois mois d'apprentissage à l'école d'aviation de Reims, m'a fait désigner pour remplir provisoirement une place vacante. Et l'ennui que j'ai ressenti en quittant mes chers camarades des chasseurs est bien atténué par la joie que j'éprouve à la pensée de recommencer à voler. Pourvu qu'aujourd'hui le ciel nous soit clément!

Justement, voici mon chef d'escadrille, mon excellent camarade M..., qui vient vers moi, un papier à la main.

— Si le cœur t'en dit, mon cher, je viens de recevoir de l'état-major une demande de reconnaissance sur la ligne de chemin de fer de Dixmude à Gand. Le temps est clair, je t'offre cette occasion de promenade. Comme pilote, tu auras N..., que tu connais bien. Avec lui, tu peux être certain que tout ira bien.

Je connais, en effet, l'adjudant N... C'était l'un de mes pilotes moniteurs à Reims. Je le sais aviateur hardi, calme et expérimenté. De plus, je n'ignore pas qu'il a été cité deux fois à l'ordre de l'armée et qu'il a reçu la médaille militaire depuis le début de la campagne. Je ne puis confier à un meilleur guide le soin de me mener au-dessus des lignes allemandes.

Le voici qui vient, le visage éclairé d'un large sourire, ses yeux gris brillant de courage et de

franchise. Il n'a pas changé. Il a toujours son teint pâle, sa fine moustache blonde et son menton volontaire. Je reconnais sa démarche balancée, un peu lourde, semblable à celle des gens de mer. Nous nous serrons la main très cordialement et j'accepte avec joie de partir avec lui.

— Mon lieutenant, vous ferez bien de vous couvrir chaudement, car je vois que vous avez déjà le nez rouge et les mains violettes. Quand vous serez à deux mille mètres et que vous ferez du 90, vous verrez qu'il fait un peu plus froid là-haut qu'ici.

Sur ses indications, je revêts un costume qui doit me rendre assez semblable à un Lapon. Je commence par retirer mes chaussures. J'enfile l'une sur l'autre deux paires de chaussettes, je remplace mes brodequins par des snowboots et je mets par-dessus ma culotte un large pantalon de cuir. En dessous de ma vareuse je me matelasse de deux tricots et en dessus je revêts un épais chandail. Je boucle péniblement sur cette quadruple cuirasse le ceinturon de mon revolver, car il faut toujours penser à un atterrissage forcé et l'on doit toujours porter sur soi de quoi défendre sa peau. Sur le tout, on me passe une ample peau de bique. Complétez cet équipage par le passe-montagne, un épais cache-nez et par le casque, et vous aurez une idée de l'aspect comique que je devais offrir. Mais ici

personne ne rit, car on est habitué à semblable mascarade. Et N... s'est déguisé de la même façon que moi. Je le vois déjà qui grimpe dans son appareil. Je me hâte autant que me le permet mon accoutrement, et je me hisse derrière lui dans la nacelle. Rien ne peut donner une idée du mal que l'on a, ainsi habillé, pour lever suffisamment la jambe. Et pourtant il faut atteindre le premier marchepied et, du deuxième, enjamber le rebord du capot. Enfin, j'y arrive, non sans peine. Dès que le mécanicien de V... a mis le moteur en marche, je m'assois à mon poste d'observateur, bien calé dans le petit siège surélevé à dossier métallique. Je peux voir ainsi par-dessus la tête de mon pilote, et c'est avec un véritable sentiment de confort que je m'installe et que je boucle la large ceinture de cuir qui me lie à mon siège.

N... essaye son moteur avant de partir. Tandis qu'une douzaine de sapeurs, agrippés aux ailes, maintiennent l'appareil, l'hélice tourne à toute vitesse avec un bruit assourdissant. Toute l'armature vibre sous son effort colossal. L'avion semble se ramasser, prêt à bondir, comme un cheval ardent maintenu par une poigne de fer. Les hommes sont obligés de se cramponner vigoureusement. Ils appliquent leurs épaules contre les longerons, ou bien, les deux bras tendus, le corps fortement incliné, ils résistent

à la poussée du moteur en enfonçant de biais leurs pieds dans le sable de la plage. Tout fonctionne bien et je me réjouis de sentir que, du premier coup, la capricieuse machine a donné son maximum de puissance. Je suis heureux qu'on n'ait pas été obligé de décrasser une bougie ou de vérifier une soupape. Pas un raté; le ronflement majestueux et assourdissant est admirable de régularité. Il diminue ou reprend à volonté lorsque le pilote le désire. A nous deux, maintenant, mon cher N..., de remplir vaillamment notre mission!

Elle est simple, notre mission. Compter les trains de troupes qui circulent entre Dixmude et Gand, en indiquant sur ma carte l'heure et le lieu de leur passage et le nombre de leurs wagons. A cette hauteur, la seule difficulté est de ne pas confondre les trains de troupes et les trains de ravitaillement. A la hauteur où nous serons obligés de voler, cela n'est pas aisé. On n'a qu'une ressource, c'est de voir quels sont les trains uniquement composés de wagons couverts et quels sont ceux qui comportent à la fois des wagons couverts et des trucs. Ces derniers seuls sont des trains de troupes, car chaque unité qui se déplace en chemin de fer est accompagnée de ses voitures, placées sur des wagons spéciaux. A l'état-major, on déduira du nombre de voitures de chaque espèce l'effectif de

la troupe et l'arme à laquelle elle appartient.

N... a mis son moteur au ralenti et a levé le bras. Les sapeurs s'écartent vivement. Et aussitôt, le ronflement reprend toute sa force, l'appareil s'échappe, roule à une vitesse vertigineuse sur le tapis uni de la plage. Il décolle sans que je m'en aperçoive, et nous voici à dix mètres au-dessus du sol. Déjà, nous passons au-dessus du camp d'aviation anglais, établi auprès du nôtre. Je vois, autour de leurs avions, des hommes qui lèvent la tête et se remettent à leur tâche. Notre « Voisin », pris dans un remous et ballotté par le vent, tangue furieusement. Il serait temps de prendre de la hauteur, car nous sommes ici sérieusement secoués. Néanmoins, j'éprouve une véritable volupté à goûter de nouveau l'ivresse de l'air.

Pendant quelques minutes, nous remontons vers le nord en longeant la côte pour prendre de la hauteur. A gauche s'étend la mer. Elle s'étale à l'infini, formant une immense nappe d'un bleu sombre, où l'on distingue des myriades de petites taches d'écume blanche. Un paquebot, qui nous paraît minuscule, fait route vers l'ouest. Son sillage forme dans l'eau un triangle plus foncé qui s'étend au loin derrière lui, et l'on peut distinguer d'ici tout un essaim de mouettes, qui semblent l'escorter en tournoyant.

Le moteur ronfle toujours régulièrement. Je voudrais bien pouvoir parler à N..., lui communiquer mes impressions, lui demander des renseignements sur tout ce que je vois de nouveau, car voilà déjà longtemps qu'il navigue, si l'on peut dire, dans ces parages. Mais le bruit est tel que, pour s'entendre, il faut véritablement hurler. Encore les paroles ne s'entendent-elles que difficilement.

Nous sommes maintenant à 300 mètres. N... décrit un brusque virage au-dessus du port. L'avion s'incline d'une façon inquiétante; c'est à croire qu'il va se retourner et tomber dans les bassins, dont j'admire les lignes géométriques et les nombreux bateaux qui semblent de bizarres petits jouets correctement alignés. Et, aussitôt, malgré la faible hauteur où nous sommes, N... s'engage hardiment au-dessus de Dunkerque. C'est là, évidemment, une audace qui nous coûterait cher si le moteur avait une panne. Mais le pilote a confiance dans sa machine.

Un instant, mon attention se fixe sur lui. Impassible, le dos légèrement voûté, bien assis sur son siège comme un vieux cavalier dans sa selle, il regarde au loin sans s'inquiéter de la ville qui s'agite, vibre et respire au-dessous de lui. Ses deux mains, gantées de fourrure, sont posées sur le « manche à balai », qu'elles tiennent à peine. Je les vois qui oscillent conti-

nuellement pour rétablir l'équilibre détruit à chaque seconde par les rafales du vent. Il semble être l'âme même de l'avion. Et il l'est en réalité, ou, du moins, il en est le cerveau qui dirige les muscles, ordonne les mouvements, pense, prévoit et décide. Quelle admirable chose! Comme j'admire cet être vivant formé de deux êtres différents, — vivants tous deux, — le pilote et l'avion.

L'altimètre marque 400. Nous passons au-dessus de la place Jean-Bart, où le marché bat son plein. Penché sur le vide, je m'amuse à regarder les baraques bien alignées et le va-et-vient des acheteurs. Mais l'aéroplane file très vite, poussé par le vent qui souffle du nord et double notre vitesse. J'admire le pourtour des fortifications qui limitent la ville d'une ceinture verdoyante. Nous les dépassons et nous voici maintenant au-dessus de la campagne. Il faut à présent renoncer à la joie sportive qui m'a seule occupé jusqu'ici, ne plus perdre de vue la carte et le terrain. L'expérience m'a déjà démontré combien l'on se perd facilement quand on vole au-dessus d'un pays inconnu. Il ne faut pas que j'oublie ma mission. Le plaisir du touriste m'est interdit aujourd'hui. Nous sommes en guerre. C'est vrai : j'oubliais...

Nous laissons le fort Louis à notre droite et

piquons directement vers l'est. Quel étrange pays s'étend en dessous de nous! Des milliers de canaux, de ruisseaux, de chemins, des champs coupés de haies qui forment des entrelacements bizarres. Il faut redoubler d'attention pour ne point se tromper de direction. Heureusement, nous sommes maintenant à 1 000 mètres et je ne perds point de vue le canal de la Basse-Colme, que nous allons couper pour rejoindre la ligne de Furnes à Gand. A partir de là, nous ne quitterons plus la voie du chemin de fer et cela facilitera ma tâche.

Le froid est devenu intense. Malgré mes vêtements superposés, je sens déjà mes mains et mes pieds glacés et mon corps semble suivre peu à peu leur exemple. Je ne m'amuse plus à considérer le paysage qui se déroule à mes pieds. D'ailleurs, à la hauteur où nous sommes, les détails pittoresques disparaissent. Les routes semblent désertes et les villages morts. Il faut se servir de la jumelle pour distinguer les voitures sur les chemins et les péniches sur les canaux.

Et puis, nous approchons des lignes allemandes. Je ne puis m'empêcher de songer que, quelques jours auparavant, le sergent-major R..., un des pilotes de l'escadrille, a été abattu par un projectile allemand d'une hauteur de 2000 mètres. Quand j'étais à terre, tout à

l'heure, je ne songeais qu'à la beauté de cette mort. Maintenant que nous approchons de la ligne de feu, une certaine émotion m'envahit. Ce n'est point la peur, certes : nous en avons vu bien d'autres. Mais une idée me hante. Dans quelques minutes, je vais être au-dessus des tranchées allemandes, dans une demi-heure je serai au milieu du territoire occupé par l'ennemi. Si alors un de leurs obus nous frappe et si nous avons une panne, nous serons obligés d'atterrir. Trop éloignés pour pouvoir atteindre les lignes françaises, si nous ne sommes pas tués, nous serons faits prisonniers. Tout plutôt que cela !

Mais je chasse ces pensées moroses. Ma confiance revient vite dans mon étoile. Jusqu'ici la chance m'a singulièrement favorisé. Il n'y a point de raison pour qu'il n'en soit plus ainsi. Et l'ivresse du mouvement me saisit. Je ne songe plus qu'à la délicieuse sensation que j'éprouve à dominer, moi, faible chose, être anonyme, combattant inconnu, ces deux armées qui se choquent. L'avion semble porté par le vent. Avec lui, il bondit, redescend, s'incline et frémit.

J'éprouve une véritable joie à me dire que, sur ce pays gris sombre qui s'étend au-dessous de nous, des milliers d'hommes ont les yeux fixés sur le petit point noir que nous sommes.

Le bruit du moteur a fait lever toutes les têtes. Les yeux ont cherché quelques instants et, bien vite, on a vu se dessiner dans le ciel les deux grandes ailes sombres légèrement incurvées à l'arrière, le gouvernail de profondeur mince et allongé. Les uns ont eu tout de suite un regard de sympathie pour l'oiseau connu qui porte sur ses ailes les couleurs de France. Ils ont senti que c'était un peu d'eux-mêmes qui passait là-haut et s'avançait vers l'ennemi pour les aider, les éclairer dans leur rude tâche. Instinctivement, ils ont fait des vœux pour le succès de sa mission. Les autres, au contraire, lui jettent des regards de haine. Eux aussi, connaissent bien la forme de cet avion qui avance vers eux. Bien souvent, ils en ont reçu de rudes leçons. Ils le couvent des yeux, se demandent pourquoi on le laisse venir ainsi. Ils souhaitent de voir bientôt les flocons de fumée environner l'appareil. Ils espèrent le voir soudain osciller, s'incliner, tourbillonner comme une feuille morte, puis s'écraser à l'intérieur de leurs lignes.

Justement, nous voici au-dessus des tranchées. Quel aspect bizarre elles présentent d'ici, à dix-huit cents mètres de hauteur ! On distingue très nettement la ligne sinueuse qu'elles forment et les mille ramifications qui s'y rattachent, boyaux de communication, postes d'écoute, cheminements d'accès. On croirait voir deux

reptiles monstrueux aux pattes innombrables et inégales qui serpentent l'un à côté de l'autre et dont les corps se rapprochent, se séparent, semblent vouloir se toucher, puis s'éloignent encore. En arrière d'eux, les nombreux épaulements des batteries sont très nettement visibles.

Et voilà que ma contemplation amusée est tout à coup interrompue. Par-dessus le bruit du moteur, j'ai perçu une forte détonation à quelque distance derrière nous. Je regarde N... et je vois qu'il secoue la tête comme s'il voulait dire : non. Il ne se retourne même pas et continue sa route, les yeux fixés au loin pour ne pas perdre sa direction. Mais je ne puis imiter son calme et je me penche légèrement hors du capot. En arrière de nous, à quatre cents mètres environ de distance et un peu en dessous, j'aperçois un flocon de fumée jaunâtre, épaisse, ressemblant à un gros paquet de coton que l'on serait arrivé à projeter jusque-là.

Au même moment, j'entends trois détonations plus fortes et trois projectiles éclatent bien plus près de nous, à deux cents mètres au plus. J'avoue qu'à ce moment-là, je voudrais bien me trouver ailleurs. Que ceux qui n'ont pas connu cette première rencontre dans les airs avec les obus ne me jettent pas trop vite la pierre. Cette situation n'a rien de commun avec

les situations où l'on peut se trouver dans un combat ordinaire. On peut, quand on est exposé au feu, se jeter à terre, chercher un abri, creuser un trou au besoin. On peut souvent répondre à l'ennemi, se défendre, lui rendre coup pour coup. On est excité par la lutte, l'esprit est tendu vers la mise à exécution du but que l'on se propose : détruire le plus de monde possible en face de soi. Et puis, l'on se dit : si je suis frappé, j'aurai quelqu'un des miens, là, tout près de moi, qui m'aura vu tomber, me portera secours si je ne suis que blessé, et qui, si je suis tué, me fermera les yeux, prendra les quelques chères reliques que je garde sur moi et les fera parvenir à ceux que j'ai laissés là-bas, chez nous.

Ici, rien de tout cela. Si, tout à l'heure, un des gros projectiles vient éclater dans l'appareil, ce sera la chute vertigineuse, comme il advint à ce pauvre R... la semaine passée, et il ne restera plus sur le sol que quelques débris sanguinolents dans lesquels les Prussiens fouilleront de leurs grosses pattes, tâchant de trouver nos papiers, nos carnets et nos notes. Et le dégoût me vient à la pensée de ces butors ouvrant mon portefeuille et se passant de main en main, avec des rires gras, des photographies, des médailles, quelques lettres...

Et si, simplement, un éclat vient frapper

l'hélice ou le moteur, il nous faudra faire une descente savante en vol plané, tâcher d'arriver à regagner nos lignes quand même. Le pourrons-nous? Nous avons fait déjà du chemin et le vent sera contre nous. Si nous échouons, ce sera l'interrogatoire subi, ce sera le supplice à supporter les regards gouailleurs, les sourires suffisants, les questions insidieuses. Plutôt mille fois la première catastrophe.

Mais N... s'est retourné, il se penche et regarde du côté des éclatements. De nouveau, sa tête s'agite de gauche à droite. Il me regarde de ses yeux clairs. Il rit d'un rire franc, large, joyeux, et il hurle à mon oreille que j'ai penchée vers lui :

— Pas de danger! Ce sont des obusiers... Ils ne peuvent tirer plus haut que 1 800 mètres... Ah! si c'était leurs canons spéciaux...

Il regarde l'altimètre. Il marque 1 900.

Et maintenant, stupidement, je suis pris d'une sorte d'allégresse, je ris tout haut à la pensée des canonniers qui, à mes pieds, doivent se dire : nous les tenons! Justement, voici quatre nouveaux obus qui viennent d'éclater encore plus près de nous, mais toujours trop bas. Les détonations paraissent formidables malgré le ronflement du moteur. La fumée épaisse et jaune forme comme quatre écrans opaques destinés à nous cacher des petits coins de paysage. Allez,

allez, tirez! Cela ne va pas nous empêcher de voler au-dessus de vos régiments, de vos batteries, des villes en ruines que vous occupez dans l'infortunée Belgique. Cela ne nous empêchera pas de remplir notre mission.

Justement, voici un panache de fumée blanche. Je l'entrevois à peine sur ce ruban brunâtre qui se déroule parmi la campagne grise et qui est la ligne de Gand. Vite, ma jumelle. Oui, je vois un train qui s'avance vers Dixmude. Du moins, je le devine, grâce à la direction de la fumée, car, à cette hauteur, on ne perçoit aucun mouvement. C'est bien un transport de troupes. Je distingue, au milieu des wagons, les plates-formes rectangulaires des trucs. Je saisis ma carte fixée à une planchette accrochée à mon cou. Je repère le point où se trouve le train en ce moment et y mets un petit trait au crayon bleu; j'inscris l'heure à côté : 8 h. 15, et je compte le nombre des voitures.

— Une, deux, trois...

N..., les yeux au loin, comme un capitaine sur son navire, garde soigneusement sa direction. Je m'en veux maintenant de ma stupide et fugitive émotion de tout à l'heure. Je ne veux plus songer qu'à remplir religieusement ma mission. En avant! Je me sens rempli d'allégresse. Je voudrais embrasser mon pilote, tant

je me sens heureux et tant je voudrais lui prouver ma confiance.

Maintenant, vous pouvez tirer, messieurs les canonniers allemands !

XI

NUIT DE NOËL

24 décembre.

— Mon lieutenant, mon lieutenant, il est deux heures...

Le fidèle Wattrelot, pour hâter mon réveil, me met devant les yeux la lumière vacillante de la bougie. Quel supplice, à une heure aussi matinale, d'être arraché au sommeil! Ce ne serait rien pendant l'été, mais nous sommes au 24 décembre et c'est mon tour d'aller prendre le service aux tranchées. Jolie façon de fêter la Noël... Je me retourne dans mon lit, cherchant à éviter cette lumière qui me harcèle; je rassemble mes idées, qui s'étaient dispersées au loin pendant que je dormais et avaient été remplacées par des rêves exquis, des rêves de temps de paix, de bien-être, de bonne chère et de douce chaleur.

Maintenant je me souviens : je dois prendre le commandement d'un détachement de cent

cavaliers du régiment. Ils doivent aller remplacer aux tranchées les cent cavaliers qui les y ont précédés. Voilà bientôt un mois que nous avons rejoint notre corps d'armée près de R... et tous les deux jours le régiment fournit le même effectif d'hommes pour occuper un secteur des tranchées. Mon tour de service m'appelle aujourd'hui, 24 décembre, à aller remplacer mon bon camarade et ami, le lieutenant de La G..., qui depuis le 22 occupe ce poste.

J'avais oublié tout cela... Quel froid il fait! Brrr...

Tandis que Wattrelot s'esquive, je me prépare à accomplir l'effort nécessaire pour sortir de la tiédeur des draps. Lâchement, je me fixe des délais successifs, passés lesquels je me jure de surgir héroïquement.

— Je me lèverai dès que Wattrelot aura atteint le palier du premier étage... Je me lèverai quand j'entendrai qu'il marche sur les dalles du vestibule... ou plutôt, quand j'entendrai la porte d'entrée se fermer et ses bottes crier sur le gravier du parc...

Mais tout bruit a cessé. Wattrelot est loin déjà et je recule devant cet acte pourtant inévitable : me lever, sortir du lit, dans une petite chambre glacée, à deux heures du matin. Par la fenêtre sans volets et sans rideaux je vois un coin du ciel d'une pureté admirable où des

myriades d'étoiles mettent leur scintillement. Déjà, hier, il gelait ferme quand je suis rentré pour me coucher. Maintenant le froid doit être terrible.

Allons, hop! D'un bond je suis à terre et bientôt je cours à la petite table de toilette en pitchpin. Il faut me réveiller complètement par des ablutions rapides. Horreur! L'eau de la cruche a gelé. Oh! peu profondément, sans doute, mais je dois tout de même briser une couche de glace qui s'était formée à la surface. Cependant je suis heureux de me trouver plus dispos après m'être aspergé le visage. Vite! deux tricots sous la vareuse, le grand manteau à pèlerine, les gants fourrés, la calotte de campagne rabattue sur les oreilles et me voilà, une bougie à la main, descendant le grand escalier du château.

Car je suis logé dans un château. Ce seul mot fait songer à un tiède appartement bien capitonné, bien meublé, avec des tapis moelleux et de confortables fauteuils. Hélas! il n'en est rien... La brave dame, propriétaire de l'immeuble, a tout prévu : les appartements de maîtres ont été prudemment démeublés et fermés à double tour. Une redoutable concierge en détient les clefs et j'ai été bien content de trouver, sous les toits, la chambre du maître d'hôtel dont le lit, garni de draps blancs, m'a

paru, ma foi, estimable. Et puis, comme on dit en temps de paix : à la guerre comme à la guerre !

La porte du vestibule ouverte fait entrer une vague d'air froid qui me glace le visage. Mais il ne faut pas perdre une minute. Le détachement doit rompre à deux heures et demie précises et il est sans doute déjà formé là-bas, sur la place. Je me hâte de gagner la rue. Les grands pins du parc découpent sur le ciel d'argent leurs silhouettes noires, tandis que les branches dénudées des autres arbres dessinent tout autour mille arabesques, mille entrelacements bizarres. On n'entend pas le moindre bruit dans cette nuit limpide, diaphane, où l'air semble d'une pureté si grande que l'on se croirait au sommet d'une haute montagne. Sous mes pas, le gravier des allées enfonce, mais, la grille franchie, je me trouve sur un sol dur comme de la pierre. Les boues accumulées par les pluies récentes, les ornières creusées par les charrois multiples des convois ont gelé et couvert la chaussée de rugosités, d'aspérités qui me font trébucher dans ma course.

Devant l'hôtel des Lacs, une partie des hommes sont déjà alignés à la tête de leurs chevaux. Engoncés dans leurs manteaux, le col relevé, ils battent la semelle et soufflent dans leurs doigts. Pour eux aussi ce dut être un véri-

table supplice de sortir de la chaude litière de paille où ils dormaient béatement tout à l'heure, roulés dans leurs couvertures. Ils ont pris goût maintenant à ce genre de confort spécial au soldat en campagne. Ils ont trouvé mille procédés curieux pour perfectionner l'installation de cette garnison d'un nouveau genre. De véritables chambrées ont été organisées petit à petit où, par sept ou huit, ils passent des nuits délicieuses, allongés dans la paille dorée. Beaucoup certainement n'arriveraient pas à s'endormir si on leur offrait tout à coup un véritable lit. Et puis, on a moins de mal à se lever quand on s'est couché tout habillé et lorsque la chambre n'est pas bien chaude. Aucun ne se plaint, aucun ne grogne. Nous pouvons toujours compter sur nos braves.

— Manque personne, mon lieutenant.

Ce sont les sous-officiers les plus anciens des deux escadrons dont les hommes sont rassemblés là qui rendent compte. Tout ce monde s'est levé et équipé en hâte, à l'heure dite; pas un qui manque à l'appel; ils se sont réunis d'eux-mêmes, les gradés n'ont pas eu besoin de courir frapper de porte en porte pour réveiller les dormeurs. Nos chasseurs ont bien vite établi entre eux des coutumes et des règles parfaitement simples qui assurent la régularité du service sans qu'il soit besoin de faire intervenir des con-

signes écrites. C'est une des choses les plus admirables de cette campagne, cette discipline intelligente et spontanée qui s'est créée progressivement, sans ordres spéciaux, sans prescriptions des chefs, et qui fait que les travaux les plus pénibles s'exécutent presque sans surveillance, parce que chacun comprend le but à atteindre et les dures nécessités qui en découlent.

Ils ont immédiatement reconnu que la relève ne pouvait se faire à une autre heure qu'à cette heure matinale. Et, tous les deux jours, comme ce matin, vingt-cinq hommes par escadron se lèvent à une heure et demie, s'équipent, sellent leurs chevaux, tandis que les cuisiniers s'occupent à faire chauffer pour chacun une bonne ration de café. Puis, sans se presser, mais au moment voulu, ils se forment en bataille à l'endroit fixé et, lorsque l'officier arrive dans la nuit, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige ou qu'il gèle, il est sûr de recevoir le même rendu-compte :

— Manque personne, mon lieutenant.

Vite! en selle. Nous sentirons moins le froid en trottant sur les chemins durcis par cette nuit lumineuse et ce beau clair de lune. Par deux, en silence, nous gagnons la sortie du village dans la direction de R... Je sais que je trouverai un peu plus loin, au carrefour du calvaire, les cinquante hommes du premier demi-régiment et le sous-lieutenant de G... qui m'est adjoint.

En effet, le voici qui avance à ma rencontre sur la route sonore. Je suis ravi que le tour de service m'ait donné comme compagnon de tranchée ce joyeux camarade. Je le connais très peu, car il y a seulement quelques jours qu'il a rejoint le corps. Pris à l'École dès la déclaration de guerre, il avait d'abord été versé à un escadron de réserve, et vient seulement d'être affecté au régiment actif. Mais je sais déjà, par les camarades du 1er escadron, que c'est un hardi et gai luron. Tant mieux ! La guerre est une triste chose qu'il faut savoir prendre en riant. Foin des esprits moroses et des mines déconfites ! Sans doute, nous n'avons pas la chance de faire la jolie guerre d'autrefois. Nous ne connaîtrons plus Fontenoy, Rivoli, ni Eylau. Mais ce n'est point une raison pour perdre l'humeur gaillarde de nos pères. Dieu merci ! Nous avons conservé leurs qualités d'entrain et de bravoure. Mais ce qui est plus difficile, c'est de garder le sourire dans cette hideuse guerre de taupes qu'on nous impose aussi, à nous autres cavaliers. Raison de plus pour aimer et admirer tant de joyeux officiers qui ne le perdent pas malgré tout, et G... est de ceux-là.

Nous nous serrons la main sans parler, car il nous semble que si nous ouvrions la bouche, le froid nous glacerait l'intérieur du corps. Et nous voilà partis d'un bon trot sur le petit chemin vi-

cinal qui mène, en traversant la route de Paris, jusqu'à C... Nous devrons abandonner là nos montures pour traverser la zone battue par l'artillerie ennemie et gagner à pied les tranchées.

Les chevaux s'ébrouent joyeusement, heureux de se réchauffer en prenant une allure plus rapide. Quelques-uns se livrent à des bonds de gaieté que leurs cavaliers, moins joyeux, répriment sans trop de douceur. Les sabots frappent le sol rugueux avec un bruit métallique qui doit s'entendre fort loin; le cliquetis des mors et le choc des étriers entre eux troublent aussi la campagne endormie. Devant nous le chemin étend tout droit, parmi le tapis sombre des champs, un long ruban gris pâle. Nul ne songe à rire ou à causer; le sommeil plane encore sur la colonne et l'on sait que les deux jours de tranchée seront longs et durs à passer, même si le Prussien nous laisse tranquilles.

En passant, nous saluons une croix qui brille au bord du chemin, toute blanche sous la lumière pâle de la lune. Nous la connaissons depuis le premier jour et nous savons par cœur l'inscription qu'on y lit :

80 SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS
DES 39e ET 74e D'INFANTERIE
TUÉS A L'ENNEMI
PRIEZ DIEU POUR EUX

Nous devinons, accrochées aux bras de cette croix, les humbles couronnes faites d'herbes vertes aujourd'hui jaunies et les petits bouquets de fleurs fanées qui sont restés après le départ de ces régiments et qu'aucune main sacrilège n'oserait toucher.

Voici la route de Paris et sa double rangée d'arbres qui, dans la nuit, semblent gigantesques. Nous la franchissons vivement et, après avoir répondu au « qui vive? » du territorial qui garde l'entrée de C..., nous pénétrons dans le village.

Il paraît complètement abandonné et pourtant deux bataillons du ...e territorial cantonnent là. La lune semble s'amuser à découper sur les murs d'un côté de la rue en ombres fantastiques les silhouettes des maisons qui bordent l'autre côté.

Pied à terre.

Nous sommes arrivés au point fixé pour quitter nos chevaux. Les hommes rapidement débouclent de leur selle la couverture qui les aidera à supporter les pénibles heures de la nuit suivante. Ils les passent en sautoir et nous voici en route pour joindre le chemin de halage du canal. Nous marchons très lentement, car nous avons au moins sept ou huit kilomètres à faire et, pour des cavaliers, faire huit kilomètres à pied, chargés et habillés comme nous le sommes, ce n'est point une petite affaire.

Voici le chemin de halage. Vraiment la promenade offre peu de charmes à cette heure de la nuit. Cependant le coup d'œil ne manque pas d'une certaine grandeur. Deux rangées de grands arbres profilent leurs hautes silhouettes sur chaque berge. Leurs ombres se reflètent dans le canal où la lune met des teintes métalliques. Quel calme et quel silence! Qui croirait que nous sommes en guerre? Nul coup de canon, nul coup de fusil ne vient rompre la paix nocturne. Et pourtant il ne se passe point longtemps, d'habitude, sans que quelque détonation nous rappelle à la gravité de l'heure.

Aujourd'hui, il semble qu'un mot d'ordre ait été donné pour que des deux côtés l'on cesse de tuer ou de chercher à tuer. Cela a quelque chose de touchant et en même temps d'inquiétant, car il faut toujours se méfier d'un adversaire prodigue en ruses et en embûches de toutes sortes. Il convient de ne pas trop chanter Noël. D'ailleurs, je crois que nous ne sommes pas les seuls à veiller à cette heure.

De temps à autre, nous croisons des petits groupes de fantassins, hâves, poudreux, pesamment chargés. Ils marchent en file, l'arme à la bretelle, par trois ou quatre, sans un mot, à grands pas lents comme s'ils cherchaient à mesurer la longueur du chemin. Quelques-uns portent suspendus à un bâton, tenu à chaque

bout, des objets bizarres, marmites ou larges bidons, peut-être des paniers. Où vont-ils? Que font-ils? Nous ne cherchons point à le savoir. Chacun a conscience de son devoir : ces hommes vont par là; c'est donc qu'ils en ont reçu l'ordre. Nul ne s'inquiète du but qu'ils poursuivent. Tout est bien.

Seul le piétinement des chasseurs sur la chaussée rugueuse met un peu de vie dans ce tableau. Peut-être causent-ils, mais c'est à voix basse, dans un souffle.

Et, tout à coup, voilà que l'ennemi nous montre que lui aussi veille. Loin devant nous, vers C..., une fusée part, monte dans le ciel pur, puis retombe lentement, très lentement, sous la forme d'une boule extrêmement brillante qui illumine merveilleusement toute la campagne environnante. Nous les connaissons bien, ces redoutables fusées allemandes qui semblent ne jamais vouloir s'éteindre, et répandent une lumière à la fois blafarde et aveuglante. Nous savons que, dès qu'elles s'allument, tout être qui se trouve à portée des fusils ennemis doit immédiatement s'aplatir contre le sol et ne plus bouger, ne plus lever la tête tant que la lumière ne s'est pas éteinte. Sinon, de tous côtés les coups de feu vont partir, faucher les herbes, faire sauter la terre autour de lui. Cette fois, nous sommes encore

hors de portée et nous contemplons sans nous arrêter cette étoile éblouissante vers laquelle nous marchons.

— L'étoile des bergers, fait G... gravement.

Drôles de bergers, en vérité, qui portent des carabines en guise de houlettes et sont approvisionnés d'assez de cartouches pour faire passer de vie à trépas cent vingt de leurs semblables. L'étoile semble un instant s'arrêter à quelques mètres du sol, puis tout doucement, tout doucement, comme fatiguée de son effort, elle se laisse tomber à terre où elle s'éteint. La nuit paraît moins claire et moins diaphane.

Mais nous voici arrivés à la verrerie. C'est là que nous allons laisser les hommes chargés de la cuisine. Personne ne croirait que cette vaste exploitation a cessé de fonctionner, que les centaines d'ouvriers qu'elle employait sont aujourd'hui dispersés. Au contraire, il semble qu'elle a conservé toute l'animation de l'entreprise prospère qu'elle était avant la guerre

C'est un grand carré de bâtiments massifs qui semble constituer une véritable petite ville. Il est établi solidement au bord du canal, comme un bastion avancé des faubourgs de R... Ses murs blancs et bas coiffés de tuiles ont l'aspect trapu des ouvrages militaires. Mais quand on en approche, on a plutôt l'illusion de la vie qui anime les vastes usines pendant le

travail de nuit. Par le porche on aperçoit une cour où brillent, de-ci de-là, des lumières de foyers. Des silhouettes vont et viennent, mettant dans l'ombre discrète l'animation ouvrière d'une ruche. Par équipe de cinq ou six, des hommes sortent, portant des fardeaux divers et s'éloignent dans la nuit vers des buts mystérieux. Devant la grande porte ouverte, d'autres ombres déchargent de lourds colis apportés par des fourgons. C'est là, dans les bâtiments abandonnés de ce qui fut une verrerie prospère, que sont installés les services et les cuisines. Ce sont eux qui administrent et alimentent tout le secteur de tranchées dont nous faisons partie.

Les Allemands le savent bien. Aussi, chaque jour, à plusieurs reprises, leurs pièces envoient-elles quelques rafales de projectiles sur l'immense quadrilatère. Mais nos braves troupiers n'en ont cure. Au lieu de s'installer dans les grands bâtiments dont une partie déjà s'est effondrée sous les obus, ils ont utilisé les vastes sous-sols de l'usine. Là se trouvent les dépôts de vivres et les cuisines où, jour et nuit, on travaille pour fournir aux camarades des tranchées la nourriture abondante et chaude qui, deux fois par jour, leur fait un instant oublier les rigueurs du froid, de la pluie et de la boue.

Notre colonne a fait halte le long de la froide

muraille. Par la large porte où veille un factionnaire immobile engoncé dans un manteau gris à capuchon, les cuisiniers s'engouffrent et disparaissent dans l'ombre, guidés par l'agent de liaison du détachement précédent. En attendant que celui-ci revienne de les conduire dans ce labyrinthe, nos chasseurs soufflent un peu, reprennent leurs forces pour accomplir la partie la plus pénible du trajet, celle qui nous amènera aux tranchées que nous devons occuper.

J'en profite pour causer avec un capitaine d'infanterie qui se trouve là et fait les cent pas, le visage enfoui dans un épais cache-nez, les mains dans les poches de sa capote de troupe sur les manches de laquelle se devinent à peine trois petits bouts de galon doré.

— Eh bien! mon capitaine, quoi de nouveau?

— Oh! rien, sinon que vous allez sans doute être bien tranquilles aujourd'hui et demain. Depuis la chute du jour ils n'ont pas tiré un coup de fusil et ils ont chanté des cantiques jusqu'à minuit. Vous pensez qu'en cette nuit de Noël ils vont redoubler leurs *Oremus*. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles.

— A moins que cela ne cache encore quelque ruse de guerre et que cette nuit...

— Vous avez raison. A moins que cette nuit...

La colonne repart. Conduits par l'agent de liaison, nous nous engageons pendant quelques centaines de pas sur la route nationale, que les obus ont transformée en une véritable succession de gorges, de pics, de ravins et de collines. Nous devons sauter par-dessus de grosses branches d'arbres abattues par les projectiles. Voilà un chemin qui ne doit pas être gai quand la nuit est sans lune. Heureusement que celle-ci est exceptionnellement lumineuse. Nous distinguons toutes choses autour de nous. Même, à quinze cents mètres sur notre droite, nous pouvons deviner l' « arbre isolé », le fameux arbre, isolé au milieu de la plaine vaste et nue, qui marque le centre de notre secteur de tranchées et au pied duquel je sais qu'est installé le gourbi des officiers de notre régiment. Quelle tentation de sauter le fossé de la route et de gagner le point final de notre marche en passant à travers champs! Ce serait l'affaire de vingt minutes et cela nous épargnerait le pénible et long cheminement par le boyau... Mais les ordres sont formels : défense de prendre au plus court, même par les nuits noires, à plus forte raison par cette nuit étoilée. Nos chefs font bien d'être raisonnables pour nous, car il est certain que, tout en reconnaissant le danger d'une pareille expédition, il n'est pas un de mes cent gaillards qui hésiterait à se lancer à travers la

campagne pour le plaisir de faire quelques centaines de mètres de moins.

Voici l'entrée du boyau : quatre ou cinq marches de géant taillées dans la marne blanche. La gelée les a rendues glissantes et il faut s'accrocher au rebord du talus pour ne pas trébucher. J'entends derrière moi quelques glissades retentissantes. accompagnées d'un fracas de gamelles qui dégringolent et soulignées d'éclats de rire et de quolibets. La gaieté ne perd jamais ses droits et je sais que mes chasseurs auront tôt fait de se relever et de rattraper la distance perdue. Cela est essentiel, car le boyau a des ramifications, des carrefours imprévus qui pourraient induire le retardataire en erreur et faire égarer une partie de mon monde vers d'autres tranchées.

Nous avançons lentement. Le boyau est dirigé perpendiculairement aux tranchées ennemies. Pour que balles ou obus ne puissent pas le prendre en enfilade, il a fallu le creuser en zigzag. Et je ne connais guère de manière plus pénible de cheminer que celle qui consiste à faire dix pas vers la droite, à tourner brusquement, puis à refaire dix pas vers la gauche, et ainsi de suite, pour parcourir une distance qui ne serait que de quinze cents mètres à vol d'oiseau. Le passage est tellement étroit que nos bras, des deux côtés, frôlent la paroi. Les

rayons lunaires ne peuvent atteindre le sol que nous foulons, et nous trébuchons sans cesse sur les aspérités et dans les trous que les inondations précédentes ont causés et que la gelée a solidifiés. Parfois nous glissons sur la glace qui a remplacé les petites mares dans lesquelles les camarades pataugeaient deux jours auparavant. Et cela nous console un peu des rigueurs du froid, cent fois préférables aux horreurs de la pluie.

Enfin, nous débouchons dans nos tranchées. Nos prédécesseurs nous y attendent impatiemment. C'est long, deux jours et deux nuits sans dormir, sans se laver, sans voir d'autre spectacle que les murailles de terre qui bornent la vue. Chacun a hâte de refaire en sens inverse le dur chemin parcouru l'avant-veille, de retrouver son cheval, son cantonnement, ses camarades, son chez soi, en somme. Aussi les trouvons-nous tout prêts à partir : les couvertures sont roulées et mises en sautoir et les musettes sont à leur place sous le manteau.

Tandis que les sous-officiers dans chaque escadron vont relever les vedettes aux postes d'écoute, je me dirige, en frôlant les hommes rangés contre la paroi, vers l' « arbre isolé » qui semble étendre ses bras décharnés pour protéger notre réduit. Il faut tourner à droite dans un étroit boyau qui contourne l'arbre; il

se termine par trois hautes marches en terre qu'on doit descendre pour accéder dans le gourbi.

Tapi au fond de cet antre, étendu sur deux chaises pour chauffer ses pieds à un minuscule poêle en fonte juché sur un tas de briques, mon vieil ami La G... m'attend. A la lueur de l'unique chandelle, il a l'air imposant et grave. Sa barbe fauve, qu'il a laissée pousser depuis la guerre, s'étale en éventail sur sa poitrine et lui donne un faux air d'Henri IV. Je sais que sous cette apparence redoutable se cache le plus joyeux camarade et le plus délicieux pince-sans-rire qui soit. Aussi je ne m'alarme pas autrement de ce front pensif et de cet œil rêveur.

— Eh bien, quoi de nouveau?

— On gèle.

Je m'en doutais un peu. A part cette constatation que nous avions faite avant lui, La G... ne peut que me confirmer ce que m'a dit tout à l'heure le capitaine d'infanterie :

— Tu vas avoir une nuit de tout repos, mon cher, et je te conseille de faire construire une crèche au pied de l' « arbre isolé », et à minuit de faire chanter en chœur le *Minuit, chrétiens*... Nous aussi nous en savons, des cantiques...

Ce n'est pas l'envie qui me manque de mettre à exécution ce projet. Mais ce sont là de pieuses

coutumes qui ne cadreraient peut-être pas très bien avec les idées tactiques du commandant du secteur. Néanmoins je promets à La G... de faire mon possible pour réaliser son rêve.

— Au revoir et bonne chance!

— Au revoir.

Et il s'éloigne dans la nuit. A l'extrémité du petit couloir qui mène à la tranchée, je vois passer à la file les hommes qui viennent d'être relevés et qui se dirigent vers le boyau par lequel nous sommes arrivés. Leurs ombres défilent sans interruption et rapidement. Ils sont heureux, le devoir accompli, de regagner leurs escadrons. Ils décochent en passant des plaisanteries aux camarades qui restent. Ceux-ci répondent sans aménité. Puis le silence, petit à petit, se fait. Chacun est à son poste; les uns veillent, les autres battent la semelle dans le fond de la tranchée ou s'occupent à réparer ou à perfectionner les mauvais abris que leurs prédécesseurs leur ont laissés.

G... a été prendre le poste de quart où se succèdent de trois heures en trois heures les officiers en second des unités qui défendent le secteur. Me voilà seul, seul au milieu de mes braves chasseurs, avec la garde de ces cinq cents mètres de tranchées qui constituent à l'heure actuelle un tout petit morceau de l'immense ligne française. En arrière de nous, des milliers de cama-

rades dorment avec confiance, comptant sur le mince rempart que nous offrons. Et, plus loin encore, ce sont des millions de Français et de Françaises qui, sous le toit familial ou sous celui de leurs hôtes, reposent à la faveur de nos nuits sans sommeil, de nos membres roidis par le froid, de nos carabines pointées dans les créneaux des tranchées.

Ce sera notre manière à nous de célébrer la joyeuse fête de Noël. Sans doute que là-bas, dans les veillées, plus d'un pensera à nous et nous plaindra... Sans doute, en songeant au pays, beaucoup d'entre nous seront tristes ce soir. Mais aucun, j'en suis certain, ne voudrait quitter son poste pour partir loin du front. Honneur militaire, glorieux héritage des ancêtres, qui m'eût dit qu'il se serait si naturellement, si facilement implanté dans les jeunes âmes de nos soldats? Dans leurs corps d'enfants battent déjà les mêmes cœurs que ceux des immortels grognards de l'épopée. La guerre façonne les hommes.

10 heures du soir. — La journée s'est écoulée dans le calme le plus absolu. Admirable journée d'hiver, journée de clair soleil et d'air limpide et pur. Les Allemands n'ont presque pas tiré. Quelques coups de canon à peine, pour répondre à notre artillerie qui, des hauteurs situées der-

rière nous, dirigeait de temps en temps sur leurs positions une salve de ses grosses pièces.

Et maintenant, voici la nuit. Nous venons, B... et moi, d'achever notre frugal repas. Nous avons promis aux territoriaux de leur rendre visite. Ils occupent les tranchées qui prolongent les nôtres à gauche et à droite. On a placé ici nos chasseurs parce qu'ils constitueraient, en cas d'attaque, une base solide à laquelle pourraient s'appuyer les territoriaux. Ils ne cachent pas la confiance et l'admiration qu'ils ont pour nos hommes, et leurs officiers ne craignent pas de nous demander conseil dans les cas embarrassants. Justement, cet après-midi, le capitaine qui commande la compagnie à notre droite est venu jusqu'à mon gourbi pour s'entendre avec moi au sujet des patrouilles qu'il faudrait envoyer cette nuit en avant de la ligne.

Enveloppés dans nos manteaux, nous sortons l'un derrière l'autre de la tièdeur de notre réduit. C'est la même nuit que la veille, étoilée, lumineuse et glacée, une vraie nuit de joyeux Noël pour temps de paix. Aujourd'hui elle nous semble un peu fraîche. Dans nos tranchées, la moitié des hommes veillent, conformément aux ordres. Les carabines sont chargées et placées dans les créneaux, le canon dirigé vers l'ennemi. En avant, au bout des étroits boyaux qui vont en serpentant aux postes d'écoute, je sais

que nos vedettes, par deux, tapies dans leur trou, ont l'œil et l'oreille aux aguets : nul ne pourra s'approcher du large réseau de fils de fer qui nous protège sans être immédiatement signalé et fusillé à bout portant. Dans le fond de la tranchée, les hommes de veille causent bas entre eux et battent la semelle sur place pour lutter contre l'âpreté de la nuit.

Ceux qui sont au repos, serrés les uns contre les autres au fond des petites niches qu'ils se sont creusées dans le talus, dorment ou essaient de dormir. Plus d'un a réussi, car des ronflements sonores se font entendre derrière les toiles de tentes, les couvertures, les morceaux de sacs et toutes les guenilles qu'ils ont merveilleusement agencées pour tenter de boucher l'entrée de leurs rustiques alcôves. On se demande comment ils peuvent vaincre les souffrances que doit leur causer le froid au point de pouvoir dormir avec cette quiétude. Les cinq mois de guerre ont durci leurs corps, les ont accoutumés à affronter impunément le froid, le chaud, la pluie, la poussière ou la boue. A cette rude école, mieux qu'à toute autre, se créent les hommes de fer qui durent toute une campagne et sont capables de donner l'incomparable effort quand l'heure en a sonné.

Mais nous voici entrés dans la tranchée des territoriaux.

— Bonsoir, mon cher camarade.

C'est le sous-lieutenant que je rencontre à l'entrée du boyau. C'est un homme de quarante-deux ans, maigre, hâve et barbu. Dans l'ombre, ses yeux brillent d'une façon étrange. Sous les pans de sa capote, il a enfoui les mains dans les poches de son pantalon. Les coudes écartés du corps, les genoux fléchis, il claque des dents et choque doucement ses talons l'un contre l'autre.

— Pas chaud, hein?

— Ah! non, et puis, voyez-vous, ce travail-là n'est plus de notre âge. Nous n'avons plus le sang assez chaud et, on a beau se couvrir, il y a toujours un petit coin où le froid pénètre. Ce qu'il y a de terrible, ce sont les pieds et les mains. Pour cela, rien à faire! Voyez-vous, il vaudrait mieux avoir confiance en nous, nous donner l'ordre de mettre baïonnette au canon et d'enlever les tranchées boches qui sont devant nous. Et vous verriez si les territoriaux sau raient faire aussi bien que l'active... Et puis, ça réchaufferait.

Je suis sûr qu'il dit la vérité et son avis est partagé par la plupart de ses compagnons. Mais ils ne se doutent pas, nos braves, nos chers camarades de la territoriale, de la vigueur, de la souplesse, de la jeunesse en un mot qu'il leur faudrait pour courir jusqu'à la ligne ennemie sous la mitraille et sous les balles et pour

couper, sous le feu, les multiples réseaux de fils de fer barbelés qui barrent la route. Au contraire, nos chefs ont bien compris que leur place était là, dans ces lignes de tranchées savamment construites et protégées, où leur courage, leur ténacité sauraient se prodiguer en cas d'attaque, où ils sauraient mieux que personne remplir la consigne qui nous est donnée : « Tenir jusqu'à la mort. » Aux jeunes, la sublime et périlleuse mission de s'élancer sur l'ennemi caché à l'abri de ses trous de loup, de ses fougasses et de ses ronces artificielles. Aux braves territoriaux, celle plus obscure, mais non moins belle, de monter la garde sur notre front.

Je les distingue, au clair de lune, par groupes de deux ou trois, silencieux et attentifs. Juchés sur la banquette en terre, qui les hausse à hauteur du parapet, ils ont les yeux tout grands ouverts dans la nuit, face à l'ennemi. Leurs fusils chargés sont placés devant eux, entre deux mottes de terre durcie. Ils ne se plaignent pas, ne parlent pas et souffrent noblement; ils comprennent qu'il faut cela. Ah! où sont les belles tirades des orateurs de cabaret ou de réunion publique? Où sont les serments de révolte, les reniements solennels et les blasphèmes prononcés contre la Patrie? Tout cela est oublié, effacé. Si l'on questionnait ces

hommes qui sont là grelottant, transis, veillant pour le salut du pays, certainement aucun d'eux ne voudrait avouer qu'il fut un des renégats de jadis. Et pourtant, si l'on cherchait parmi les plus braves, parmi les plus résignés, parmi les meilleurs, on en trouverait des milliers. Fasse le ciel que ce miracle produit par la guerre se prolonge au delà des jours de lutte, et nous ne regretterons pas le sang versé!

Nous les frôlons. Ils ne se retournent même pas, les regards, l'esprit, la volonté tendus vers le sombre mystère de cette campagne muette qui s'étend devant eux. La nuit, pourtant si claire, rend chaque chose plus étrange, déforme et agrandit les êtres, fait devant les yeux fatigués bouger les pierres, les meules et les arbres, agite des ombres qui n'existent pas et laisse entendre maints murmures qui semblent le bruissement étouffé d'une troupe marchant avec précaution. Ces hommes regardent, impressionnés malgré tout par le danger d'une surprise imprévue toujours possible, par la crainte d'une ruée soudaine des Teutons qui ont pu se glisser en rampant parmi les herbes des champs. Ils ont entassé sur leurs épaules des sacs vides, des couvertures, de vieilles loques; ils ont entouré leur cou de plusieurs épaisseurs de cache-nez; ils ont pris toutes les précautions possibles pour remplir leur devoir

jusqu'au bout. Malgré que nos cœurs soient durcis par la vue des incomparables misères de cette guerre, nous nous sentons pris de pitié et d'admiration. L'un d'eux cependant se retourne et nous dit :

— Eh bien, les voilà qui illuminent maintenant.

Je saute sur la banquette en terre. Effectivement, en trois endroits différents, loin de nous, des lumières brillent. En regardant attentivement, je devine le motif de cet éclairage tout à fait inusité en arrière des tranchées. Ce sont d'immenses sapins amenés là-bas à la faveur de la nuit et qui sont illuminés merveilleusement. A la jumelle je les distingue parfaitement, je distingue même des ombres qui s'agitent en dansant tout autour. Des murmures de voix, des cris de joie lointains arrivent jusqu'à nous. Comme tout cela est bien prévu et agencé! Ils ont poussé le raffinement jusqu'à amener l'éclairage électrique dans les branches de leurs arbres de Noël, afin d'éviter que nos artilleurs s'en servent comme d'un facile point de mire. En effet, de temps à autre, brusquement, toutes les lumières du même sapin s'éteignent et ne se rallument que quelques minutes après.

Mais nous avons tressailli malgré nous. Tout à coup, sur l'immense plaine, s'élève un chant

grave et mélodieux. Nos souvenirs sont encore tout récents de semblables chœurs entendus à Bixschoote dans des moments tragiques. Ce sont bien les mêmes voix justes et harmonieuses qui entonnent un cantique comme ceux qu'elles chantaient là-bas, dans le Nord, avant de pousser les hourras de l'assaut. Mais ici nous ne redoutons rien de semblable. On a l'impression que ce n'est pas seulement une prière unique qui se psalmodie là, devant notre petit secteur de tranchées, mais qu'elle s'étend à l'infini sur nos provinces violées, sur notre Champagne, sur notre Lorraine, sur notre Picardie, et qu'elle retentit de la mer du Nord jusqu'au Rhin.

La tranchée des territoriaux s'est animée sans bruit. De leurs petits abris, sans un mot, les hommes ont surgi et voilà maintenant toute la compagnie juchée sur la banquette. Quel silence chez nous, comme chacun semble gêné, pour ainsi dire jaloux de ce qui se passe là-bas ! Et voici que, comme si un ordre était donné, sur la ligne des tranchées allemandes, d'autres cantiques s'élèvent, semblent se répondre l'un à l'autre. Tout près de nous, dans les tranchées même, au loin, autour de leurs arbres lumineux, à droite, à gauche, les chants retentissent, adoucis par la distance. Quel ensemble émouvant, presque grandiose, forment ces hymnes

religieuses dont les accents profonds planent sur l'immense champ de mort! On a l'intuition que tout ceci est réglé dès longtemps pour fêter leur Noël religieusement dans le calme et la paix.

En d'autres temps, sans doute, que de lourdes plaisanteries auraient été proférées, que d'invectives lancées à l'adresse des chanteurs! Mais tout cela est changé. Je sens chez tous ces braves comme un regret de ne pas prendre part à une fête semblable. Ne sommes-nous pas à la veillée de Noël? N'avons-nous pas, par devoir, dû renoncer à l'exquise réunion de famille qui, tous les ans, nous rassemble, chez nous, autour de la bûche symbolique? Nos mères, nos sœurs, nos enfants ne sont-ils pas seuls, cette année, à continuer la vieille et pieuse coutume? Pourquoi notre grande famille d'aujourd'hui ne chante-t elle pas aussi, groupée autour des sapins remplis de lumière? Ils ne parlent pas, nos territoriaux, mais leur pensée voltige au-dessus de la tranchée et nos regrets à tous se fondent en une commune mélancolie.

Petit à petit, les chants se sont tus et le silence absolu retombe sur la campagne.

. . . .

J'accompagne G... jusqu'à son poste de quart. Il doit reprendre son service d'officier de veille,

de onze heures du soir à deux heures du matin. Le poste est constitué par une sorte de petit blockhaus solidement construit et encadré de deux casemates où se trouvent des mitrailleuses constamment braquées dans la direction des tranchées ennemies. Un soldat mitrailleur y est toujours de garde et peut appeler à la moindre alerte les servants des pièces. Ceux-ci se reposent dans une espèce de souterrain creusé tout à côté et, au premier signal, seraient prêts à faire feu de leurs terribles engins de destruction. Au centre du blockhaus est aménagée une guérite matelassée de nombreux sacs de terre où, par une meurtrière, l'officier de quart peut surveiller tout le secteur qui nous est affecté. A côté, un poste téléphonique lui permet de communiquer à toute heure avec le commandant du secteur, à la verrerie.

G... a endossé la peau de bique que lui passe fraternellement l'officier qu'il remplace. C'est un sous-lieutenant de territoriale. Il a l'air complètement gelé.

— Tenez, mon cher camarade, dit-il, je vous lègue la peau de bique que le commandement bienveillant met depuis hier à la disposition de l'officier de quart. Je voudrais vous la donner toute chaude de ma chaleur, mais je suis moi-même à l'état de glaçon...

G... s'en accommode fort bien. Après lui avoir

souhaité bon courage, je me hâte de regagner mon gourbi; car, sous mon manteau, le froid m'a gagné aussi. Le fidèle Wattrelot a mis tout son soin à ce que notre petit poèle conserve son ardeur. Profitant de l'exemple que m'a donné, ce matin, La G..., je m'installe sur deux chaises, les jambes étendues dans la direction du foyer. La chaleur me revient petit à petit et, avec elle, un peu de mélancolie. Quelle bizarre veillée de Noël! Jamais, certes, je n'en avais passé dans un semblable local. Les murs sont faits d'une terre grisâtre et friable, dans laquelle se voit encore chaque coup de la pioche qui en a taillé les parois. Le mobilier est simple et peu confortable. Dans le fond se trouve le lit formé de quelques brins de paille, que de nombreux dormeurs ont déjà foulés et remués; ils sont maintenus par une planche fichée en terre, qui forme le bord de cette modeste couche. Contre la muraille opposée au poèle se trouve la table. Cette table, qui doit servir à écrire, à manger, peut-être à jouer, cette table, qui, en somme, est appelée à remplir, à elle seule, les rôles des différentes sortes de tables qui font partie du mobilier dans une installation quelconque, est constituée, chose bizarre, par une table de nuit. Qui l'a apportée et qui a fait ce choix étrange? On ne sait. Et, telle qu'elle est, elle remplit encore assez bien son office. Nous nous en

sommes servis pour dîner presque commodément et j'ai, sur elle, signé tantôt des rapports et des bons. Avec les deux chaises, le poêle, le lit et quelques clous servant de portemanteaux, elle constitue le mobilier du home où je médite, en cette nuit de décembre. La bougie, plantée dans une bouteille, vacille à je ne sais quel souffle, produisant sur les murailles des ombres bizarres.

C'est l'heure de la solitude et du silence, l'heure du recueillement, parfois aussi de la tristesse. Ce soir les pensées grises voltigent dans le gourbi fumeux, elles m'assaillent en tourbillons, obsédant mon esprit sans que je puisse les écarter. C'est un de ces instants — oh! bien fugitifs! — où l'on se sent faiblir et où, malgré soi, on éprouve une sorte de volupté amère à se laisser aller au découragement. Je songe que voilà des mois et des mois que je n'ai revu aucun des miens et j'évoque le tableau de la veillée qu'ils font, eux aussi, à la même heure, à l'autre bout de la France. Et les amis très chers que j'ai laissés à Paris, à Rouen. Où sont-ils en ce moment? Que font-ils? Songent-ils à moi? Comme je voudrais jouir de ce pouvoir merveilleux qu'ont certains héros des contes des *Mille et une Nuits* et qui me permettrait de contempler d'ici le spectacle que doivent offrir à cette minute même les êtres aimés restés

là-bas. Réunis au coin du feu, peut-être parlent-ils de moi...

Je songe que cette guerre fut pour nous la plus belle des choses tant que nous combattions en cavaliers, parcourant les plaines, sondant les bois, galopant en avant de nos fantassins, leur apportant le renseignement qui dirigeait leurs coups ou les préservait de ceux de l'ennemi, cherchant à joindre les cavaliers prussiens qui, éperdument, fuyaient devant nous. Mais cette guerre de tranchées! Cette guerre où l'on reste des jours et des jours sur une même position, où le terrain se gagne mètre par mètre, où la ruse lutte contre la ruse, où chacun s'accroche au sol conquis, le creuse, s'y enterre et y meurt plutôt que de le céder! Quelle guerre pour des cavaliers! Nous nous y donnons de tout notre cœur et partout les chefs qui nous ont eus sous leurs ordres n'ont fait que nous adresser des éloges. Mais par moments nous nous sentons bien las et quand viennent l'inaction et la solitude, notre imagination travaille. Nous reprenons par la pensée les belles galopades du régiment à travers champs, nous entendons le cliquetis des sabres et des gourmettes, nous revoyons l'éclair des lames, l'alignement bigarré des chevaux, nous nous remémorons les silhouettes connues de nos chefs sur leurs chevaux de bataille. Aujourd'hui, mon esprit

s'agite plus que jamais, il s'échappe, il bondit, refait les étapes inoubliables de cette guerre, Charleroi, Guise, la Marne, la défense du pont de Jaulgonne, Montmirail, Reims... la Belgique, Bixschoote, et il retombe dans ce gourbi presque obscur où la flamme de la bougie continue de dessiner sur le mur des ombres inquiétantes.

Tout à coup, un souffle froid envahit mon réduit. La porte s'est ouverte brusquement. En haut des marches, un homme penché sur le fond du boyau m'appelle à demi-voix :

— Mon lieutenant, venez voir... Il se passe quelque chose...

D'un bond, je saute hors de mon abri et je grimpe sur le marchepied de terre.

— Écoutez, mon lieutenant.

Il est dit que cette nuit m'aura causé tous les étonnements et celui-ci dépasse ce que je pouvais supposer. Je voudrais pouvoir faire partager l'extraordinaire impression que je ressens, mais il faut avoir été là, cette nuit, pour être capable de la ressentir. Sur cette vaste plaine muette où maintenant tout semble endormi, où nul autre bruit ne se fait entendre, voilà qu'au loin retentit une voix dont les accents, malgré l'éloignement, viennent vibrer jusqu'à nous. Quel incomparable moment! Ce chant qui s'étend sur l'infini de la nuit nous fait battre le

cœur et nous émeut plus que ne le ferait un concert le mieux réglé et donné par les plus fameux artistes.

Et c'est encore un cantique inconnu qui, vers la gauche, nous vient des tranchées allemandes les plus éloignées. Le chanteur doit être debout dans les champs au bord de la ligne; il doit marcher, venir vers nous, longer lentement toutes les positions ennemies, car sa voix insensiblement se rapproche et devient plus sonore. De temps en temps elle s'arrête et alors des centaines d'autres voix répondent en chœur quelques phrases qui forment comme le refrain de cet hymne. Puis le soliste reprend son chant et s'approche de nous davantage. D'où vient-il ainsi? De fort loin sans doute, car nos chasseurs l'entendaient déjà depuis quelque temps quand ils se sont décidés à m'appeler. Quel est donc cet homme qui doit avoir pour mission de parcourir en priant le front des troupes et que chaque compagnie allemande semble attendre pour prier avec lui? Quelque pasteur, sans doute, qui vient rappeler aux combattants la sainteté de cette nuit et la gravité de l'heure.

Maintenant la voix part des tranchées qui nous font tout à fait face. Malgré la clarté de la nuit, nous ne pouvons distinguer le chanteur, car les deux lignes sont ici distantes d'au moins

quatre cents mètres. Mais il ne se cache certainement pas, car jamais sa voix grave n'arriverait jusqu'à nous aussi vibrante, aussi distincte, s'il chantait au fond de leurs tranchées. Elle se tait de nouveau. Et alors nos adversaires directs, les soldats qui occupent les ouvrages en face des nôtres, ces hommes que nous avons pour mission de massacrer dès qu'ils paraissent et qui ont l'ordre de nous fusiller dès que nous nous montrons, ces hommes reprennent tranquillement le refrain du cantique aux paroles mystérieuses et douces. Ils ont dû, eux aussi, se glisser sur le bord du boyau et entonner leur hymne face à nous, car leurs accents nous arrivent clairs et distincts.

Je regarde de notre côté. Tous les hommes aussi sont réveillés et debout. Tous sont grimpés sur le marchepied de terre, plusieurs même sont sortis de la tranchée et se trouvent dans le champ, l'oreille tendue vers ce concert imprévu. Nul ne s'en fâche et nul ne raille. Il y aurait plutôt une impression de regret dans l'attitude et les visages de ceux qui sont proches de moi. Et pourtant il serait si simple de mettre un terme à cette scène : une simple salve tirée par le peloton qui est ici et tout se tairait, tout retomberait dans le calme des autres nuits. Mais personne n'y songe. Il n'est pas un de nos chasseurs qui ne considérerait comme un sacrilège

de faire feu sur ces soldats qui prient. Nous sentons bien qu'il est des heures où l'on peut oublier qu'on est là pour tuer. Cela n'empêchera pas de faire son devoir l'instant d'après.

La voix s'éloigne; elle gagne tout doucement — majestueusement, si l'on peut dire — les tranchées qui sont situées au lieudit les « Cavaliers de C... » et où nos deux lignes se rapprochent au point de n'être plus distantes que d'une cinquantaine de mètres. Combien ce spectacle doit être plus émouvant de là-bas! Je voudrais que mon poste y fût, je voudrais assister à cette scène, entendre les paroles, distinguer la silhouette du pasteur longeant les créneaux faits pour cracher la mort et bénissant ceux qui demain ne seront peut-être plus.

Pan! Un coup de feu a retenti...

Oh! la balle stupide qui vient de fendre l'air et a peut-être touché son but! Instantanément tout s'est tu. Pas un cri, pas une imprécation, pas une plainte. Quelqu'un là-bas a cru faire œuvre utile en tirant sur cet homme. Quel dommage! Nous ne gagnerons rien à les avoir empêchés de fêter Noël à leur façon et il eût été plus noble de réserver nos coups pour d'autres hécatombes. Je sais bien que les Barbares, à notre place, n'auraient peut-être point hésité et qu'assez de nos prêtres sont tombés sous

leurs coups pour qu'ils ne puissent rien nous reprocher. Il en est qui diront que notre haine doit s'étendre indistinctement à tout ce qui est allemand, que nous devons nous acharner sur tout ce qui porte ce nom, ne rien épargner de la race exécrée qui est cause aujourd'hui de tant de larmes, de tant de sang, de tant de deuils. C'est égal!... Cette fois, je crois qu'il aurait mieux valu ne pas tirer...

7 heures du matin. — Un coup de feu tiré non loin de nous, vers la gauche, me fait sortir de mon abri. Cela semble extraordinaire après le calme complet de cette nuit. Le soleil est merveilleux. Il inonde déjà la plaine déserte, les champs, les hauteurs de S... et le village mutilé. Au loin, vers l'est, les tours de la cathédrale de R... se profilent fièrement sur le ciel doré. J'aperçois tous mes chasseurs qui, montés sur les banquettes de terre, regardent avec intérêt un spectacle qui doit se dérouler en avant des tranchées occupées à notre gauche par les territoriaux.

Je monte à côté de l'un d'eux et il m'explique ce qui se passe.

— Mon lieutenant, ce sont des fantassins qui viennent de tuer un lièvre qui courait entre les deux lignes et ils vont le chercher...

En effet, j'aperçois ce spectacle peu banal :

deux hommes qui sortent en plein jour de leur tranchée et s'avancent à pas hésitants dans la direction des tranchées ennemies. Derrière eux, cent têtes curieuses se dressent au-dessus des créneaux aménagés entre les sacs de terre. Quelques soldats même, émergeant du boyau, se sont assis sur le talus de terre grise. Voilà certes une scène à laquelle je ne m'attendais guère. Que fait donc le capitaine de la compagnie occupant cette tranchée?

Mais mon étonnement devient de la stupéfaction en apercevant les tranchées ennemies qui se couronnent de centaines de silhouettes. Vivement j'envoie G... et un sous-officier porter l'ordre suivant à tous nos chasseurs :

— Que personne ne se montre... Chacun à son poste de combat... Les carabines chargées dans les créneaux.

Les Allemands qui nous font face se méfient en voyant que notre ligne reste silencieuse et que personne ne paraît. Eux aussi doivent rester aux aguets derrière leurs meurtrières. Mais sur tout le reste de leur front le nombre des hommes émergeant des tranchées se multiplie. Ils sont sans armes et font des gestes joyeux et amicaux. L'inquiétude me saisit. Comment va se terminer cette comédie imprévue? Dois-je commander le feu sur ces hommes qui ne sont pas tout à fait en face de moi et dont

les adversaires directs semblent plutôt portés à faire la trêve de Noël?

Nos deux fantassins sont arrivés à l'endroit où était tombé leur lièvre, à peu près à mi-distance entre les lignes françaises et allemandes. L'un d'eux se baisse et se redresse brandissant fièrement sa victime dans la direction de l'ennemi. Aussitôt, de ce côté, les applaudissements éclatent. On crie : « Kamarates! Kamarates! »

Cela se gâte tout à fait. Je vois deux Prussiens sans armes qui se détachent de leur tranchée et s'avancent les mains levées vers les deux Français. Je consulte G... Faut-il tirer? J'avoue qu'il m'est assez désagréable de commander le feu sur ces hommes désarmés. D'autre part, pouvons-nous tolérer le moindre rapprochement entre les hommes de la nation barbare qui foulent encore notre sol et nos braves frères d'armes qui chaque jour versent leur sang pour le reconquérir?

Heureusement, l'officier qui commande l'artillerie de Saint-Thierry et qui a dû suivre toute cette scène avec sa jumelle m'évite de prendre une résolution qui me serait pénible.

Pan! Pan! Pan! Pan!

Quatre obus passent en sifflant sur nos têtes et viennent éclater avec une précision admirable à deux cents mètres au-dessus des tranchées

allemandes. Il semble avoir déposé là, délicatement, avec la main, les quatre petits flocons blancs qui, à la même distance les uns des autres et sur la même ligne droite, paraissent jalonner dans le ciel la frontière qu'il veut interdire à l'ennemi de franchir sur la terre. Les Allemands ont bien compris ce gracieux avertissement. Avec des cris de rage et de protestation, ils regagnent en courant leurs abris et nos Français en font autant.

Et, comme pour montrer la bonté voulue de ce qu'il vient de faire, à peine les derniers casques à pointe ont-ils disparu derrière les parapets que de nouveau les mêmes sifflements se font entendre et pan! pan! pan! pan! quatre obus viennent brutalement s'abattre en plein sur la ligne blanchâtre que fait dans la plaine verte la marne remuée de leurs tranchées. On voit au milieu de la fumée la terre et les débris de toute sorte voler. Nos chasseurs crient : bravo! Chacun sent que la meilleure solution a été prise et se réjouit que se termine ainsi la fugitive trêve de Noël.

Maintenant, ne songeons plus qu'à nous réjouir du grand jour en compagnie de nos braves cavaliers. Dans la nuit sont arrivées, bien arrimées dans de coquets paniers, les bouteilles de champagne que le commandant B... a décidé d'offrir à ses hommes. Tout à l'heure,

quand la soupe sera là, nous allons, en guise de joyeux Noël, faire partir les bouchons dans la direction des tranchées allemandes.

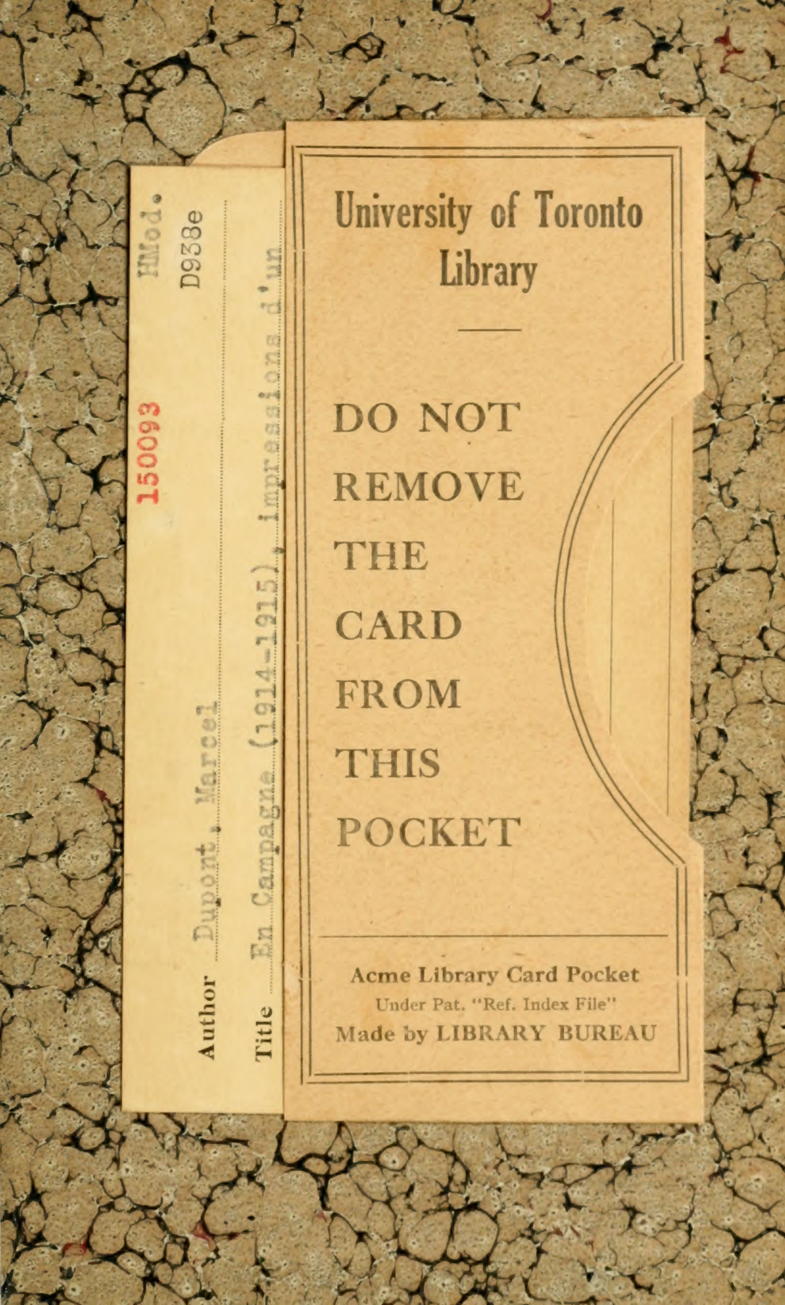
Et nos jeunes camarades se réjouissent déjà de cette salve pacifique, qui sera certainement entendue là-bas.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22149.




HMod.
D938e
150093
Author Dupont, Marcel
Title En Campagne (1914-1915), impressions d'un
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

